Les Temps Modernes

4e année REVUE MENSUELLE n° 34/38

Juillet 1948

TM

Rédaction, administration : 5, rue Sébastien-Bottin, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Sébastien-Bottin, Paris 7e - Tél. Littré 28-91

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 100 Fr.

o

TARIFS D'ABONNEMENT (Six Mois)

France et Empire	Union Postale	Autres Pays
535 Fr.	590 Fr.	620 Fr.

Les abonnements peuvent se régler par Chèque bancaire
Mandat Carte, Mandat Poste, Chèque Postal (Paris 169.33)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 6 Fr.

BULLETIN DE JUIN 1948

N° 12

nrf

TABLE DES MATIÈRES

DERNIÈRES PUBLICATIONS

JUIN

POÉSIE

COCTEAU (Jean).
POÈMES
(Léone. Allégories. La Crucifixion. Neiges. Un ami dort.)
8 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 220 fr.
ex. pur fil............ 600 fr. (épuisé)

Ce livre de poèmes brise la légende qui consiste à parler de jongleur, d'acrobate, de magicien, chaque fois que l'auteur s'exprime. On n'y trouve que gravité de l'âme, équilibres secrets, démarche mystérieuse du cœur et de l'esprit. Chaque fois l'auteur cherche pour y couler son fluide le véhicule qui puisse lui convenir et propager ses ondes. Ces ondes s'échappent de toutes les pages et s'épanouissent à la rencontre des postes humains qui savent les entendre. Le recueil, qui s'ouvre avec **Léone** (qui parut d'abord en 1945 en édition de luxe illustrée par l'auteur), comprend en outre les **Allégories, La Crucifixion** (1945-1946), **Neiges** et se termine avec **Un ami dort,** poème grave qui est comme un retour, par la forme et le fond, à l'émouvant classicisme de **Plain-chant.**

ÉLUARD (Paul).
POÈMES POLITIQUES
avec une introduction de l'auteur
Préface d'Aragon
64 p. in-16 d. c., Collection blanche.
Prix ... 50 fr.
10 ex. hollande ... 400 fr.
50 ex. pur fil ... 250 fr.
(Ces deux tirages sont épuisés).

Avec Paul Éluard, la poésie n'est plus un mirage, ni un rêve. Elle est la fusion du rêve et de l'action; elle est, comme dit Aragon, le mariage du ciel et de l'enfer. Alors que naguère encore, le chagrin et la douleur isolaient le poète et ses chants du reste des hommes, ce qui aide aujourd'hui Paul Éluard à vivre, c'est d'aider les hommes à vivre. En reconnaissant l'enfer dans la vie des hommes, l'impossibilité d'en extraire son propre enfer, et la dérision qu'est la complaisance en l'enfer, Paul Éluard a rendu possible la fusion intime, irréversible, de la vérité et de la beauté, et la croyance en l'espoir, sentiment qui n'appartient qu'à ceux pour qui il n'y a d'autre religion que celle de la perfectibilité infinie de l'homme, d'autre philosophie que celle qui fonde la possibilité de transformer le monde, d'autre horizon, même au cœur de l'enfer, que ce ciel public: le bonheur humain.

FLEG (Edmond).
ET TU AIMERAS L'ÉTERNEL
(Écoute, Israël.-IV)
308 p. in-16 d. c., Collection blanche ... 370 fr.
10 ex. pur fil ... 650 fr.

Et tu aimeras l'Éternel termine cette vaste fresque, cette Légende des Siècles juive que forment les quatre volumes d'**Écoute, Israël**. Ici, le poète chante l'âme juive telle que l'Histoire la montre depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Ses poèmes, qui revêtent les formes les plus variées, depuis la chanson populaire et la fable jusqu'à l'épopée, célèbrent les Amis du Ghetto (par exemple Charles-Quint, le Pape Clément VII, Montaigne...), puis les grands israélites modernes qui ont repris l'antique mission des Prophètes, enfin transfigurent en drame cosmique l'universelle tragédie que nous vivons depuis plus de trente ans. Ainsi le poète associe le peuple de Dieu à tous les âges qu'il a parcourus, à tous les paysages qu'il a côtoyés, à toutes les civilisations auxquelles il a mêlé ses misères et ses gloires, portant toujours et partout parmi les hommes son vieux rêve messianique.

ROMANS - RÉCITS NOUVELLES

AYMÉ (Marcel).
URANUS
288 p. in-16 d. c., Collection blanche ... 245 fr.
15 ex. hollande ... 1000 fr.
100 ex. pur fil ... 600 fr.
(Ces deux tirages sont épuisés).

Quand Archambaud, honnête ingénieur dans une ville de province dévastée par les bombardements de 1944 et honnête père de famille, entend sa fille jouer au piano une romance d'Edith Piaf, il croit que c'est du Chopin et il est ému. Remis dans la bonne voie, il est un peu vexé, mais ne sait plus trop quoi penser de la musique ni de lui-même. C'est à peu près dans le même doute qu'il reste devant les événements consécutifs à la Libération. Comme des millions de ses compatriotes, s'il n'a pas collaboré, il n'a pas non plus résisté. Il a simplement courbé la tête. Maintenant, comme tout le monde, il se trouve obligé de se conduire et de parler comme s'il avait été un résistant d'extrême-gauche, parce que les militants d'extrême-gauche mènent la ville et l'opinion comme ils l'entendent. Or, il est amené, par pitié, à cacher chez lui, dans sa

propre famille, un vrai collaborateur condamné à mort par contumace. Marcel Aymé décrit ses craintes, ses perplexités, les réactions des siens, de ses amis, des habitants de la ville, avec un flegme et un humour sarcastique qui n'altèrent en rien son étonnante exactitude d'observation.

BREITBACH (Joseph).
LE LIFTIER AMOUREUX
Traduit de l'allemand.
6 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 260 fr.
ex. pur fil........... 1.500 fr.

Les trois nouvelles de ce recueil, qui fut d'abord publié à Moscou en 1928, ont pour personnages des employés de grand magasin, des jeunes communistes aux prises avec des problèmes humains et avec leur propre faiblesse, dont elles content les aventures avec une gaîté sceptique. Dans la première nouvelle, **Le Liftier amoureux,** Karl, garçon d'ascenseur, est partagé entre son amour pour Leni, jeune vendeuse au rayon de la Confection, et son dévouement pour le Parti. Léni, qui se moque de la politique, lui fait commettre une grave négligence dans son rôle de militant, mais il se reprend, quitte son amie et se voue à la Révolution. La deuxième nouvelle, **La jeune fille qui perdit son rouge,** forme la suite de la première. On y retrouve Léni, devenue à son tour ardente communiste et qui milite auprès de ses collègues. L'une d'elles, Betty, se montre réfractaire, mais succombe aux avances du Don Juan local, chef du rayon de la Chaussure. Poussée par la jalousie, Leni provoque un grave scandale dans le magasin. Dans la troisième nouvelle, **Le Monsieur du Meublé,** on assiste à l'idylle de Paul, ouvrier monteur et militant rouge, avec une jeune et belle domestique, Emma, qui devient sa femme tout en restant la discrète maîtresse d'un monsieur, important chef de rayon.

CLOT (René-Jean).
LE NOIR DE LA VIGNE
4 p. in-8° soleil, Collection blanche .... 390 fr.

Écrit sous la forme autobiographique, ce roman étrange et terrible (c'est le premier de l'auteur qui, né en 1913, est peintre et poète), se présente comme le récit de quelques épisodes de l'enfance du narrateur. Dans la première partie, le jeune René vit chez sa tante, Andrée, une jolie femme assez exaltée, mariée à un médecin directeur d'un asile d'aliénés dans une ville de province. Partisans d'une thérapeutique nouvelle, le médecin et sa femme organisent, à l'occasion d'un réveillon, une soirée théâtrale où les fous chanteront et joueront **Carmen**. On assiste avec René aux répétitions, mais aussi on découvre avec l'enfant que le médecin est lui-même fou, sans que toutefois la question des « frontières » qui séparent le directeur du dernier de ses pensionnaires soit jamais résolue. La soirée a lieu et elle est hallucinante : les fous se déchaînent, les invités sont ivres, Andrée cause un scandale, le médecin meurt dans une crise furieuse, les pensionnaires de l'asile se révoltent. Dans la seconde partie, François, l'un des vieux employés de l'asile, raconte à Andrée et à René une révolte des fous qui eut lieu lorsqu'il était lui-même enfant. Au cours de la répression, une jeune folle est violée par des gendarmes devant l'enfant. Le curé, qui présidait alors à l'adminis-

tration de l'asile, arrive avec le maire, devine ce q[illegible] s'est passé. Indigné, il procède à un interrogatoir[illegible] impitoyable des gendarmes et du jeune François, q[illegible] nient obstinément et s'enfoncent dans le mensonge [illegible] le parjure.

COMNÈNE (Marie-Anne).
GAIA, JEUNE FILLE GRECQUE
160 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 160 fr.
20 ex. pur fil............ 325 fr.

Gaïa est une jeune fille d'une grande beauté et d'u[illegible] sensibilité exquise. Elle est grecque et vit à Paris [illegible] jouant des petits rôles et en apprenant la diction av[illegible] un vieux professeur qui a reporté sur elle la tendres[illegible] vouée naguère au fils que la guerre lui a pris. Comme[illegible] la narratrice, se substituant un jour au professeu[illegible] découvre, en étudiant **Bérénice** avec Gaïa, le secr[illegible] de la jeune fille, membre de la Résistance grecqu[illegible] dans laquelle la force de sa conviction et la puissance [illegible] son amour ont entraîné Costadi, fils d'un très ha[illegible] personnage fasciste; comment Costadi, parti po[illegible] son pays en vue de réclamer à ses parents l'argé[illegible] qui lui permettra d'épouser Gaïa, y est arrêté; comme[illegible] Gaïa, après avoir mis au monde une petite fille, pa[illegible] à son tour pour la Grèce, y est arrêtée et fusillé[illegible] comment Costadi, qui s'est échappé, revient à Paris po[illegible] repartir aussitôt avec sa petite fille; comment le vie[illegible] professeur reste désormais seul avec pour tout bi[illegible] une photographie de Gaïa, c'est ce qu'a su cont[illegible] Mme Marie-Anne Comnène avec le tact et la vie [illegible] ont fait de chacune de ses évocations féminines auta[illegible] de charmantes figures.

JOYCE (James).
STEPHEN LE HÉROS
(Stephen Hero)
Fragment de la première partie de DEDALUS
Introduction de Théodore Spencer.
Traduit de l'anglais par Ludmila Savitsky.
240 p. in-8° sol., Collection blanche
Prix .... 330 fr.

Stephen le Héros est la première version de **Dedal[illegible]** Écrit entre 1904 et 1906, ce roman autobiographiq[illegible] dont l'action se passe en Irlande tout à la fin [illegible] XIXe siècle, raconte environ deux années de la [illegible] d'étudiant de Stephen Dedalus, jeune homme pau[illegible] que la générosité d'un parrain a fait entrer à l'Univers[illegible] d'Irlande, dirigée par les Jésuites. Stephen, qui n'[illegible] plus un enfant mais pas encore un homme, se déta[illegible] de ses études, de ses maîtres, de sa famille, de sa r[illegible] gion. Il entend se vouer à l'art et à la littératu[illegible] Ses idées et ses théories non conformistes font scanc[illegible] ou divertissent. Un flirt avec une jeune fille don[illegible] sait qu'elle est sottement bourgeoise mais qui lui p[illegible] sensuellement n'aboutit naturellement pas, pa[illegible] qu'au lieu de lui proposer le mariage, qu'elle atte[illegible] il lui offre de vivre une seule nuit d'amour. Finaleme[illegible] Stephen renonce à ses études Ce roman, qui évo[illegible] intensément la vie d'un grand collège catholi[illegible] d'Irlande, montre l'isolement de l'artiste dans le mo[illegible] Il est composé en grande partie de conversations [illegible] sionnées qui font connaître la genèse des idées es[illegible] tiques, morales et religieuses de James Joyce. L'écrit[illegible] primesautière, la façon détaillée et pour ainsi [illegible] confiante de montrer les événements et les personna[illegible] l'invitation qui nous est faite à suivre les aventure[illegible] génie adolescent, tout cela contribue d'autre pa[illegible] nous rendre plus accessible, plus fraternel l'au[illegible] d'**Ulysse**.

RÉCITS

BARÉA (Arturo).
LA FORGE
(La Forja)
Traduit de l'espagnol par Paul Verdevoye.
0 p. in-8° sol., Collection blanche
Prix .... 395 fr.
0 ex. pur fil, Coll. « Du Monde Entier » .... 900 fr.
(épuisé)

Dans cette première partie de ses Mémoires, Arturo Baréa (né en 1897, il vit actuellement en Angleterre) raconte ses souvenirs d'enfance, d'adolescence et de première jeunesse (de 1903 à 1914). Il décrit d'abord sa vie à Madrid, avec sa mère, blanchisseuse dans un quartier populaire, puis ses vacances à la campagne, auprès de parents dont certains sont pauvres, d'autres aisés (ce sont les vacances chez un de ces parents, un forgeron rural, qui donnent son titre au livre). Il continue en décrivant son existence au Collège des Frères, où il poursuit ses études grâce à la générosité d'un de ses oncles. La mort de cet oncle provoque un drame de famille, et l'on suit Baréa, qui interrompt ses études, dans son apprentissage de la vie, commis de bazar d'abord, employé de banque ensuite. Le texte fourmille d'anecdotes curieuses, d'épisodes pittoresques, burlesques, dramatiques, dont la richesse, la variété et le ton rappellent Dickens. La vie y bouillonne comme dans les meilleurs romans picaresques.

ROY (Jules).
LA VALLÉE HEUREUSE
0 p. in-16 d. c., Collection blanche .... 215 fr.

On se réjouira de l'entrée dans le fonds de la N.R.F. de **La Vallée heureuse**, le beau récit de Jules Roy, qui obtint en 1946 le Prix Théophraste Renaudot. On sait que la vallée heureuse est le nom que les aviateurs de la R.A.F. donnaient à la Ruhr, pendant la guerre. La vie des équipages des bombardiers y est dépeinte avec la plus angoissante vérité. La fréquentation constante de la mort, la servitude militaire la plus absolue, les missions les plus inhumaines, l'exaltation, qui est toujours nécessaire au guerrier, soumise ici à la machine, le voisinage toujours imminent de la catastrophe, tout cela compose une terrifiante existence, que Chevrier, le personnage central du livre, a le singulier mérite et la noblesse d'âme de voir telle qu'elle est, et de confronter avec les plus exigeantes aspirations de l'esprit.

THÉATRE

OBEY (André).
THÉATRE I
(Noé. Le Viol de Lucrèce. Bataille de la Marne. Vénus et Adonis.)
. p. in-16 d. c., Collection blanche .... 410 fr.
ex. pur fil.......... 800 fr.

« Il y a un crépitement secret, un mystère au théâtre qui est actuellement entendu, forcé par une quinzaine d'auteurs de chez nous. A la tête de ces auteurs, André Obey se dresse. » A ce témoignage de Stève Passeur, le « spectateur dans un fauteuil » ne peut manquer de s'associer quand il achève les pages de ce premier recueil. **Noé**, pièce en cinq actes (représentée pour la première fois le 17 janvier 1931 au Théâtre du Vieux-Colombier), évoque, à la façon d'un « mystère » du moyen âge, l'histoire biblique de Noé, la construction de l'Arche, le Déluge. Noé est représenté comme un brave paysan, sage, prudent, confiant en Dieu, et menant droit son entreprise malgré la légèreté de ses enfants et la révolte de son fils Cham. Lui-même est finalement prêt à s'abandonner au désespoir, mais il se reprend et ne demande à Dieu, dans sa solitude morale, que « sa

lumière sur son boulot de chaque jour. » — **Le Viol Lucrèce,** pièce en quatre actes (représentée pour première fois le 12 mars 1931 au Théâtre du Vieu Colombier), illustre, à la façon d'un drame anglais XVIe siècle, le sacrifice de Lucrèce, l'épouse fidèle général romain Collatin, qu'une nuit Tarquin surpren viole, et qui se tue. — **Bataille de la Marne,** pièce deux actes (représentée pour la première fois le 3 c cembre 1931 par la Compagnie des XV), imitée de tragédie grecque, évoque le début de la guerre 1914, la défaite des troupes françaises et le redresseme sur la Marne. — **Vénus et Adonis,** pièce en un ac (représentée pour la première fois en décembre 19 au Théâtre de l'Atelier), est une fantaisie d'apr Shakespeare, dans laquelle les personnages du myt apparaissent semblables à nos contemporains et parle notre langage familier.

ESSAIS - LITTÉRATURE

BÉNICHOU (Paul).
MORALES DU GRAND SIÈCLE
232 p. in-8° carré, Coll. « Bibliothèque des Idées »..... 375 fr.

Paul Bénichou dégage les rapports étroits qui unisse les grandes œuvres de Corneille, de Racine et de Moliè aux conditions sociales et morales de la vie XVIIe siècle. Au lieu d'isoler ces œuvres, comme critique académique et scolaire l'a toujours fait et les étudier en soi, il les replace dans l'évolution d idées et des sentiments, dont elles sont à la fois le refl et le modèle. Idées et sentiments qui sont fort loin l'unité conventionnelle qu'on leur suppose, et qui so souvent opposés, comme l'idéal « chevaleresque aristocratique de Corneille, qui exalte l'orgueil l'individualisme, s'oppose à l'absolutisme de Richeli qui exige l'obéissance; ou comme le jansénisme (do l'auteur fait une pénétrante analyse) et ceux qui o hérité de son esprit (ainsi La Rochefoucaul s'opposent par leur pessimisme et leur haine de nature humaine au besoin de grandeur qui, chez Corneille ou un Molière, donne une grande valeur spi tuelle à l'héroïsme, à l'amour, au plaisir. Ainsi l'aute dégage de son étude le sens véritable de l'humanisn classique, qui est la consolidation générale de certair valeurs morales proprement humaines.

BERNANOS (Georges).
LE CHEMIN DE LA CROIX-DES-AMES
524 p. in-8° soleil, Collection blanche .... 590 fr.
50 ex. pur fil.......... 1.800 fr. (épuisé)

C'est ici le recueil des chroniques écrites par Georg Bernanos au Brésil, de mai 1940 à mai 1945, et c commentent au jour le jour, avec la passion et l'é quence de la foi la plus vive, les événements de Frar et de la guerre. La leçon que l'auteur en tire est q « la collaboration allemande ou russe n'est que l'asp national de cette autre collaboration d'une significati historique mille fois plus grande, celle de la plus vieil de la plus illustre chrétienté d'Europe, hériti d'Athènes et de Rome, avec une civilisation qui qu'en apparence le caractère d'une expérience origina qui feint de créer lorsqu'elle retranche ou mutile, à manière d'un imposteur qui voudrait faire prendre po un nouveau type d'homme, l'homme castré ».

CAILLOIS (Roger).
BABEL
3 p. in-8° carré, Collection
blanche .... 380 fr.
ex. pur fil............ 700 fr.

Après avoir analysé et sévèrement critiqué les attitudes, les méthodes, les jeux et les prétentions de la littérature contemporaine, en particulier dans le roman et la poésie (« car on ne produit plus d'œuvres, mais un pathétique et présomptueux tumulte qui ne découvre de valeur qu'à soi »), après avoir montré à quelles contradictions conduit la volonté de divorce entre la littérature et la société, à quelle entreprise d'avilissement aboutit la liberté d'observation que revendiquent nombre de romanciers (notamment par le recours à la pornographie), Roger Caillois examine la nature des rapports de la littérature avec la société, la morale et le langage, et conclut par une manière de traité des fins dernières de la littérature : « Il s'agit de décider si ces contraintes contre lesquelles on s'insurge avec tant de vantarde insolence : l'ordre, la beauté, la justice, la raison, sont ou non des créations de l'homme; si la liberté consiste véritablement à libérer l'homme de leur joug; enfin, si au moment où l'on s'efforce de l'en délivrer, c'est l'homme en lui qu'on travaille à débarrasser d'une vieille et prétentieuse servitude, ou la bête qu'on s'efforce d'affranchir d'un esclavage immémorial, presque insupportable et plus ambitieux encore, celui que l'homme s'impose pour devenir l'homme. »

SARTRE (Jean-Paul).
SITUATIONS II
p. in-16 d. c., Collection
blanche .... 360 fr.
ex. hollande .... 1.200 fr.
ex. pur fil........ 700 fr.
(Ces deux tirages sont épuisés)

Beaucoup de lecteurs et de critiques, ayant lu trop vite et mal les écrits de Jean-Paul Sartre, n'ont pas compris ce qu'il entend par **engagement.** C'est précisément parce qu'on le condamne au nom de la littérature, que Jean-Paul Sartre a pensé que la meilleure réponse qu'il pouvait faire était d'examiner sans préjugés l'art d'écrire. C'est cet examen qui fait l'objet des différentes études de ce volume : **Présentation des Temps modernes, La Nationalisation de la Littérature,** et surtout **Qu'est-ce que la Littérature?** dont les quatre parties : « Qu'est-ce qu'écrire? », « Pourquoi écrire? », « Pour qui écrit-on? » et « Situation de l'écrivain en 1947 » forment une somme d'observations et de réflexions qui n'avait jamais été tentée et qui aboutissent à cette conclusion : « L'unique chance de la littérature, aujourd'hui, c'est la chance de l'Europe, du socialisme, de la paix, de la démocratie. Il faut la jouer. Si nous la perdons, nous autres écrivains, tant pis pour nous, mais aussi tant pis pour la société. Pour la littérature, la collectivité passe à la réflexion et à la méditation; elle acquiert une conscience malheureuse, une image sans équilibre d'elle-même qu'elle cherche sans cesse à modifier et à améliorer. »

BEAUX-ARTS

LANDORMY (Paul).
BRAHMS
p. in-16 d. c., Coll. « Leurs figures » .... 205 fr.

Né le 7 mai 1833, à Hamburg, mort le 3 avril 1897, à Vienne, Johannès Brahms consacra toute son existence à la musique. Sa vie fut très pauvre en événements, et, seule, l'affection très vive qu'il eut pour Clara Schumann, et dont il est difficile de savoir quelle fut la nature exacte, retient l'attention. Dans son livre, M. Paul Landormy, après avoir esquissé la biographie de Brahms, s'étend

longuement sur l'analyse de son œuvre, cette œuv si importante, si représentative de l'esprit allemand, controversée déjà du temps du compositeur, mais qu aujourd'hui, connaît un succès général. De nombreu exemples musicaux accompagnent le texte, lequel e suivi d'un catalogue de l'œuvre de Brahms et d'u bibliographie.

GÉOGRAPHIE

GACHON (Lucien).
L'AUVERGNE ET LE VELAY

352 p. in-8° carré comportant 16 planches hors texte en héliogravure, 2 cartes en dépliant dont une en 3 couleurs, nombreux dessins et cartes dans le texte. Coll. « Les Provinces françaises »
Prix .... 760 fr.

Voici le premier volume de la Collection **« Les Provinces françaises »**, publiée sous le patronage du Mus des Arts et Traditions populaires, et dirigée par A. Lun et F. Agostini. Le lecteur s'y trouvera initié à tout qui intéresse la vie populaire de nos provinces : méti et outils, maisons et meubles, fêtes, danses et chanson récits qui s'y transmettent de génération en génératio cultes qui s'y pratiquent, — et se rendra compte final ment jusqu'à quel point une province ou ses pa constituent encore aujourd'hui, dans l'interprétati de tous leurs caractères matériels et moraux, u ensemble original.

Ici c'est l'Auvergne et le Velay, dont l'âme et tou la vie spirituelle en même temps que la géographi sont minutieusement et savamment décrites : l grandes montagnes volcaniques, les plateaux du granit les gorges sans nombre, les plaines immémorialeme riches et le doux pays au sein des hautes terres, m encore les logis, les outils, les costumes, les coutume les travaux autant que les jours, et aussi les églises, l musées, les bains et les spectacles pittoresques, br le grand chapeau et les gros sabots des Auvergnats.

RELIURES D'ÉDITEUR

d'après les maquettes de PAUL BONET

GUILLAUME APOLLINAIRE. — **Le Poète assassi** 990 ex. numérotés sur alfa......... 685 fr. (épuis

GUILLAUME APOLLINAIRE. — **Alcools**, 990 e numérotés sur plumex........... 625 fr. (épuis

d'après la maquette de MARIO PRASSINOS

CHARLES PÉGUY. — **Les Tapisseries**, 990 ex. numéro sur alfa.................................. 650

EXTRAITS DE PRESSE

AUBARÈDE (Gabriel d').
L'ONCLE FRED N'EST PLUS JEUNE
Roman.
10 p. in-8° soleil, Collection blanche .... 310 fr.
0 ex. pur fil............ 850 fr.

Le sujet est tout à fait neuf, d'une nouveauté presque provocante!... Récit vivant, coupé d'éclairs de sensualité, de « dissociations » littéraires justes ou savoureuses — les deux à la fois souvent, — animé de silhouettes qui appellent la moquerie ou la tendresse. Beaucoup d'esprit, d'expérience, d'invention.

Robert Kemp,
Les Nouvelles Littéraires, 25 mars 1948.

Je me suis beaucoup amusé à la lecture de **L'Oncle Fred n'est plus jeune.** C'est un livre tout plein de profonde malice... Cette belle aventure de l'âge mûr n'est pas ridicule, comme elle pourrait l'être, parce que Gabriel d'Aubarède l'a traitée avec une finesse extrême. Il a bien, en effet, écrit un joli roman de mœurs littéraires et délicatement psychologique sur un sujet de comédie-vaudeville.

Marius Richard,
Paris (Casablanca), 28 mars 1948.

Ce roman est l'un des plus divertissants que j'aie lus depuis longtemps. En apparence léger, moqueur, il est au fond triste comme la vie et offre un bel exemple de cette symétrie transcendante qui préside à l'apparente confusion des destinées.

André Maurois, **Opéra**, 31 mars 1948.

C'est un vrai roman, un roman romanesque, un roman amusant. C'est aussi un roman de mœurs.

Louis Dumont-Wilden
Pourquoi Pas? 2 avril 1948.

Ce roman copieux, mais d'une lecture très attachante, est consacré à l'étude d'un caractère... M. d'Aubarède l'analyse avec beaucoup de pénétration et d'art des nuances, et son style est d'une grande pureté.

Spectateur, 20 avril 1948.

Un magicien a écrit ce roman triste qui ne cesse pourtant de divertir,... en un style alerte, précis, jamais vulgaire, une sensualité plaisante, quelques audaces.....

Michèle Moroz,
Servir (Lausanne), 3 juin 1948.

ROSTAND (Jean).
CHARLES DARWIN
Biographie.
244 p. in-16 d. c., Coll. « Leurs Figures » .... 220 rf.
10 ex. pur fil............ 600 fr

Que de réflexions, que de rêves, que d'idée découlent de la lecture du livre de Jean Rostand su Darwin et l'Origine des espèces! On se sent, à mesur qu'on va, devenir savant et, mieux, intelligent. Que d lumière!

J. A., **Ce Matin,** 11 février 1948.

Au moment où se réunissait le Congrès de Moscou paraissait à Paris le livre que M. Jean Rostand vient d consacrer à Darwin... Certains de ses chapitres aideron le lecteur à comprendre le différend qui oppose aujour d'hui les biologistes russes à leurs confrères.

Maurice Daumas, **Combat,** 17 février 1948.

On sait la place éminente que M. Jean Rostand moraliste et biologiste, occupe parmi les essayiste français de son temps. Son dernier livre, un « Darwin » ne décevra pas ses admirateurs.

John Bartier,
Le Soir, Bruxelles, 21 février 1948.

Les livres de Jean Rostand restent toujours for utiles au lecteur préoccupé de science, qu'il s'agisse comme hier à peine, des **Nouvelles pensées d'un bio logiste,** ou, comme aujourd'hui, de cet admirable livr à la gloire de Charles Darwin. Avec quel art et que savoir Jean Rostand compose en moins de 250 pages c portrait nuancé, lucide et fervent, d'un savant de génie d'un grand esprit et d'un noble cœur!

André George,
Nouvelles Littéraires, 4 mars 1948.

Le portrait de Charles Darwin, que publie Jea Rostand chez Gallimard, n'est pas seulement le portra d'un illustre savant. C'est aussi celui **du** savant.

P. M., **Figaro Littéraire,** 20 mars 1948.

Le distingué biologiste qu'est M. Jean Rostand vien de consacrer un très intéressant ouvrage à la vie et l'histoire des idées de Charles Darwin.

Professeur Guyénot,
Journal de Genève, 22 avril 1948.

POURRAT (Henri).
LE CHEMIN DES CHÈVRES
Livre pour la jeunesse
(à partir de 12 ans.)
224 p. in-4° cour. sur Plumex, avec 18 dessins à la plume (bandeaux, pleines pages et culs-de-lampe), par
BERTHOLD MAHN
sous couverture rempliée en 2 couleurs, avec un dessin.
Prix .... 440 fr.
20 ex. sur auvergne .... 1.200 fr.
(épuisé)

Nous sommes loin du folklore de cabinet et de c pâles romans de retour à la terre qui ont marqué un ère littéraire aujourd'hui périmée... Un livre de cet verve, plus lourd qu'une terre à blé et en même tem plus entraînant qu'un récit de veillée, est un maît livre de raison pour 1948.

J.-L. Foncine, **France 48,** 22 février 1948.

C'est un livre de sagesse que vient d'écrire M. Her Pourrat et qu'il offre à notre méditation dans une fo belle édition illustrée par M. Berthold Mahn... L'aute

nous rapporte les réflexions que lui inspire le contact avec un monde vrai, dont la malignité de l'homme n'a pu dévoyer les lois providentielles... Il ressort de cette expérience une leçon grave qui n'exclut pas le pittoresque dans la démonstration, car l'écrivain-philosophe est aussi un parfait artiste.

Alain Palante,
La France Catholique, 5 mars 1948.

Il n'est pas besoin de redire, à ceux qui le connaissent et l'aiment, le charme des paysages, des notations de nature et d'humanité chez Pourrat. Ils le retrouveront ici. Ils y retrouveront aussi sa pensée, lorsqu'il confronte aux désastres de la patrie, à la déperdition de force, de sève, de dignité dont elle est à la fois victime et coupable, les grands trésors simples dont tant de Français d'aujourd'hui ne semblent plus connaître ni le prix ni la leçon.

V.-H. D.,
Bulletin des Lettres, 15 mars 1948.

L'air de santé qu'on hume là, en plein ciel, au carrefour des routes, est si ravigotant, la table si accueillante, où l'hôte du hasard vous dispense sans compter les trésors de ses huches et de ses caveaux frais, que l'on n'a guère envie de s'éloigner trop vite. Moments bénis où l'on oublie que le temps passe...

Jean des Brosses,
Cavalcade, 1er avril 1948.

Henri Pourrat connaît comme une carte la géographie la plus intime, et comme un archiviste l'histoire vivante d'une contrée qu'il nous montre chair et âme.

J. P., **La Gazette des Lettres**, 3 avril 1948.

SAINT-EXUPÉRY (Antoine de).
CITADELLE
Littérature.
p. in-8º soleil, Collection
anche ... 535 fr.
ges sur japon, hollande et
ur fil épuisés.

La philosophie morale de Saint-Exupéry représente une force de grand prix. Elle dégage les vertus réelles et profondes. Dépassant les contradictions apparentes de la solitude et des liens sociaux, du sacrifice et du bonheur, de la liberté et de la contrainte, elle déjoue les disputes factices de ce qu'elle appelle « les mots qui se tirent la langue ». Surtout elle s'attache, au-dessus de l'intelligence, à la vie de l'esprit, qui, en ce sens, n'est pas très différent de l'âme.

André Rousseaux, **Le Figaro**, 8 mai 1948.

Citadelle est une de ces œuvres monumentales et troubles qui peuvent s'embellir avec le temps. Car le meilleur s'en dégagera. Il se peut que ce soit un « réper-

toire » où l'on puisera d'âge en âge et d'où l'on p
viendra, comme de Lao-Tseu et de Confucius ou c
Védas, à extraire une leçon cohérente, unique.

Robert Kemp,
Les Nouvelles Littéraires, 13 mai 1948.

Ce livre apporte quelques-unes des plus hautes
sereines vérités qui planent au-dessus des paro
quotidiennes. Il nous prouve que, quelque forme qu'e
revête, une pensée puissante s'impose toujours p
son rayonnement.

Paul Chaponnière,
Le Journal de Genève, 14 mai 1948.

Ce livre peut transformer la vie; non point la tra
former selon le mal, le néant et la bigarrure, mais se
l'être et l'unité... **Citadelle** devient une part de no
présent.

Pierre Boutang,
Aspects de la France et du Monde,
25 mai 1948.

Enseignement imagé, multiple, prolixe et chaleure
où cet homme qui fit si bien son métier d'hom
apprend à ses frères qu'il n'est de refuge que dans
grandeur, ni de joie que dans l'amour des autres
qu'on n'y atteint que par la liberté.

Un des Trois, **La Libre Belgique,** 27 mai 1948

Ce message, beau comme un diamant brut, est au
grand par la pensée et l'inspiration que par le style
la poésie. Il est digne du héros très pur qui l'a laissé

Jacques Lafforgue, **La Victoire,** 27 mai 1948

ŒUVRES D'ANDRÉ CHAMSON

ROMANS (Collection blanche). — La Galère. — Le Puits des Miracles. — L'Homme qui marchait devant moi.

LITTÉRATURE (Collection blanche). — Écrit en 1940.

(Collection « Les Essais »). — Fragments d'un Liber Veritatis.

ÉDITION RELIÉE (Maquette de Paul Bonet). — Le Puits des Miracles.

ŒUVRES DE MAX JACOB

ROMANS (Collection blanche). — Filibuth ou La Montre en or. — L'Homme de Chair et l'Homme Reflet.

NOUVELLES (Collection blanche). — Le Roi de Béotie. — Le Cabinet noir (édition augmentée). — Cinématoma. — Saint Matorel.

POÉSIE (Collection blanche). — Le Cornet à Dés, suivi du Cornet à Dés : Adde. — Derniers Poèmes en vers et en prose.

LITTÉRATURE (Collection blanche). — Bourgeois de France et d'ailleurs. — Morceaux choisis. — Conseils à un jeune Poète, suivis de Conseils à un Étudiant. — Méditations religieuses (préface de l'abbé Morel).

ÉDITIONS RELIÉES (Maquettes de Paul Bonet). — Derniers Poèmes en vers et en prose. — Conseils à ue jeune Poète, suivis de Conseils à un Étudiant. — Ln Cornet à Dés, suivi du Cornet à Dés : Adde.

ÉDITION ILLUSTRÉE (llection « Tableaux Contemporains »). — Tableau de la Bourgeoisie, illustré par l'auteur.

ŒUVRES DE JEAN PRÉVOST

ROMANS (Collection blanche). — Merlin, petites amours profanes. — Les Frères Bouquinquant. — Rachel. — Le Sel sur la Plaie. — La Chasse du Matin.

NOUVELLES (Collection blanche). — Nous marchons sur la Mer. (Trois nouvelles exemplaires.)

(Collection « La Renaissance de la Nouvelle). — Lucie-Paulette.

(Collection « Une Œuvre, un Portrait »). — Tentative de Solitude. — Brûlures de la Prière. (Ces deux volumes à tirage restreint sont épuisés et ont été repris dans Nous marchons sur la Mer.)

LITTÉRATURE (Collection blanche). — Plaisirs des Sports (Essais sur le corps humain). — Les Épicuriens français (Trois vies exemplaires : Hérault de Séchelles, Stendhal, Sainte-Beuve). — Usonie (Esquisse de la Civilisation américaine).

MÉMOIRES (Collection blanche). — Dix-huitième année.

ESSAI POLITIQUE (Coll. « Problèmes et Documents »). — La Terre est aux Hommes.

BIOGRAPHIES (Collection « Vies des Hommes illustres »). — La Vie de Montaigne.

(Hors série). — Philibert Delorme.

LES PROVINCES FRANÇAISES

Collection publiée sous le patronage du Musée des Arts et Traditions populaires

dirigée par A. LUNEL et F. AGOSTINI

Il est devenu aujourd'hui de plus en plus évident qu'il importe de rassembler au plus tôt, sous une form systématique, pour en conserver au moins le souvenir, tous les vestiges et témoignages des diverses civilisation antérieures à la nôtre.

Plus encore que l'ethnographie des peuples primitifs, le folklore intégré méthodiquement à une ethno graphie des civilisés éclaire les mécanismes sociaux et leur évolution. C'est sur le terrain familier de notre vi régionale qu'il y a le moins de difficultés et le plus d'avantages à découvrir comment une nature vierge e sauvage a été peu à peu aménagée sous la main et par le travail des hommes et quel rôle les techniques et l'éco nomie jouèrent dans la formation des liens sociaux et dans le développement des activités spirituelles.

La collection LES PROVINCES FRANÇAISES couvrira donc la France entière. Elle sera composée d'ou vrages rédigés par les meilleurs spécialistes du moment, sous le patronage du Musée National des Arts et Tra ditions Populaires et sous la direction de deux chercheurs, Armand Lunel et François Agostini, qui, à des titre divers, se sont penchés depuis longtemps sur la solution des problèmes proposés. Le lecteur s'y trouvera initi à tout ce qui intéresse la vie populaire de nos provinces françaises, métiers et outils, maisons et meubles, fêtes danses et chansons, récits qui s'y transmettent de génération en génération, cultes qui s'y pratiquent, pou se rendre compte finalement jusqu'à quel point une province ou ses pays constituent encore aujourd'hui, dan l'interpénétration de tous leurs caractères matériels et moraux, un ensemble original.

Vient de paraître :

Lucien GACHON...... L'AUVERGNE ET LE VELAY.

Un fort volume in-8° carré de 350 pages comportant 16 planches hors texte en héliogravure, 2 cartes en dépliant dont une en 3 couleurs, et de nombreux dessins et cartes au trait dans le texte.

760 fr.

Premiers ouvrages à paraître ensuite :

Fernand BENOIT....... LA PROVENCE ET LE COMTAT VENAISSIN.
Augustin BERNARD et GAGNON......... LE BOURBONNAIS.
Charles PARAIN........ LA GUYENNE.

En préparation :

Paul CORDONNIER.... LE MAINE ET LE PERCHE.
Pierre COUTIN........ LE BERRY.
P.-L. DUCHARTRE..... L'ORLÉANAIS.
L'Abbé FALC'HUN.... LA BRETAGNE.
G. GUILLAUMIE....... LA GASCOGNE.
Célestine LEROY....... L'ARTOIS ET LE BOULONNAIS.
Armand LUNEL........ LE COMTÉ DE NICE.
Jean MARGOT-DUCLOT................ LE DAUPHINÉ.

Des ouvrages sont, en outre, en préparation sur les provinces suivantes :

ANGOUMOIS, AUNIS ET SAINTONGE, ANJOU, BÉARN ET PAYS BASQUE, BRESSE, CHAMPAGNE, CORSE, ILE-DE-FRANCE, LANGUEDOC, LIMOUSIN ET MARCHE, NIVERNAIS PICARDIE, POITOU

ÉCHOS - PROJETS

● Nos services artistiques préparent pour la fin de l'année une édition en deux volumes in-4º, reliés d'après une maquette de Paul Bonet, des **Récits, Roman et Soties** d'André Gide. — Le premier tome comprend : **Traité du Narcisse,** illustré par Derain; **La Tentative amoureuse,** illustré par Raoul Dufy; **Le Voyage d'Urien,** illustré par André Beaurepaire; **El Hadj,** illustré par Edy Legrand; **Le Retour de l'Enfant prodigue,** illustré par Jean Hugo; **Paludes,** illustré par Pierre Roy; **Le Prométhée mal enchaîné,** illustré par Touchagues; **Les Caves du Vatican,** illustré par Yves Brayer; **L'Immoraliste,** illustré par Fontanarosa; **Isabelle,** illustré par Van Dongen; **La Symphonie pastorale,** illustré par Georges d'Espagnat. — Le tome second comprend : **La Porte étroite,** illustré par Jacques Thévenet; **L'École des Femmes,** illustré par Christian Bérard; **Robert,** illustré par Clavé; **Geneviève,** illustré par Grau-Sala; **Les Faux-Monnayeurs,** illustré par A. Dignimont; **Thésée,** illustré par Mario Prassinos. — L'ensemble comporte 61 illustrations hors texte en couleurs. — Le **frontispice** de l'ouvrage est un portrait inédit d'André Gide, de Segonzac. — L'ornementation typographique : titres ornés, fleurons, culs-de-lampe et lettrines, est gravée d'après les modèles dessinés spécialement par Emmanuel Centore.

● Théâtre : Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud vont interpréter **Hamlet,** dans la traduction d'André Gide, à Edimbourg et à la Biennale de Venise.

On a joué **Les Nuits de la Colère,** d'Armand Salacrou, chez Piscator, à New-York. **L'Inconnue d'Arras,** représentée actuellement à Londres, à Milan et à Hambourg, sera reprise à la Salle Luxembourg en octobre, dans une mise en scène de Gaston Baty. **Histoire de Rire** est joué en ce moment en Allemagne. D'autre part, Armand Salacrou dirige la délégation française au Congrès de l'Institut international du Théâtre organisé à Prague par l'UNESCO, et il a recueilli pour cette année, des mains de son prédécesseur l'auteur dramatique J.-B. Priestley, les fonctions de président de la commission exécutive.

Paul Claudel travaille actuellement à la version définitive pour la scène de **Partage de Midi** qui sera monté la saison prochaine par Jean-Louis Barrault.

L'Aigle à deux Têtes, de Jean Cocteau, a été représenté en allemand à Zurich et à Bâle; par ailleurs, le film tiré de **L'Aigle à deux Têtes** a été donné en première mondiale à l'Institut français de Londres. Quant à **Renaud et Armide,** cette pièce sera reprise cet hiver à la Comédie-Française.

La pièce de Jean-Paul Sartre : **Les Mains sales,** a été créée récemment à Newcastle.

La Comédie-Française fera, la saison prochaine, une reprise de **La Reine Morte,** d'Henry de Montherlant.

Le spectacle composé par Albert Camus sur les suggestions de Jean-Louis Barrault sera publié en librairie à l'automne et joué au théâtre Marigny sous le titre définitif suivant : **Le Bagne de Cadix.**

● Lise Deharme, l'auteur de **Cette Année-là,** organise un cycle de conférences qui ont lieu le vendredi à 15 heures, au Pavillon de Marsan (salle du Musée des Arts Décoratifs) et qui traitent de « l'objet et la poésie ». Maurice Merleau-Ponty a parlé de « l'homme et l'objet », Boris Vian de l'« approche discrète de l'objet ». Jean Cocteau parlera de « Paroles en l'air », Roland-Manuel des « Instruments de musique ».

● René Leibowitz vient de faire, dans les salons de la Galerie de la Pléiade, une causerie qui fut suivie de l'exécution d'une Cantate composée par René Leibowitz

pour deux pianos, harpe, percussion et récitant, sur **l'Explication des Métaphores** d Raymond Queneau (ce poème fait partie du recueil **Les Ziaux,** paru en 1943).

● Gilbert Lély met actuellement au point, d'après les papiers de Maurice Hein son **Histoire du Marquis de Sade.**

● **Ce Lieu déshérité,** le nouveau roman d'André Dhôtel, paraîtra à la rentrée,

● Louis Guilloux nous a remis le manuscrit de son grand roman **Le Jeu de Patienc**

● La collection **Série Noire,** sous la direction de Marcel Duhamel, publiera : e juillet, **La Chair de l'Orchidée** par James Hadley Chase, et **De quoi se marrer** pa Peter Cheyney ; — en août, **Adieu ma Jolie** par Raymond Chandler et **Dans la Pea** par James Cain ; — ensuite : **Miss Shumway jette un Sort,** par Raymond Marshall; **Tous des Vendus!** par Don Tracy; — **Le grand Sommeil,** par Raymond Chandler; **Comment qu'elle est!** par Peter Cheyney.

● Le prochain ouvrage de D. H. Lawrence à paraître, **Promenades étrusques,** e traduit par Thérèse Aubray.

● Marcel Aymé va publier un nouveau Conte pour Enfants, **Les Chiens,** qui se illustré par Nathalie Parain.

● **F. F. ou le Critique,** de Jean Paulhan, qui parut en édition de luxe en 1945, se réimprimé en tête des **Œuvres** de Félix Fénéon, actuellement sous presse.

● En préparation : les Œuvres complètes d'Alexis de Tocqueville, en 10 volume sous la direction de Peter Mayer. Le livre de ce dernier, consacré à Tocqueville, actuel ment sous presse dans la Collection « Leurs Figures », sera une excellente introducti à l'œuvre du grand écrivain, le plus actuel des écrivains politiques français. Le premi volume des Œuvres Complètes de Tocqueville sera : **De la Démocratie en Amériqu**

● Jules Roy, dont le nouvel ouvrage : **Le Métier des Armes,** paraîtra en automn va prendre, aux Éditions de la N.R.F., la direction d'une collection où entreront désc mais les ouvrages que nous publierons sur l'aviation.

● André Breton va faire paraître un recueil de **Poèmes** qui, entre autres, compre dra **Le Revolver à Cheveux blancs, Violette Nozières, L'Air de l'Eau, Fata Morgan Les États Généraux** et **l'Ode à Charles Fourier.** Le volume comprendra plusieu poèmes inédits.

● Le Prix Sainte-Beuve d'Été a été décerné, en ce qui concerne les « Essais » **L'Homme et la Bête,** de Louis Martin-Chauffier, à l'unanimité.

● Le Grand Prix de Littérature de l'Académie Française a été attribué à Gabr Marcel dont nous avons publié le **Journal Métaphysique** (Bibliothèque des Idées) **Du Refus à l'Invocation.**

LES CAHIERS DE LA PLÉIADE

Rédacteur en chef : Jean PAULHAN
Couverture en couleurs de Jean FAUTRIER

Tirage restreint, entièrement numéroté, sous couverture rempliée.

Au sommaire du premier cahier
(AVRIL 1946)

ANDRÉ GIDE
JEAN DUBUFFET
RENÉ DE SOLIER
NOËL DEVAULX
ÉDITH BOISSONNAS
R. P. O'REILLY
ALAIN

JEAN TARDIEU
JEAN GROSJEAN
ROGER CAILLOIS
RENÉ CHAR
JEAN PAULHAN

HENRI THOMAS
MAURICE BLANCHOT
JEAN GRENIER
RENÉ DAUMAL
HENRI MICHAUX
MARCEL ARLAND
JULIEN BENDA

Tirage à :
.000 exemplaires sur châtaignier.. 200 fr.
100 exemplaires sur pur fil.. 800 fr.

Au sommaire du second cahier
(AVRIL 1947)

ANDRÉ MALRAUX
FRANZ KAFKA
HENRI THOMAS
ULES SUPERVIELLE
CH.-A. CINGRIA
ROGER CAILLOIS
ANDRÉ GIDE
WI. WEIDLÉ

M. SAINT-CLAIR
MAURICE BLANCHOT
ANTONIN ARTAUD
JEAN MAQUET
ANDRÉ DHOTEL
JEAN GIONO
JEAN PAULHAN

ALBERT CAMUS
G. LAMBRICHS
JEAN LEGRAND
AUDIBERTI
M. FARDOULIS-LAGRANGE
R. DE SOLIER
M. JOUHANDEAU

Tirage à :
.000 exemplaires sur châtaignier.. 415 fr.
100 exemplaires sur pur fil.. 760 fr.

Au sommaire du troisième cahier
(HIVER 1948)

PAUL CLAUDEL
MARCEL ARLAND
WLADIMIR WEIDLÉ
MICHEL COURNOT
JEAN PAULHAN

A. PIEYRE DE MANDIARGUES
D. DE ROUGEMONT
MALCOLM DE CHAZAL

ALFRED DE VIGNY
GASTON CHAISSAC
ROGER CAILLOIS
JEAN TARDIEU
HENRI CALET

Tirage à :
.000 exemplaires sur alfa.. 350 fr.
100 exemplaires sur pur fil.. 1.000 fr.

Au sommaire du quatrième cahier
(PRINTEMPS 1948)

SAINT-JOHN PERSE

HENRI THOMAS
MARCEL ARLAND
MICHEL COURNOT
ARMEN LUBIN

GEORGES BERNANOS
BORIS DE SCHLOEZER
JACQUES CHARDONNE
JEAN PAULHAN

MAURICE BLANCHOT
GIORDANO FALZONI
PIERRE BOUTANG
BORIS VIAN

ALEXANDRE BLOK (traduction d'Armand Robin)

Tirage à :
000 exemplaires sur alfa.. 435 fr.
100 exemplaires sur pur fil.. 850 fr.

BULLETINS D'ABONNEMENTS

LES TEMPS MODERNES

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de SIX MOIS a
TEMPS MODERNES, à partir du 1er .... 19..

	FRANCE	UNION POSTALE	AUTRES PAYS
* Ci-joint mandat-poste de.... * Ci-joint chèque de .... * Je vous envoie par courrier de ce jour : * mandat-carte de.. * chèque postal de..	* 535 fr.	* 590 fr.	* 620 fr.

* Rayer les indications inutiles.

.............................., le .... 19..

(SIGNATURE)

Nom ....

....

Adresse ....

....

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur des TEMPS MODERN 5, rue Sébastien-Bottin, Paris (7e). — Compte chèque-postal Paris 169-33.

LA REVUE DU CINÉMA

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de SIX MOIS
LA REVUE DU CINÉMA, à partir du 1er 19..

	FRANCE	UNION POSTALE	AUTRES PAY
* Ci-joint mandat-poste de.... * Ci-joint chèque de......... * Je vous envoie par courrier de ce jour : *mandat-carte de.. * chèque postal de...........	* 1.040 fr.	* 1.100 fr.	* 1.180 fr

* Rayer les indications inutiles.

.............................., le 19

(SIGNATURE)

Nom ....

....

Adresse ....

....

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à l'Administration de LA REVUE CINÉMA, 5 rue Sébastien-Bottin, Paris (7e). — Compte chèque-postal Paris 5670-48.

Les Temps Modernes

COMPLICITÉ OBJECTIVE

L'article de Pierre Uri qui conclut aujourd'hui notre discussion sur le plan Marshall est un bel exemple de ce que peut être la pensée « engagée », — c'est-à-dire, non pas cette pensée pathétique qui accepte les cristallisations politiques, s'astreint à choisir entre les partis ou les forces donnés, et finit par apporter à l'un d'eux un suffrage torturé, — mais une pensée vigilante, capable de remettre en question les idées politiques et économiques dans toute la mesure où, masquant les faits, elles les transforment en destin.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette attention au présent, souvent comprise comme une menace contre l'art et contre la science, alors qu'elle en est la vie et le salut. Sartre veut écrire pour son époque. On lui répond : vous voulez donc l'histoire, et avec elle le cortège de ruses et de fraudes qu'entraînent les grandes manœuvres historiques... Tout au contraire. L'histoire, c'est l'époque arrangée, truquée, embaumée, avec sa figure respectable de cadavre, telle que la verront nos arrière-neveux. L'époque, c'est notre temps traité sans respect, dans sa vérité insupportable, encore collé à nous, encore sensible au jugement humain qui le comprend et qui le change, interrogé, critiqué, interpellé, confus comme un visage que nous ne savons pas encore déchiffrer, mais, comme

un visage aussi, gonflé de possibles. On poursuit : vous détournez ceux qui vous écoutent de l'objectivité et de la vérité, vous les conviez à la passion... C'est encore tout le contraire. Car il y a sans doute une caricature de science qui refuse son intérêt au présent et le réserve à un passé décharné, réduit à quelques documents par la grâce des inondations, des guerres et des autres catastrophes. Il y a un faux esprit scientifique qui ne se plaît qu'aux aspects mécaniques du réel, même si, dans le fonctionnement du monde, ils sont d'importance seconde. Si c'est là la science, alors, la physiologie des nerfs est scientifique, non la psychologie des conflits humains, l'étude du Hittite est scientifique, non celle du plan Marshall. Mais ce mépris du présent, qui est une sorte de haine de la vie, ne sert pas la connaissance, il la mutile. Quand on évite toute rencontre avec l'exubérance et le foisonnement du présent, on sauve plus facilement les schémas et les dogmes. La liberté est au présent. La pensée « dégagée », c'est le dogme ou la lettre, la pensée « engagée », c'est l'esprit de recherche. A lire l'article de Pierre Uri, on verra qui est objectif, de ceux qui, contents des catégories héritées, — impérialisme, libéralisme, matérialisme, — montrent dans leurs rapports avec le présent l'assurance des somnambules, ou de celui qui, laissant au présent sa signification propre, réexamine ses catégories au contact des faits, et en donne un portrait peut-être ambigu, mais où revivent à la fois la connaissance, puisque nous avons là l'histoire dans son origine, et l'action, puisque nous restons maîtres d'achever ce trait, de défaire cette grimace, de faire prévaloir cette chance...

A considérer ainsi le plan Marshall, on y découvre bientôt l'équivoque. Impossible de lui trouver une signification unique : il faudrait qu'il fût l'effet d'une seule

cause. Or il est au confluent de conditions économiques et de volontés humaines ; les volontés interprètent la conjoncture, essayant de se déguiser en destin, mais elles en demeurent distinctes. Au lendemain de la guerre, les États-Unis ont une première fois choisi, choisi de faire face à leurs problèmes, plutôt que par une reconversion socialiste, dont l'expérience du Tennessee aurait pu être l'ébauche, en poursuivant la production dans les voies déjà tracées. Aujourd'hui même, après que ce premier choix a déjà limité les possibles, ils demeurent encore libres de conduire le plan Marshall vers ses propres buts de rééquilibre, ou de l'infléchir en moyen stratégique. Il n'y a pas, dans les choses mêmes, une essence efficace du plan qui le destine à la guerre plutôt qu'à la paix.

Car l'aide américaine à l'Europe est impensable dans les perspectives de l'impérialisme au sens marxiste (comme d'ailleurs dans celles du libéralisme). Elle est dans une très large mesure gratuite. Elle ne continue pas le système d'investissements internationaux que le XIXe *siècle a connu. Elle n'escompte, au profit de l'Amérique, aucun surplus d'importations à venir, dont les revenus des pays débiteurs feraient les frais. La recherche de débouchés en prévision d'une crise n'est pas l'inspiration principale du plan : la surexportation à la veille d'une dépression ne ferait qu'accroître la menace d'inflation et aggraver la crise. Nous n'avons plus affaire à la politique d'expansion du capitalisme financier : le plan Marshall devra être finalement financé par l'impôt. Il s'agit de faire face à une situation devant laquelle les concepts classiques nous laissent désarmés. Les États-Unis tentent de rétablir à tout prix une communication entre leur économie et les autres parties du monde, de faire cesser leur propre privilège financier et économique*

qui, s'il se maintenait ou s'accentuait, rendrait impossibles les exportations américaines, et, par là, la haute consommation en Amérique même. Le plan Marshall représente ce moment où l'impérialisme, aux mains d'une seule puissance, est contraint de bouleverser sa propre définition. L'effondrement de l'Allemagne, l'appauvrissement de l'Angleterre, celui de la France (sans le plan d'aide, la production française se trouverait à présent réduite de 20 à 100 % selon les secteurs) et des autres pays d'Europe sont tels, à la suite de la guerre, que les exportations européennes et surtout le commerce intérieur de l'Europe ne sauraient se rétablir sans aide extérieure, les pays consacrant aux achats en Amérique le peu de dollars qu'ils ont. L'impérialisme, avec ses rivalités, n'était donc pas le stade suprême du capitalisme. Vient ensuite cette phase où l'histoire du capitalisme ne peut plus s'écrire au pluriel. Il n'y a plus qu'un pays-continent dont les exportations sont excédentaires partout, dont la puissance financière est unique, et qui doit donner s'il veut survivre. La notion même d'intérêt perd son sens, parce qu'il n'y a plus de frontière qui sépare l'intérêt national américain de l'intérêt du commerce mondial. Il n'y a plus ni débiteurs, ni créanciers, le plan Marshall est par delà la générosité et l'avarice, il traduit une situation où notre superstructure juridique et morale est inapplicable. Les Etats-Unis n'ont pas cherché à se créer un empire colonial à la faveur des difficultés que rencontraient les puissances européennes affaiblies ; ils n'ont pas exigé de bases ; ils n'ont pas imposé le désaveu des nationalisations ; ils ne poursuivent pas délibérément l'expansion. Et c'est pourquoi sans doute le plan Marshall est attaqué là-bas par les conservateurs comme le dernier soupir du rooseveltisme.

Mais, s'il n'est pas de soi impérialiste, il établit l'imperium. *Les pays qui acceptent l'aide annuelle pourront difficilement négliger les conseils du département d'État. Le Fonds Monétaire, la Banque Internationale, l'O.N.U. elle-même, toute cette architecture d'institutions qui, depuis* 1945, *exprimaient les vœux du libéralisme international, ne sont plus qu'une façade à l'instant où l'Amérique émerge dans la toute–puissance de sa production et de sa richesse. L'Europe qui se constitue à la suite de l'initiative Marshall est beaucoup plus un groupement politique et militaire qu'un ensemble économique capable de vie autonome La volonté politique ou les intérêts particuliers essaient de confisquer à leur profit l'aide à l'Europe. Le Congrès subordonne à la décision de l'administrateur du plan les projets de développement des pays bénéficiaires et met les firmes américaines sur les rangs pour l'obtention des concessions ou des marchés ; il limite les exportations des pays bénéficiaires vers l'Est européen, ce qui est grave, puisque un des éléments de l'équilibre commercial d'avant-guerre se trouve ainsi définitivement exclu ; il vote des dégrèvements d'impôt qui compromettent le financement du plan ; il réserve à la marine américaine* 50 % *du fret dont le plan sera l'occasion, alors que les bénéfices du fret étaient avant la guerre un des moyens pour l'Europe d'équilibrer sa balance commerciale ; il réserve aux Etats-Unis une fraction des matières rares que l'Europe pourra tirer de l'Afrique, ce qui ôte encore à l'Europe le moyen de rééquilibre que pourrait lui fournir sa position favorable pour la valorisation des matières rares. La signification économique du plan est tenue en échec par les intérêts. Décidément ce n'est que virtuellement et dans la pensée de l'économiste que la notion de l'intérêt est dépassée.*

Davantage : le plan est inclus dans le même texte législatif qui ouvre des crédits militaires à la Grèce, à la Turquie et à la Chine. Il est adopté en hâte, comme une réponse au coup d'État de Prague. L'Amérique menace l'Italie de la priver des bénéfices du plan si les élections ne sont pas bonnes. Et enfin, quand rien de tout cela n'aurait été, comme Pierre Uri l'observe, l'offre faite à la Russie de participer au plan, avec des allusions au concours actif qu'elle pourrait apporter à l'Europe, la mettait, si elle acceptait, dans la nécessité d'avouer qu'elle ne peut rien et de renoncer à sa zone d'influence. Il ne lui restait plus qu'à refuser, et à user d'intimidation pour détourner du plan ses satellites. De là le Kominform, les grèves, le coup d'État de Prague, le plan hâtivement voté, enfin la tension d'aujourd'hui. Si le plan Marshall est ambigu, ce n'est pas seulement parce que la volonté de rééquilibre et la volonté d'imperium s'y combattent, c'est pour une autre raison aussi, bien caractéristique de notre temps : l'intention même d'en faire un instrument universel, qui justifie les États-Unis aux yeux du libéral et leur donne raison formellement, est en fait, pour une Russie qui reconstruit dans la pauvreté et ne peut rien offrir, une raison de le rejeter.

Comme essai de rééquilibre mondial et finalement comme facteur de paix, le plan Marshall a donc trois ennemis : les intérêts qui l'attirent, en Amérique, vers le contre sens de l'impérialisme, une politique du type gaulliste qui, dans la perspective d'un conflit inévitable, aggrave, avec les dépenses militaires, l'inflation, la crise sociale et la sous-exportation, et enfin une politique communiste qui, opposant à l'aide américaine un contrôle dictatorial dans la zone d'influence russe et ailleurs des grèves générales d'aventure, attire le plan Marshall sur le terrain de la politique Truman et contribue à le

faire glisser de l'économie à la stratégie. Chacun de ces facteurs renforçant les autres, à travers pauses et délais, la tension ne peut qu'aller en croissant. Une détente sérieuse ne pourrait être obtenue que si quelque facteur nouveau venait, comme disent les sociologues, « décomposer » les opinions massives qui s'affrontent.

Une vraie politique socialiste pourrait être ce facteur. En Amérique comme en Europe occidentale, elle ferait de l'aide américaine l'affaire du prolétariat. Elle engagerait la bataille, non contre l'aide américaine, mais contre l'utilisation impérialiste de cette aide, elle saisirait comme une chance du socialisme ce moment où le capitalisme classique a recours à des moyens qui le dépassent. Politique difficile, dialectique, il s'agirait, de briser le noyau sans écraser l'amande. Mais aussi politique optimiste, convaincante, et enfin la seule qui donne espoir. Elle aurait pu être celle du communisme, s'il se fiait un peu moins à l'autorité de l'appareil, et un peu plus aux hommes. Camarades, les ouvriers et les paysans d'Europe vont recevoir d'Amérique des machines et des produits de toute sorte. Ils se rappelleront qu'ils ne les doivent ni aux financiers, ni au gouvernement des États-Unis. Le plan d'assistance est financé par l'impôt. Ce sont donc, en fin de compte, les travailleurs américains qui viennent en aide aux travailleurs européens. Si le capitalisme américain et l'administration ont adopté la politique d'aide à l'Europe, c'est que la production capitaliste ne peut se survivre qu'en fournissant elle-même au monde les moyens d'acheter ses produits. Si le régime de la propriété privée essaie de se sauver en reniant ses principes, les travailleurs n'ont pas à l'en remercier. Nous savons que le capitalisme américain tentera d'exploiter à son profit le plan d'assistance à l'Europe. Les travailleurs de tous les pays sont

là pour déjouer ces manœuvres. Si leurs représentants participent au pouvoir à côté des représentants de la bourgeoisie, c'est pour les empêcher d'utiliser le plan d'assistance comme un moyen de chantage et de préparer sous ce couvert la croisade anticommuniste. A dater d'aujourd'hui, les travailleurs du monde entier sont mobilisés pour cette tâche. Que chaque travailleur d'Amérique et d'Europe contrôle de sa place et pour ce qui le concerne l'usage qui est fait des crédits américains ; que leurs camarades présents au gouvernement, s'il y en a, dénoncent devant l'opinion les pressions diplomatiques, les tentatives d'intimidation. Cette phase de la décadence capitaliste doit être, pour les travailleurs de tous les pays, l'occasion de faire sentir leur puissance et d'accroître leur solidarité contre la diplomatie secrète, contre la famine et contre la guerre... On imagine bien les partis communistes, dans tous les pays, tenant à peu près ce langage. Ce n'est pas celui de Moscou. Moscou dit, comme Kierkegaard, ou bien... ou bien..., rejette en bloc le principe de l'aide avec les manœuvres qui l'accompagnent, — et du coup favorise la marée anticommuniste en Europe occidentale. De son côté, l'anticommunisme inconditionnel travaille aussi à ruiner le plan Marshall dans ce qu'il a de valable. « On voit déjà, dit Pierre Uri, l'accroissement de productivité, la capacité d'équipement, le développement de la force de travail contre-balancés ou engloutis par le renforcement des armées, les échanges paralysés par la stratégie. Il n'est pas même besoin de grèves ni d'agitation ; l'anticommunisme et le militarisme, s'ils accompagnent la mise en œuvre du plan Marshall, suffiront à en assurer le sabotage interne ».

Rejeter l'aide sous prétexte qu'elle prépare l'imperium, comme le fait ici le parti communiste, annexer l'aide à

la croisade anticommuniste, comme le fait le R.P.F., ces politiques jumelles ont pour commun résultat de rendre impossible le plan comme plan de rééquilibre, elles sont l'équivalent d'un consentement à la guerre. Si d'une façon ou de l'autre, — et d'abord en Europe Occidentale, puisque c'est là que se trouve le maximum de conscience politique, — un regroupement ne se fait pas pour accepter l'aide, en combattre le sabotage impérialiste, en défendre le sens progressiste, et expliquer la complicité objective de la politique Truman et de la politique du Kremlin, alors l'aide américaine n'aura été qu'un élément de la politique Truman, les mouvements populaires qu'un élément de la puissance de l'U.R.S.S., et le monde se retrouvera, après l'initiative américaine, encore un peu plus près de la guerre.

Nul doute qu'en condamnant l'anticommunisme, comme tout à l'heure en essayant de voir le plan Marshall du point de vue de l'U.R.S.S., Pierre Uri ne s'expose aux reproches de l'anticommunisme maniaque. Chaque jour, des amis, français ou américains, nous disent : vous n'êtes pas communistes, c'est bien. Mais vous n'allez pas assez loin. Vous ne souffrez pas qu'on critique l'U.R.S.S. sur un certain ton ; vous insistez sur le racisme américain ou sur l'épuration à Hollywood, comme si ces faits étaient, en fréquence et en gravité, comparables aux épurations de Moscou et aux camps de concentration soviétiques. La vérité est que vous voulez plaire au parti communiste. — Mon Dieu, non. Nous ne sommes pas si masochistes. Le parti communiste a très bien expliqué qu'il n'y avait rien de commun entre lui et certaines idées auxquelles nous tenons. Après tout, il doit le savoir ; nous nous en rapportons à lui sur ce sujet, et il faut lui savoir gré d'avoir si bien dissipé un malentendu que des conversations personnelles et des souvenirs

du temps de la guerre expliquent sans doute. Nous avons dit ici même que la position du sympathisant, plein de réserves sur des points essentiels, mais résolu à n'en rien dire, est à la longue intenable, et il nous semble que Martin-Chauffier, Yves Farge, Albert Bayet, Friedman, Aveline, Cassou, beaucoup d'autres encore ne font pas ce qu'ils ont à faire quand ils taisent ou voilent leurs critiques, puisqu'ils contribuent à perpétuer une alternative dont ils ne veulent pas, n'étant eux-mêmes, sauf erreur, ni du parti communiste, ni du « parti américain ». Il s'agit bien de plaire au parti communiste! Il s'agit de ne pas jouer au petit soldat. Nous pensons que le travail forcé ou concentrationnaire n'est pas seulement en U.R.S.S. un des moyens de répression dont aucune révolution ne se passe, qu'il devient un élément permanent de la production soviétique (et corrélativement la police un pouvoir) et qu'en conséquence le système n'a aucune chance de réaliser le socialisme. Cela dit, il s'agit de savoir si l'U.R.S.S. est le Mal, *à exorciser par tous les moyens. Pour nous, la guerre est un mal du même ordre que les camps de concentration et le N.K.V.D.; elle ferait en peu de temps autant d'horreurs et de morts que le système concentrationnaire en quinze ans. Quant à l'avenir, elle libérerait et généraliserait les mécanismes psychologiques et politiques qui ont fait le fascisme. Nous devons donc agir dans la perspective de la paix et chercher, pour l'Occident, les moyens de coexister librement avec l'U.R.S.S. Tant que l'U.R.S.S. ne manifestera pas qu'elle veut la guerre, nous maintiendrons qu'il faut, à propos de chaque problème, prendre en considération son point de vue, qu'il faut se demander si et à quelles conditions le plan Marshall est acceptable pour elle, voir le communisme d'aujourd'hui dans l'évolution qui l'a peu à peu produit,*

en un mot chercher à comprendre, et observer envers lui le ton de la contestation, qui n'est pas celui de la guerre. Mais l'U.R.S.S. continuera d'être le diable si les U.S.A. jouent le rôle du dieu. Il nous faut donc parler du racisme ou du pré-fascisme américains. Un progrès serait acquis si les Européens et les autres pouvaient comprendre et admettre qu'il n'y a, dans les appareils politiques d'aujourd'hui, rien de sacré, rien qui mérite d'être suivi ou haï les yeux fermés. Gardons la règle que nous nous donnions dans le premier numéro de cette revue : « Nous n'aurons à cacher aucune vérité si nous disons toutes les autres [1]. » Refusons l'alternative et travaillons à passer outre.

T. M.

1. *Les Temps Modernes* I, p. 66.

DISCUSSION SUR LE PLAN MARSHALL

UNE STRATÉGIE ÉCONOMIQUE

Rien n'est plus trompeur que de considérer le plan Marshall comme un bloc, et, au choix, comme la traduction de la générosité américaine, ou de l'impérialisme américain. Sans doute y a-t-il en lui une idée simple : l'Europe ne peut se relever sans une aide, qui ne peut être qu'américaine; encore convient-il de s'assurer que cette aide ne sera pas gaspillée. Mais dans son dessein comme dans ses limites se découvrent des croisements d'influences, des renversements de position, des alliances paradoxales et des contradictions palpables. Il répond à une situation historique, mais il y répond par une formule neuve. Il s'inscrit dans la ligne de la politique américaine, mais un effort habile et patient a dû être fourni pour le rendre acceptable à l'Amérique. Il y a en lui une inspiration que n'eût pas désavouée Roosevelt, et pourtant il reste difficile de démêler dans quelle mesure il s'allie ou il s'oppose à la doctrine Truman. Il a contre lui l'extrême-gauche européenne, mais l'extrême-droite américaine. Dans le moment que beaucoup l'interprètent comme une recherche de débouchés et une assurance contre la crise, il prévoit des garanties explicites contre des pénuries d'approvisionnement. Il mobilise les ressources du capitalisme, mais il rejette aussi bien les modes de financement que les modes de rémunération de l'investissement capitaliste. Il faut tenter de l'interpréter en faisant la part de la nécessité et la part du choix, en recherchant les raisons des méthodes adoptées, en mesurant les difficultés qu'elles comportent et les chances de succès qu'elles ouvrent.

*
* *

La nécessité du Plan Marshall ne se tire pas simplement de la nécessité d'une aide américaine, c'est-à-dire de l'incapacité de l'Europe à payer des approvisionnements extérieurs, dont elle ne peut pourtant se passer. Car le montant de l'aide est une chose, la forme de l'aide en est une autre, c'est-à-dire les modalités, les conditions, l'organisation dont elle s'accompagne. La présentation des déficits extérieurs qui doivent d'une manière ou d'une autre être comblés situe d'emblée l'ordre de grandeur et l'urgence du problème; aux adversaires du Plan elle demande ce qu'ils proposent à la place; elle ne suffit pas à prouver que la formule adoptée fût la seule, ou même la meilleure formule possible.

A première vue, le problème majeur de l'Europe n'est pas même l'insuffisance de la production. La reprise, sitôt après la fin des destructions, de l'occupation et des hostilités, a été presque partout étonnamment rapide; à l'exception de l'Allemagne, le niveau de production industrielle de 1938 était pratiquement rejoint partout dès 1946; il n'avait fallu qu'un an et demi pour rattraper la production de paix, contre six ans après l'autre guerre mondiale. Mais l'une des causes essentielles, en même temps que l'un des points faibles, de ce rétablissement rapide, était l'ampleur des importations d'approvisionnements sitôt que la masse des transports militaires put prendre fin. Cette dépendance à l'égard du dehors explique aussi bien la stagnation presque générale de 1947. Si la reprise de production fut partout fonction du rétablissement des transports et du développement des ressources en charbon, l'approvisionnement en matières premières ne put suivre le rythme de la ressource charbonnière. C'est que, malgré l'ampleur des crédits et des dons dont l'Europe a bénéficié, la reprise ne put s'accompagner d'un développement assez rapide de l'exportation pour compléter le financement des importations nécessaires.

C'est qu'aussi ce développement de la production n'allait pas sans de profonds déséquilibres. Si l'industrie a fait de remarquables progrès, on constate partout un retard considérable de

la production agricole, analogue sans doute à celui qui accompagna l'autre après-guerre, mais d'autant plus grave que la production totale s'est accrue. Et dans le secteur industriel lui-même, ce sont partout les industries d'équipement et, dans certains pays, celles du bâtiment qui prirent le pas dans l'ensemble de la production, cependant que les industries de consommation demeuraient sensiblement au-dessous de leur activité de 1938. Ces caractères généraux du redressement européen suffisent à faire apparaître deux des causes essentielles qui expliquent le déséquilibre des paiements au dehors, l'accroissement du volume des importations, et les tendances inflationnistes internes.

Ainsi les causes du déséquilibre apparaissent de plusieurs sortes : les unes tiennent aux événements, d'autres aux politiques suivies, d'autres enfin à des changements de structure, dont ceux qu'a subis l'économie américaine dans sa production et ses échanges ne sont pas les moins importants.

Sans doute, à la seule exception de l'Angleterre, la relation des exportations aux importations considérées en volume est, pour tous les pays européens, moins favorable qu'avant la guerre. Les importations de 1947, la Russie non comprise, représentent 79 % des importations de 1938, les exportations 64 % seulement; mais ces relations globales ne traduisent qu'une partie du problème. La contraction des échanges affecte surtout le commerce entre les pays européens eux-mêmes qui, représentant avant la guerre 54 % des importations des pays d'Europe, 65 % des exportations, ne se situe encore qu'à 56 % du niveau d'avant guerre. Les exportations hors d'Europe ne dépassent pas 78 % de celles de 1938, les importations de provenance non européenne ont bondi à 107 %. En excluant l'Allemagne du total, le commerce intra-européen remonte à 84 % du chiffre d'avant guerre, les exportations hors d'Europe à 94 %, les importations de source extérieure à 117 %. Or c'est un fait qu'avant guerre l'Europe n'équilibrait ses paiements que grâce aux recettes invisibles qu'elle réalisait sur les transports maritimes, le tourisme, les services des assurances et des banques, les revenus de ses investisse-

ments extérieurs. Au surplus, le système mondial des prix est profondément altéré, et la hausse générale accroît l'écart entre la valeur des importations et celle des exportations, du double fait que les exportations étaient dès avant guerre inférieures aux importations et que les importations se sont accrues sans commune mesure avec les exportations.

Le rapport qui vient d'être établi par la Division des Études de la Commission Économique pour l'Europe, siégeant à Genève, répartit les sources d'accroissement du déficit européen entre les pertes de recettes invisibles, le déséquilibre des échanges en volume et les effets de la hausse des prix dans les proportions suivantes :

	1946 comparé à 1938	1947 comparé à 1938
Changements des revenus d'investissement et des services................	— 2.800	— 2.700
Changements de la Balance commerciale dus aux variations de volume.	— 950	— 1.200
Changements supplémentaires de la Balance commerciale dus à la hausse des prix	— 2.050	— 3.600
Changements de la Balance des paiements courants, en milliards de dollars..............................	— 5.800	— 7.500

Au total, le déficit purement commercial est, sur 1946-47, égal à celui de 1919-20, mais alors que les revenus des investissements et plus encore les recettes du fret diminuaient à cette date d'un tiers le déficit des paiements courants, la réduction de moitié des revenus du portefeuille, la destruction d'une partie des flottes marchandes et le recours aux transports maritimes américains contribuent à accroître aujourd'hui le déficit total des paiements courants.

Dans ce tableau général, différentes zones doivent être distinguées. C'est dans l'Europe orientale, qui autrefois fournissait

un surplus exportable de denrées alimentaires, que la production agricole est la plus lente à se relever. Le grand vide laissé par l'anéantissement de l'Allemagne s'exprime par l'incroyable réduction de sa production industrielle, la réduction plus grande encore des échanges entre l'Allemagne et l'extérieur; l'industrie n'y travaille qu'au tiers du niveau d'avant guerre, l'industrie lourde au quart; les exportations représentent moins du dixième, les importations moins du cinquième de leur volume d'avant guerre. Alors que la plupart des pays, par suite de la baisse du rendement, éprouvent un manque de main-d'œuvre, l'insuffisance des approvisionnements en matières premières entraîne en Italie un chômage important. Un pays comme la Hollande résume à lui seul le drame de l'Europe; ravagée plus que toute autre nation, privée des revenus de ses possessions sud-asiatiques, engagée dans de coûteuses opérations coloniales, dépouillée subitement de son rôle commercial d'avant-port du marché allemand, la Hollande, malgré la rigueur de sa politique économique, le succès de sa lutte contre la hausse des prix, ne parvient pas à dominer son appauvrissement brutal. C'est sur l'Angleterre que se concentre l'essentiel des changements qui ont affecté les postes invisibles de la balance européenne; c'est l'Angleterre qui détenait avant la guerre la plus large part des investissements européens au dehors et qui en a liquidé la plus importante fraction; c'est l'Angleterre qui bénéficiait des plus importantes recettes au titre des transports maritimes et qui doit maintenant recourir aux services de la jeune flotte américaine; c'est enfin l'Angleterre qui subit le plus lourdement les effets de la variation des prix. Seule de tous les pays d'Europe, elle a porté ses exportations au-dessus du volume de 1938, cependant que ses importations demeurent largement inférieures; mais les matières premières et les produits alimentaires, dont l'importation conditionne son existence même, subissent une hausse beaucoup plus forte que les produits manufacturés qu'elle fournit au reste du monde. Malgré son effort gigantesque, ses contrôles étanches, l'austérité entretenue au dedans, la campagne d'exportation forcée, un prêt américain d'un montant sans

précédent dans l'histoire, la Grande-Bretagne va, pour l'année 1948, au-devant d'un déficit commercial d'un milliard de dollars, aggravé par ses charges financières, ses dépenses militaires au dehors, et les besoins de la zone sterling.

Le cas de la France ne présente pas des problèmes moins ardus. Son déficit envers l'étranger se situe depuis la Libération aux environs de deux milliards de dollars par an. Elle a dû, vers le milieu de l'année dernière, décider la cessation des importations en dollars, à l'exception de quelques produits vitaux : charbon, céréales, produits pétroliers, et de quelques matières nécessaires à l'industrie dont une faible quantité suffit à éviter un arrêt de l'activité. Elle a ensuite, sans attendre la mise en œuvre du plan Marshall, sollicité au cours de l'hiver les crédits de l'aide intérimaire. Elle n'a évité une réduction considérable de son niveau de production qu'en utilisant les stocks de matières qui avaient pu d'abord être constitués. Les importations dans le cadre du plan Marshall n'aura'ent-elles pu être reprises qu'en juillet, c'était l'impossibilité de la soudure pour le pain, et des réductions d'activité, dans les principaux secteurs, allant de 20 à 100 %. La situation de la France se serait rapprochée de celle de l'économie italienne, placée à chaque instant par la pénurie des approvisionnements dans l'alternative de comprimer encore le niveau de vie alimentaire de sa population ou d'arrêter son industrie. Dans le cas français comme dans le cas italien, c'était rapidement un vaste chômage dans des branches entières d'industrie, ou un nouveau courant d'inflation dû à la nécessité d'entreprendre d'urgence des travaux publics capables de fournir de l'emploi.

Un tel degré d'insolvabilité européenne était-il évitable? Il s'y mêle un ensemble de forces dont les unes tiennent à des conditions économiques profondes, mais d'autres aux circonstances politiques. La reconstruction d'une économie, au double sens du relèvement de ses ruines et du développement de sa capacité de production, ne va pas sans d'extrêmes tensions sur son équilibre interne; elle signifie qu'une part importante de l'effort productif est détournée des satisfactions immédiates à la consommation, que les revenus versés à

l'occasion de l'ensemble de la production ne trouvent qu'une contrepartie partielle dans des produits rachetables sur ces revenus. Il y a ainsi une concurrence entre l'investissement et l'exportation, qui tous deux, dans un premier temps, retirent des ressources à la consommation immédiate, c'est-à-dire exigent tous deux une épargne; or l'épargne se forme d'autant plus malaisément que le niveau général de la production et du revenu est d'abord plus bas. De là l'appoint presque nécessaire que constitue un excédent d'importations, qui accroît les disponibilités d'ensemble, permet de faire face à plus de tâches, et à la limite, s'il est égal à l'investissement lui-même, laisse à la consommation intérieure l'équivalent de la totalité de la production nationale. Il faut donc un effort singulièrement vigoureux pour tenter de se passer d'appuis extérieurs quand les besoins publics et ceux de la reconstruction et de l'équipement accroissent l'écart entre les revenus versés et les ressources disponibles sur le marché. Les États de l'Est européen eux-mêmes ont bénéficié au départ de livraisons de l'U.N.R.R.A.; leurs plans prévoient la nécessité de crédits extérieurs; ils ne désespèrent pas d'obtenir un soutien de la Banque internationale de reconstruction; l'un d'eux au moins fut un moment tenté par les promesses américaines; et ils reçoivent de la Russie, à crédit, des céréales et de l'équipement.

Mais l'inflation même, et les demi-mesures qui la combattent, aggravent le déficit extérieur. La France après l'autre guerre réussit, malgré la diminution de sa production et la modicité des crédits extérieurs, sans liquider ses avoirs étrangers ni utiliser ses réserves d'or, à payer ses importations par ses recettes au dehors parce que, malgré la hausse de ses prix intérieurs, la dépréciation extérieure de sa monnaie gardait toujours une avance et assurait une prime à l'exportation et au tourisme. La politique économique combine cette fois un abandon presque complet des contrôles au dedans, avec un maintien prolongé des parités extérieures, oscille entre des restrictions destinées à économiser les devises, et de brusques achats au dehors pour limiter la hausse des prix. Le contrôle des changes ne réussit pas même à éviter les fuites de capitaux,

soit sous forme de transferts de liquidités, soit par le biais des compensations avec les touristes étrangers, soit enfin, sur une beaucoup plus large échelle, par la sous-évaluation des valeurs déclarées aux autorités, de sorte qu'une partie du prix en devises des marchandises exportées est obtenue en soulte et reste camouflée à l'étranger. Ainsi le volume des exportations s'accroît plus largement que les recettes susceptibles d'être utilisées en achats essentiels et l'évasion de capitaux accroît la pression inflationniste.

Sans doute y a-t-il toujours théoriquement un taux de change qui abaisse suffisamment les prix au dehors pour que le développement de l'exportation équilibre l'importation et les autres charges de la balance des paiements. Encore faut-il savoir dans quelles proportions le volume des exportations s'accroît pour un pourcentage donné de diminution des prix. Or le monde actuel se répartit entre deux sortes de marchés : celui des États-Unis, assez riche et assez saturé par sa production interne pour être peu sensible aux différences de prix des fournitures extérieures; celui de presque tous les autres pays qui connaissent une telle pénurie de devises qu'ils limitent par tous les moyens le niveau de leurs importations. Ces difficultés seraient-elles surmontées, il reste qu'à moins d'un accroissement considérable de productivité, un pays donné risque de ne pouvoir équilibrer ses échanges qu'en acceptant de vendre beaucoup à très bon marché et d'acheter peu et très cher, c'est-à-dire d'abaisser dans des proportions presque intolérables le niveau de vie de sa population. Or, au moins dans les pays occidentaux, la tendance est inverse. Si légitimes que soient les efforts de relèvement du niveau de vie, d'accroissement des salaires, de développement de la sécurité sociale, si modeste même que soit la part ainsi réservée à chacun des membres de la communauté, le relèvement de la consommation forme une masse formidable, de par leur nombre même. L'Angleterre, malgré le rognage impitoyable des gros revenus, la proscription des dépenses de luxe, n'échappe pas aux déséquilibres qu'entraîne la recherche d'un niveau de vie décent pour les masses; l'abondance relative des approvisionnements alimentaires et leur bon marché

exceptionnel maintenu par des subventions crée une énorme demande sur les marchés extérieurs, contribue pour une part non négligeable à maintenir le prix mondial très élevé de cette catégorie de production. En France, les hausses des salaires et le développement de la sécurité sociale s'accompagnent encore de faveurs démagogiques au commerce et à l'agriculture, impôts dérisoires et prestations familiales auxquelles les catégories intéressées ne cotisent pratiquement pas. Et il est piquant de noter la contribution toute particulière du parti communiste, par l'appui qu'il apporte aux résistances de ces catégories sociales qui ont largement bénéficié de l'inflation, à rendre la France plus entièrement dépendante de l'aide américaine.

Au surplus les nations de l'Europe occidentale ne se résignent pas à renoncer aux tentations de la puissance. Dans les charges extérieures assumées par la Grande-Bretagne, l'entretien de troupes d'occupation dispersées dans toutes les régions du monde pèse lourdement dans la balance en devises. Les préoccupations du Chancelier de l'Échiquier ont entraîné des sacrifices en Palestine et en Allemagne, mais ils se paient par une plus grande subordination à la politique américaine. La France fait les frais d'opérations coloniales; la Hollande ruinée se bat dans l'Insulinde; aucun pays, même s'il ne peut atteindre le seuil où la puissance militaire est susceptible de produire un effet utile, ne renonce à entretenir de vastes et coûteuses armées, c'est-à-dire à stériliser à cette fin une part des ressources productives qui pourraient servir à développer la consommation, l'investissement ou les ventes au dehors. Ces combinaisons de socialisme et de nationalisme, d'économie de bien-être et d'économie de puissance aboutissent paradoxalement à réduire l'indépendance véritable des pays qui prétendent prendre l'indépendance pour objectif.

* * *

Encore le déséquilibre général des échanges pratiqués par les différents pays d'Europe n'est-il pas l'aspect le plus grave du problème. Leur déficit en dollars est presque toujours plus

élevé que leur déficit total; tel est le cas de l'Angleterre, qui n'anticipe pour le premier semestre 1948 qu'un déficit de 136 millions de livres, mais de 183 avec l'hémisphère occidental; et la France ne paie guère avec ses exportations en dollars qu'un dixième des importations correspondantes. Or les difficultés de paiement auxquelles donne lieu la disproportion entre les fournitures de l'Amérique et les livraisons à l'Amérique réagissent à leur tour sur les échanges entre les autres zones du monde, si bien que la rareté du dollar et la dislocation des courants commerciaux s'enchaînent sans fin comme cause et conséquence l'une de l'autre.

Très en gros, le commerce de l'Europe avec les autres continents fonctionnait avant la guerre par un double système triangulaire. Le déficit envers les États-Unis était compensé par un excédent vers l'Asie du sud-est, un autre excédent vers l'Amérique du Sud, qui à leur tour obtenaient un excédent à l'égard des États-Unis. Mais la guerre a ravagé le sud-est asiatique, les opérations militaires d'Indochine et d'Indonésie ne freinent pas moins l'exploitation et l'exportation de la gomme naturelle et du pétrole; et d'ailleurs les États-Unis ont développé la production du caoutchouc synthétique. Quant à l'Amérique du Sud, qui avait pendant les hostilités développé ses exportations vers les États-Unis, en pétrole et en métaux non ferreux, au point d'accroître ses réserves en or et en dollars, elle s'est hâtée de les utiliser et elle compte maintenant sur l'Amérique du Nord pour les commandes d'équipement qu'elle passait autrefois à l'Europe, c'est-à-dire à l'Angleterre et à l'Allemagne.

Ainsi le monde en est venu à un point où les États-Unis ont désormais un excédent d'exportations à l'égard de toutes les autres régions. La réduction de la capacité de livraison de leurs fournisseurs et de leurs concurrents n'est pas le seul facteur de cette évolution. L'Europe a été dix ans hors du marché mondial, les pays sud-américains se sont habitués à d'autres fournisseurs, mais le marché intérieur des États-Unis lui-même a accru son degré relatif d'autarcie. Ce pays qui a financé des dépenses de guerre sans précédent en trouvant en même temps le moyen

d'accroître la consommation intérieure a développé dans toutes les branches des substituts des importations anciennes. Si l'on extrapole les facteurs qui commandaient, dans l'entre-deux-guerres, le volume des importations américaines, c'est-à-dire leur liaison au revenu national, à la production industrielle, au rapport des prix intérieurs et extérieurs, on découvre, bien que l'importation soit aujourd'hui quelque peu supérieure à son volume d'avant guerre, un chiffre théorique qui serait environ le double du chiffre constaté. Au surplus les moyens de règlement des autres pays, c'est-à-dire leurs réserves d'or et de dollars, se sont trouvées en fait dévalués par la hausse des prix américains. Et l'extraction d'or en Afrique du Sud, qui constituait une des ressources de change de la zone sterling avant guerre, se trouve à la fois réduite en volume et dépréciée en valeur. Une dévaluation du dollar par rapport à l'or, à condition qu'elle fût accompagnée d'une dévaluation simultanée des autres monnaies, aurait rendu une valeur légale supérieure aux réserves des autres pays si elle avait pu intervenir avant qu'elles fussent épuisées. Alternativement, l'utilisation de l'encaisse métallique française, par exemple, en achats de dollars sur le marché intérieur, aurait, étant donné la prime clandestine de l'or, procuré finalement plus de moyens de règlements envers les États-Unis que les transferts de métal de gouvernement à gouvernement.

De tels expédients ne sauraient cependant avoir qu'une portée temporaire et limitée. La disproportion qui s'est introduite entre les fournitures de l'Amérique au monde et celles du monde à l'Amérique désorganise encore les échanges des autres parties du monde entre elles. La réduction même du commerce intérieur européen en est partiellement une conséquence, chaque pays hanté par son déficit avec la zone dollar réserve pour l'exportation vers cette zone ses productions essentielles, celles qu'il peut placer le plus facilement. Les pays qui ont un excédent sur d'autres, cependant qu'ils ont un déficit en dollars, renoncent rapidement à accorder de nouveaux crédits, c'est-à-dire à se priver de leurs propres produits, à risquer d'accroître leur inflation sans obtenir en échange les moyens d'acquérir et de

régler des produits plus essentiels. Les transactions qui portent sur des produits accessoires que chacun tente de faire accepter par d'autres sont bientôt arrêtées de toutes parts par une volonté d'économie. Ainsi les échanges à l'intérieur de l'Europe, et de l'Europe occidentale elle-même, sont en passe d'être bloqués.

Il ne sert de rien d'accuser l'inconvertibilité des monnaies de faire obstacle à l'élargissement des échanges, au développement de règlements triangulaires, à un équilibre de chaque pays non avec chaque autre, mais avec tous les autres pays ensemble. Car il est bien évident que la convertibilité ne sert de rien, et d'ailleurs ne peut être maintenue, si tous les excédents sont d'un côté, tous les déficits de l'autre. Elle suppose certaines plaques tournantes où puisse s'opérer une compensation de créances et de dettes, mais ni en Amérique du Sud, ni en Extrême-Orient, l'Europe, même si elle acquérait un excédent sur ces régions, ne trouverait les dollars dont elle a besoin. A l'intérieur même de l'Europe, le problème est le même; ce sont pratiquement les mêmes pays qui sont uniformément créanciers, les mêmes qui sont uniformément débiteurs, et les marges de crédit sont limitées par les dettes que les créanciers eux-mêmes gardent envers la zone dollar. L'expérience de convertibilité de la livre sterling, entreprise par l'Angleterre en exécution des engagements qu'elle avait souscrits lorsqu'elle négociait un vaste emprunt avec le trésor américain, ne pouvait être maintenue longtemps. Sans même tenir compte des mouvements de capitaux qui, malgré les contrôles, devaient passer par cette brèche, tous les pays se hâtaient nécessairement de transformer en dollars les disponibilités en livres sterling qu'ils détenaient, c'est-à-dire qu'ils réclamaient de l'Angleterre, en échange de leur solde excédentaire, une monnaie dans laquelle elle n'avait aucun moyen d'entretenir et de développer ses avoirs. Imputer à l'absence de convertibilité la restriction des échanges, c'est prendre l'effet pour la cause; car il n'y a pas de convertibilité sans un équilibre tolérable des échanges et des paiements.

Voici donc les États-Unis à la tête d'un surplus d'exporta-

tion de l'ordre de 12 milliards de dollars par an, et qui, malgré l'éloignement de la guerre, tend plutôt à s'accroître qu'à diminuer. Personne de part ni d'autre ne désire y mettre un terme, ni les pays qui bénéficient de ces livraisons, ni les fournisseurs eux-mêmes. Sans doute, directement, cet excédent extérieur ne représente-t-il que 6 à 7 % du produit national américain; mais les revenus monétaires auxquels il donne naissance se dépensent à leur tour, et ainsi de suite de proche en proche : tel est le jeu du multiplicateur qui transforme le surcroît initial de revenu en un surcroît total du revenu national d'autant plus élevé que les bénéficiaires ont tendance à dépenser eux-mêmes une plus grande part de leurs gains. Or la tendance à consommer est plus élevée aujourd'hui aux États-Unis qu'elle ne l'a été à aucun moment de l'histoire. Une brusque interruption de cette source de revenus monétaire aurait donc eu sur l'économie américaine des effets d'une ampleur incalculable. Ce n'est pas là encore une preuve suffisante de la nécessité des débouchés extérieurs, et d'un financement coûte que coûte d'un surplus d'exportation; car après tout si l'Amérique est fermement prise dans ses relations avec le dehors, elle s'y est engagée d'elle-même et de propos délibéré : avec l'U.N.R.R.A., les secours individuels, les prêts gouvernementaux ou par l'entremise d'institutions spécialisées aux gouvernements étrangers, c'est un total de 10 milliards de dollars, dont 3 milliards de dons, qu'elle a déjà consenti à l'Europe, d'autres encore à l'Amérique latine et à l'Asie orientale. Il y aurait bien une reconversion possible, un repli vers le marché intérieur; et l'Amérique, avec la cessation brusque des fabrications de guerre, a montré avec quelle résolution et quelle rapidité elle savait accomplir ces brusques changements de front. Sa liberté cependant n'est pas tout à fait entière. Dans la mesure en particulier où elle exporte des produits agricoles pour lesquels la demande est très inélastique, une cessation des livraisons au dehors, qui ne pourrait être compensée par un égal accroissement de la consommation au dedans, entraînerait des effondrements de prix, c'est-à-dire une chute de revenus et, peut-être, de proche en proche, une grave récession. Les moyens sont

sans doute connus de lutter au dedans contre une crise commençante; ils sont les mêmes qui pourraient se substituer au maintien des débouchés extérieurs; ils supposent à dire vrai un changement assez radical de la structure économique et sociale : soit que de vastes travaux d'équipement se développent, multipliant l'expérience du Tennessee, mais si l'opération cesse d'être une exception, c'est le monopole même de l'entreprise privée qui paraîtrait mis en question; soit une politique d'équipement social et de sécurité à grande échelle, mais la philosophie très darwinienne de l'Amérique en subirait une grave atteinte. Ce n'est pas que des transformations sociales très importantes ne soient déjà engagées : comme en Angleterre, encore qu'à un moindre degré, l'impôt très largement progressif fixe un plafond de fait aux revenus et réalise une forte mesure d'égalisation sociale. Mais, comme dans toute économie, la pente la plus facile est de poursuivre la production dans les voies les plus pleinement développées, et les secteurs qui devraient subir le poids du changement s'efforcent de maintenir leurs positions. Cette force est d'autant plus sensible que la structure monopolistique de l'économie américaine lui donne plus de rigidité, et accorde plus d'influence aux groupes d'intérêts organisés. Ainsi, il fallait bien attendre que les hommes d'affaires saisissent et accentuent l'occasion de réaliser des opérations fructueuses. Entre les modifications qui séparent le texte initial de l'Administration et celui qui a été voté par le Congrès, les unes ont une signification politique précise, elles mettent l'accent sur les moyens que le programme offre à la diplomatie américaine; mais les autres insistent sur l'utilisation des canaux commerciaux privés, dans toute la mesure du possible, pour l'acheminement des livraisons, sur l'égalité de traitement à obtenir des pays bénéficiaires à l'égard des entreprises américaines placées sur le même pied que leurs nationaux pour l'exploitation de nouveaux projets de développement. Une contribution est attendue de la mise en œuvre du programme à la politique de soutien des prix dans le secteur agricole. Enfin, détail caractéristique, alors que l'Administration avait prévu la possibilité d'affréter des bateaux améri-

cains sous pavillon étranger, de sorte que les pays bénéficiaires n'auraient eu à prendre sur les fonds qui leur étaient alloués que les sommes nécessaires à la location seule des bâtiments, cependant qu'ils auraient fourni eux-mêmes l'équipage, le texte final, au contraire, dispose que 50 % au moins des livraisons doivent être transportées par la marine des États-Unis. Dans l'un des rares secteurs où l'Amérique ne possède pas l'avantage du prix de revient, elle maintient d'autorité son marché, de même que, dans la discussion sur la Charte du commerce et de l'emploi, elle réservait explicitement, au rebours des productions industrielles, la possibilité de subventions à la flotte marchande.

Pour contradictoire que soit le maintien résolu des situations acquises et l'invitation faite à l'Europe de se mettre en mesure de balancer dès que possible ses propres comptes, la recherche des débouchés ne constitue cependant pas l'inspiration centrale du plan Marshall. S'il y a un souci explicite dans les textes qui ont été votés, c'est bien plutôt d'obtenir, en échange de l'aide accordée, une certitude d'approvisionnement en matériaux qui font défaut aux États-Unis ou qui menacent d'être rares. Des engagements sont demandés aux pays bénéficiaires de consacrer une partie de la production de leurs territoires ou de leurs dépendances à des livraisons à l'Amérique. L'autre souci permanent est que l'aide accordée soit compatible avec les ressources de l'Amérique, sans y exacerber la pression inflationniste ni en épuiser les ressources naturelles; tel était l'objet des rapports Nourse et Krug. Une section entière du texte voté prévoit des sauvegardes de cette sorte. Et la même préoccupation conduit à disposer que l'aide peut prendre la forme de sommes dépensables ailleurs que sur le marché américain. Si elle est appelée en fait à se limiter à ce marché, c'est moins par une intention délibérée que parce qu'elle ne dépassera pas dans son montant l'équivalent des fournitures les plus essentielles, qu'il n'est possible pratiquement aux pays bénéficiaires de se procurer qu'en Amérique.

A court terme, l'économie américaine est encore soumise aux tensions inflationnistes, dont le surplus d'exportation,

couplé avec un fort mouvement d'investissement, et malgré le suréquilibre budgétaire, constitue un facteur sensible. A plus long terme, on remarquera que la crise, si elle devait survenir, serait d'autant plus profonde que l'activité aurait d'abord été plus intense; il serait donc particulièrement imprudent de surexciter l'activité dans la période de prospérité, au risque d'aggraver la dépression même en prévision de laquelle il s'agirait de s'assurer des débouchés. Au surplus, la puissance de l'économie américaine est suffisante, et le désir de ses marchandises est suffisamment universel pour que ces stimulants artificiels n'aient pas besoin d'être mis en jeu. La raison d'agir la plus apparente est finalement la plus valable : un pays qui se découvre un excédent envers toutes les régions du monde à la fois ne peut envisager de prolonger indéfiniment cette situation. Il lui faut donc chercher à rétablir un équilibre tolérable en commençant par quelque bout. Il y a bien des motifs de choisir l'Europe, dont les uns sont économiques, mais les plus puissants sans doute, politiques. Le schéma est de reconstituer dans une des zones les plus industrialisées, et commercialement les plus actives du monde, une force capable de réduire sa dépendance au dehors et de contribuer à approvisionner d'autres régions qui, actuellement, se tournent presque exclusivement vers les États-Unis. En logique, on résout partiellement du même coup le problème de l'Europe et celui de l'Amérique latine. Il reste à voir quelles implications comportent les mécanismes adaptés à ce schéma, et quelles déformations les positions politiques ne peuvent manquer de lui imprimer.

*
* *

De plusieurs manières les conceptions américaines ont bénéficié de l'expérience, sans réussir pourtant à aller jusqu'au bout de ses enseignements, ni à se dégager tout à fait des idéologies que l'expérience contredit. Ces revirements et ces hésitations se marquent dans les formes données à l'aide, dans sa relation aux destinées des institutions internationales, dans les politiques attendues des pays bénéficiaires.

L'aide fournie sera largement gratuite, sans intérêt ni remboursement. Libre à chacun d'assimiler ces dons au fonctionnement de l'U.N.R.R.A. ou, au contraire, aux subsides que l'Angleterre versait autrefois à ses alliés continentaux et qui lui permettaient de gagner des batailles en n'engageant que la cavalerie de Saint-Georges. Mais ils n'ont pas le caractère d'une assistance temporaire; ils sont subordonnés à une action définie et concertée de la part des bénéficiaires, de sorte qu'ils puissent prendre fin quelque jour, dans un monde plus productif et mieux équilibré. La conséquence, c'est que l'aide doit être financée par l'impôt puisqu'elle ne produira aucun bénéfice direct en retour. Au reste, les crédits budgétaires qui lui sont affectés risquent de décroître en valeur réelle si une politique fiscale stricte ne suffit pas à contrebattre les tendances inflationnistes internes de l'économie américaine. Il est vrai que cette implication n'a pas été acceptée sans réserve, et des réductions d'impôts, conformes à la conception traditionnelle des hommes d'affaires qui feignent que la fiscalité restreint l'activité économique, et particulièrement vraisemblables en une année d'élections, ont été votées au même moment que le programme de relèvement européen. Du moins le caractère gratuit d'une partie de l'aide accordée doit-il éviter de répéter les difficultés qui résultèrent dans l'entre-deux-guerres de l'investissement international. Les pays d'Europe auront déjà assez de peine à payer plus tard leurs propres importations sans qu'ils doivent encore être soumis à l'obligation d'obtenir un surplus exportable qui permette le service des intérêts et le remboursement des crédits. D'ailleurs il n'est pas sûr que des prêts internationaux aient jamais été véritablement remboursés, du moins dans leur masse : ou bien les créanciers avançaient continûment de nouveaux fonds (c'était la politique anglaise du XIXe siècle); ou bien la brusque cessation des envois de capitaux, couplée avec des demandes de remboursement, aboutit à la rupture des relations économiques internationales : telle est l'une des sources de la crise de 1929, et l'Amérique a payé plus cher, par son chômage interne et la baisse de sa production que par l'insolvabilité de ses débiteurs,

son entêtement de créancier avare. Il reste qu'une partie des livraisons pourra être fournie à crédit, probablement celle qui correspond à des biens d'équipement. Cette association des crédits remboursables et des ventes d'équipement obéit à une assimilation superficielle : au vrai, tout surplus d'importation apporte des facilités à l'investissement, même si les importations prennent la forme de produits consommables, puisqu'une partie d'autant plus considérable de la production interne peut être alors consacrée à l'équipement. Et la solvabilité extérieure ne tient pas au caractère rentable d'un projet isolé, mais à la capacité d'ensemble d'une économie de trouver dans ses exportations les moyens de paiement nécessaires. L'idée n'est pas abandonnée non plus, qui était à l'origine de la Banque internationale de reconstruction, d'amorcer la reprise des prêts internationaux privés, que le programme encourage par l'octroi d'une garantie de transfert, c'est-à-dire qu'au cas où les revenus ou les remboursements ne pourraient parvenir aux capitalistes américains par suite de difficultés de change, le trésor fournira les dollars. Il reste à savoir, dans un monde où déjà le volume des risques que comporte l'échelle moderne des plus grands projets industriels rend difficile le financement interne par l'épargne privée, s'il y a, compte tenu des périls politiques et militaires, de sérieuses possibilités d'une reprise d'investissements internationaux du type qui a caractérisé l'économie du XIXe siècle et qui s'est effondré dans l'entre-deux-guerres, si ce n'est sous la forme de créations directes ou de rachats d'entreprises à l'étranger.

Ainsi le profit attendu n'est pas, comme dans l'investissement international classique, la possibilité pour un pays de s'offrir plus tard un surplus d'importation, dont les revenus du portefeuille étranger feront les frais. C'est au contraire ce surplus d'importations qui, dans une économie du type américain, ferait problème, puisqu'il exigerait des rajustements qu'il n'est pas prudent d'escompter. Il ne s'agit que de rétablir un équilibre approximatif des mouvements commerciaux par une reprise des échanges à l'intérieur de l'Europe, une réduction des importations européennes en provenance d'Amérique, un

développement des exportations européennes sur les autres marchés. Les méthodes traditionnelles, avec l'appoint d'un afflux provisoire de dollars, y sauraient-elles suffire? Il y a dans ce sens aux États-Unis un fort courant d'opinion, que traduisent certaines des dispositions du texte voté : l'idée qu'il ne faut qu'une plus grande liberté dans la production et les échanges, une stabilité financière assurée, un renouveau de l'esprit d'entreprise, pour que les difficultés s'aplanissent d'elles-mêmes. Le Congrès fait de la propagande pour la création d'un vaste domaine économique comparable à celui dont la production américaine a tiré de si grandes facilités; applaudit aux idées d'union douanière et aux efforts de rétablissement de la convertibilité des monnaies; imagine de tirer de l'aide américaine des mécanismes déflationnistes par la stérilisation des sommes en monnaie nationale retirées par les gouvernements de la vente des fournitures obtenues gratuitement. A y regarder de près, le remboursement de la dette publique ou des avances des instituts d'émission, dans des pays où la hausse des prix a réduit la valeur réelle des engagements d'État et de la circulation monétaire elle-même, ne répond pas très exactement au problème. Surtout il est douteux que ce libéralisme et cette orthodoxie financière soient les voies les plus courtes et les moyens les plus efficaces dans le sens de l'équilibre. L'administration paraît attendre des pays bénéficiaires un tout autre effort, sera favorable à des plans d'investissement massifs et à leur financement grâce à l'aide accordée, ne répugnera pas à voir rétablir des contrôles efficaces, souhaitera une coordination sérieuse des plans de production des pays participants. Et il n'est pas même exclu que, par un de ces revirements brusques dont l'Amérique donne fréquemment l'exemple, le programme d'aide à l'Europe, joint à l'effort militaire, conduise bientôt au rétablissement des contrôles dont un excès de libéralisme, suivi d'un fort mouvement d'inflation, avait aux États-Unis même commandé l'abandon.

Ces changements rapides d'orientation, qui donnent à la politique extérieure américaine une certaine absence de continuité, et la flexibilité accordée à l'action de l'Administrateur de

l'aide à l'Europe, interdisent une vue trop déterminée du type d'univers économique sur lequel le programme présent voudrait modeler les relations internationales. Sans doute fait-il profession d'utiliser dans la mesure du possible les services des organisations internationales et d'en promouvoir les fins. La dernière en date, l'Organisation du Commerce et de l'Emploi, qui n'est encore qu'ébauchée, verra-t-elle finalement le jour? L'opinion américaine reproche au texte sur lequel l'accord s'est fait à la Havane de permettre trop d'échappatoires, de retarder indéfiniment par le maintien des contrôles quantitatifs d'importations l'ère de la grande libération des échanges. Mais est-ce bien vers une libération de cet ordre que l'organisation de l'Europe s'achemine? Sous la forme d'accords de paiements, de compensations continentales et, à la limite, d'unions douanières, elle paraît invitée à laisser de côté le principe sacro-saint de la non-discrimination. Car un paradoxe doit être finalement levé : l'opposition à tous les arrangements préférentiels, les faveurs aux unions douanières qui représentent sans doute le plus haut degré de liberté commerciale entre les pays qu'elles rassemblent, mais le plus haut degré de discrimination contre les États qu'elles excluent. Le Fonds Monétaire apparaît maintenant sans ambages comme une machine à distribuer quelques dollars, qu'il répartit d'ailleurs avec prudence. La Banque internationale avoue qu'elle ne tient son crédit que du marché américain en fixant la limite de ses prêts à la part de son capital qui est souscrit par l'Amérique et qui pourra être appelée en dollars si la garantie promise par les souscripteurs vient à être mise en jeu. Cette énorme architecture d'institutions internationales n'apparaît plus que comme une façade, dès lors que le vrai problème est d'établir une communication praticable entre l'économie américaine et les autres parties du monde, et que toute la puissance financière est concentrée dans un seul État. L'Amérique, qui a si soigneusement travaillé à l'édification de tant d'organismes divers, paraît brusquement les oublier et émerge dans la toute-puissance de sa production, de sa technique et de sa richesse.

*
* *

L'Organisation des Nations Unies est elle-même vidée de son contenu et à peu près désertée. L'Europe du Plan Marshall ne sera pas celle de sa dépendance genevoise, qui réunit d'abord les anciens alliés, les autres pays à titre consultatif seulement. Elle rassemble ses membres suivant une tout autre ligne de partage. L'opposition Wallace le rappelle amèrement, suppose que l'aide américaine aurait pu être consentie à tous les pays dévastés, et administrée par les Nations Unies. C'est feindre d'ignorer à quelle allure s'est transformée la géographie politique du monde. La Russie pouvait-elle entrer dans le jeu? On doit d'abord rappeler les étapes les plus marquantes du débat. Les déclarations premières ne l'excluaient pas; elles s'accompagnaient pourtant d'allusions à la capacité de la Russie elle-même d'apporter un concours actif à l'Europe. La manœuvre est habile, mais elle est apparente. Car ou bien la Russie prête attention aux offres des Américains, ou bien elle avoue que son propre concours sera étroitement limité; de toutes façons elle subit un recul de prestige auprès des populations placées sous son influence. Une tentation leur est offerte; elle est condamnée à user de l'intimidation pour les empêcher d'y céder. C'est un fait que le ministre anglais, sitôt le discours de Harvard bondit à Paris pour s'entretenir avec son collègue français. ils annoncent ensuite leur désir de s'entretenir avec M. Molotov, Anglais et Français, bien sûr, sont libres de se concerter entre eux. Mais il s'agit d'une partie brûlante; et si les intentions sont franches, il n'est pas prudent de laisser paraître qu'ils ont une vocation particulière à prendre en Europe la tête de l'affaire, que la présence russe n'est nécessaire qu'après réflexion, et comme en un moment second. La conférence à trois marque la date de la grande rupture. La réunion des pays qui ont accepté l'invitation est convoquée à Paris. La Russie contre-attaque, le Kominform se constitue, les mouvements de grève en Occident n'apparaissent pas sans liens avec la situation internationale. Dès lors chacun des partis semble s'employer consciencieusement à faire la propagande de l'autre. Plus les

grèves s'étendent, plus les Américains sont résolus à faire vite et à développer leur aide. Mais on trouve toujours quelques hommes d'affaires ou quelques sénateurs pour prononcer les paroles que pourra exploiter la presse communiste, demander une priorité pour la reconstruction allemande, des bases militaires en Europe, un ralentissement des investissements, une surveillance jalouse de l'emploi des fonds et de la politique financière. Après avoir proclamé que l'aide restait offerte à ceux qui se joindraient aux nations présentes à la Conférence de Paris, l'Amérique signifie à l'Italie que, si les élections ne sont pas satisfaisantes, elle sera rayée de la liste des bénéficiaires. Un jour la Chambre des représentants, bien vite tancée et désavouée, se met dans la tête de proposer l'inclusion de l'Espagne franquiste. Et il n'y a pas moyen finalement de la dissuader de réunir dans le même instrument législatif la coopération économique avec l'Europe et les subsides à objectifs militaires, les crédits à la Grèce, à la Turquie et à la Chine. De l'autre part, si le texte est adopté par le Congrès beaucoup plus tôt que les gouvernements n'escomptaient, sans que le chiffre des crédits proposés par l'Administration soit finalement réduit — les 5 milliards, 3 étant accordés pour douze mois au lieu de 6 milliards, 8 pour quinze — c'est à l'affaire de Tchécoslovaquie que l'Europe en est redevable. Encore l'interprétation est-elle ici singulièrement forcée; car si aucune comparaison est légitime avec les souvenirs de l'hitlérisme, c'est tout au plus avec la prise du pouvoir par les Croix Fléchées en Hongrie, ou les Gardes de Fer en Roumanie; certainement pas avec l'Anschluss, l'invasion de la Bohême, ni l'attaque de la Pologne; la révolution de Prague n'a relevé d'aucune expédition militaire, s'est faite avec le minimum de moyens de forces que peut employer un parti qui a développé ses effectifs et sa clientèle et ne se cache pas de tendre au pouvoir; et elle laisse paraître moins d'interventions extérieures peut-être que l'installation des monarchistes en Grèce ou même les changements de ministères à Téhéran. La véhémence de l'action russe s'explique-t-elle par l'attente d'une crise majeure dans l'économie américaine, à laquelle la mise en œuvre du plan couperait court?

Mais on ne voit pas qu'une dépression, qui réduit la production courante, affaiblisse le potentiel militaire d'une nation; elle l'inciterait plutôt à chercher un dénouement à ses difficultés dans une politique d'armements, et même dans les aventures guerrières. En tout cas les deux adversaires semblent s'accorder sur un même postulat, suivant lequel le chaos économique est un terrain favorable au communisme, comme si l'expérience ne prouvait pas qu'il aboutit aussi bien au fascisme et à la réaction.

L'accusation d'impérialisme, malgré la puissance que les États-Unis tirent de leur initiative, apparaît pourtant en porte à faux. Ils n'ont pas cherché à tirer parti des difficultés des pays européens pour se tailler un empire colonial, il n'y a eu aucune demande de bases, pas même d'interventions directes contre les nationalisations ou les politiques socialistes. Et certaines clauses déplaisantes qu'a introduites le Congrès, prévoyant la présentation par les pays européens à l'administrateur et l'approbation par l'administrateur de leurs projets spécifiques de développement, ou l'admission des firmes américaines à se mettre sur les rangs pour l'obtention des concessions ou des marchés, l'insistance à plusieurs reprises sur les liens entre la mise en œuvre du plan et les objectifs et les démarches de la politique étrangère américaine ne changent rien au fond du problème. Les précautions et les conditions sont une maladresse inutile. L'effet de masse suffit; l'imperium est d'autant plus entier qu'il évite de se donner les traits de l'impérialisme. Les pays qui acceptent l'aide sont pris au jeu; ils se trouvent irrémédiablement liés à la diplomatie américaine. On ne voit pas qu'aucun d'eux puisse durablement prendre des positions qui seraient en contradiction avec celles du Département d'État. Pour plus de sûreté le Congrès n'a voté les crédits que pour un an, cependant que les pays participants sont attirés par les perspectives d'une aide continue pour une série d'années. L'interruption de l'aide à un pays quelconque est prévue s'il ne paraît pas, dans l'opinion de l'administrateur, servir les buts du programme et de l'organisation. Le Département d'État a réussi à acculer la Russie à cette position incommode d'avoir à faire campagne auprès

des masses d'Occident contre l'acceptation de dons gratuits. Et l'affaire ne coûte que 2 à 3 % du produit national américain, l'aide ne représente pour chaque pays qu'environ 5 % de son propre revenu, la dépense ne requiert guère cette année que 5 milliards de dollars contre 12 aux armements et 80 que réclamaient les opérations de guerre.

*
* *

L'opposition de la Russie était sans doute nécessaire à l'entrée en vigueur du plan, à un minimum d'action commune entre les pays participants. L'*Économist* demandait voici peu de temps ce qui subsisterait de l'union occidentale si une détente internationale était sérieusement acquise. En revanche, les termes du problème reçoivent de la coupure du monde une difficulté singulière. Ce groupement de nations attelé à une tâche économique apparaît dès l'abord, dans sa composition même, comme un groupement politique. Il n'est pas même l'Europe de l'Ouest; il est l'Europe, moins l'Espagne d'une part, et les pays sous influence russe de l'autre; il est obtenu par soustraction; il prend en remorque la Grèce et la Turquie. Et au contraire le groupe d'Occident qui pourrait tenter une coordination économique valable se présente ouvertement comme un groupement militaire et politique. Ainsi là où existent des bases économiques, les tâches sont politiques; et c'est dans le cadre qui apparaît politique que doivent être abordées les tâches économiques.

Le problème posé à l'organisation des Seize, que l'aide Marshall soit utilisée de telle sorte qu'à la fin de la période de cinq ans elle n'ait pas besoin d'être renouvelée, qu'elle tende à supprimer elle-même sa propre nécessité, pose à la fois celui des échanges entre l'Europe et l'Amérique et celui de l'équilibre économique de l'Europe occidentale considérée comme un ensemble distinct.

Entre les importations massives que les pays de l'Ouest reçoivent actuellement de l'Amérique, il convient d'en distinguer de trois sortes : les unes sont des importations normales de matières premières ou d'équipements, qui ne se trouvent

pratiquement dans les qualités convenables ou les quantités suffisantes qu'aux États-Unis mêmes; ces importations prolongent, encore qu'elles les développent, celles qui prenaient déjà place avant guerre; il s'y ajoute un complément important qui tend à combler les brèches que laisse l'insuffisance de la production européenne et en particulier de la production consommable; enfin la reconstruction et le développement de l'équipement, qui sont la condition nécessaire encore que non suffisante d'un rééquilibre des échanges compatible avec un niveau de vie convenable, ajoutent un poids considérable aux postes débiteurs de la balance européenne et continueront après 1952 sur une échelle plus large qu'avant guerre. Il est donc certain que le volume des importations en provenance de l'Amérique n'est pas destiné à se maintenir au niveau où il se situe présentement. Mais pour qu'un rééquilibre approximatif s'accomplisse, il faut à la fois que l'Europe trouve d'autres sources d'approvisionnements, qu'elle obtienne des débouchés dans des zones qui à leur tour, grâce à leur excédent sur les États-Unis, soient susceptibles de lui procurer des dollars, enfin qu'elle puisse accroître ses ventes directes à l'Amérique.

Or ce dernier aspect du problème se heurte à des difficultés de fond. Sans doute en théorie l'Amérique, même si par hypothèse elle pouvait produire à meilleur compte qu'aucun autre pays tous les articles dont elle a besoin, gagnerait-elle encore à se concentrer sur ceux où son avantage est le plus considérable et à recevoir du dehors ceux sur lesquels sa marge d'avance est plus réduite. Ce raisonnement en termes de biens réels trouve sa traduction, grâce aux ajustements de change, dans les rapports de prix eux-mêmes. Encore faut-il que l'économie américaine soit assez flexible pour modifier les directions de sa production et assez stable pour maintenir le plein emploi de sa main-d'œuvre sans surplus d'exportation. A défaut de ces deux conditions, la loi des coûts comparés ne peut pas trouver application. Au surplus la pénétration des marchandises étrangères aux États-Unis ne relève pas seulement d'une question de prix; il ne suffit pas que les articles que l'Europe propose soient relativement bon marché, ni que la suppression

des droits de douane évite de les renchérir; il faut qu'ils réussissent à être connus de l'acheteur dans un pays où la publicité est maîtresse, et où les produits ne se vendent que par une organisation commerciale à grande échelle, dont les fournisseurs étrangers ne sont pas le plus souvent capables. L'exportation européenne vers les États-Unis se heurte aux deux sortes de difficultés que la théorie moderne a mises en lumière : la menace permanente de sous-emploi et les divers degrés d'imperfection de la concurrence.

Quant au problème plus général du rééquilibre des échanges des pays européens de l'Ouest, il convient, pour en mesurer l'étendue, de prendre une vue des mécanismes par lesquels ils fonctionnaient avant guerre. Les deux pivots de l'économie européenne étaient l'Angleterre et l'Allemagne. L'Angleterre avait envers l'Europe continentale un déficit commercial constant, qu'elle soldait avec les devises tirées des services de sa flotte et des revenus de son portefeuille d'outre-mer. L'Allemagne, au contraire, avait un fort surplus d'exportation vers les autres pays d'Europe, qu'elle approvisionnait en produits manufacturés, un déficit envers les pays d'outre-mer correspondant à ses achats de matières premières; directement ou indirectement elle tirait de l'Angleterre les devises dont elle avait besoin au dehors. C'était donc la position inverse et complémentaire de l'Angleterre et de l'Allemagne qui faisait fonctionner les échanges à l'intérieur de l'Europe.

Or l'Angleterre pendant la guerre s'est chargée d'une dette énorme et a liquidé une partie de ses avoirs extérieurs. Il est inévitable qu'elle s'efforce d'abord de résoudre directement son propre problème. Aussi n'a-t-elle qu'un pied en Europe. Les devises qu'elle obtient, il faut d'abord qu'elle les garde pour elle. Son excédent d'importation en provenance de l'Europe, elle a tout fait pour le faire disparaître; jusqu'ici elle tend plutôt à rééquilibrer ses échanges avec le continent par une contraction des importations que par le développement des exportations, qu'elle réserve aux zones à monnaie forte. Ainsi a-t-elle réussi à répercuter une partie de sa charge sur l'Europe continentale. Et dans l'énormité des difficultés parmi

lesquelles elle se débat, elle sera constamment sur la réserve, sans pouvoir s'engager à plein dans aucune contribution au développement de la capacité productive de l'Europe dans son ensemble.

Quant à l'Allemagne, non seulement sa production est au point mort, non seulement ses importations et ses exportations sont réduites par rapport à l'avant-guerre de quelque deux milliards de dollars, mais elle est coupée en deux, et l'organisation des Seize prend en charge l'Allemagne de l'Ouest. L'Allemagne de l'Ouest, c'est un territoire de 45 millions d'habitants, dont le sol n'en peut nourrir que 25 millions; aujourd'hui il ne trouve les moyens réduits de subsister que dans les subsides que lui versent les occupants. C'est pratiquement l'Amérique qui paie des réparations à l'Allemagne. Quelles que soient les objections politiques au relèvement de la capacité de production allemande, ce n'est pas là à long terme une situation qui puisse se prolonger. Mais si l'Europe est coupée en deux, il n'y a pas d'issue au problème allemand. Car l'Allemagne de l'Ouest cesse de trouver des sources privilégiées d'approvisionnement dans l'Allemagne de l'Est et les pays d'Europe orientale; elle cesse aussi d'y trouver un marché, non seulement parce que les courants commerciaux sont rompus, mais parce que les États de l'Est ne veulent plus dépendre de fournitures allemandes, qui ont été la source d'une hégémonie politique. Il faudrait donc que l'Allemagne de l'Ouest trouve directement des débouchés dans les pays d'outre-mer. Le problème de l'Angleterre trouve une nouvelle réplique en Allemagne; cet équilibre fragile d'un pays qui paie sa subsistance même par le commerce extérieur se répète dans l'Europe occidentale à deux exemplaires; mais comment supposer qu'il puisse alors se résoudre, puisque tout commencement de solution au problème de l'Allemagne de l'Ouest posé dans ces termes constitue une concurrence à l'industrie anglaise et rend plus insoluble que jamais le problème même de l'Angleterre?

Le vrai commerce européen c'était en fait, et c'est davantage encore en puissance, le jeu des échanges entre l'Est et l'Ouest,

entre les pays à surplus industriel et les pays à surplus agricole; mais ce commerce était triangulaire et s'accomplissait par l'intermédiaire de l'Allemagne. Sans doute une reprise des échanges entre l'Est et l'Ouest, fussent-ils directs, l'Angleterre par exemple recevant une masse accrue de produits agricoles européens, l'Angleterre et la France fournissant des machines et des produits chimiques, est-elle présupposée dans le plan établi par la Conférence de Paris. Mais voici que le texte de loi voté par le Congrès limite les possibilités d'exportations des pays participants vers l'Est européen, en prévoyant l'interdiction de fournitures qui n'auraient pas été autorisées si elles avaient dû venir directement de l'Amérique. Et au surplus, c'est largement vers la Russie que vont se tourner les producteurs de l'Europe orientale, y compris, de proche en proche, ceux de la Tchécoslovaquie.

L'Europe de l'Ouest est donc condamnée à s'acheminer vers un plus haut degré d'autarcie collective. Or l'élargissement des espaces économiques est d'autant plus profitable qu'il réunit des régions complémentaires l'une de l'autre. Si cette condition n'est pas réalisée, le jeu de la concurrence, ou sa menace, peuvent bien forcer une spécialisation qui permette aux unités de production maintenues dans un pays ou dans l'autre de bénéficier des avantages de la production à grande échelle par l'extension de leur marché. Mais cette spécialisation-là se heurte à la résistance des situations acquises, qui ou bien cherche à annuler les effets des abaissements de barrières douanières, ou bien retarde indéfiniment les accords de spécialisation. La seule possibilité à grande échelle sur le plan continental se lie à la situation même de la France, c'est-à-dire le seul grand pays dont l'étendue et le sol permettent un accroissement considérable de production agricole et un surplus exportable à l'usage des marchés voisins. Mais on sait les difficultés sociologiques qui s'opposent à la réalisation de ces projets techniques. Et d'ailleurs la France ne peut pour autant se retirer du domaine de l'industrie, compter sur l'Angleterre et sur l'Allemagne pour l'approvisionner en produits manufacturés, cependant qu'elle contribuerait plus largement à les nourrir.

L'autre perspective offerte à l'Europe, c'est celle qu'ouvre la disposition du continent africain. Encore que les ressources potentielles n'en soient pas suffisamment explorées, l'Europe doit y trouver des matières qui font l'objet d'une demande mondiale, des corps gras, certains métaux; la présence de pétrole est douteuse. Mais le développement d'un continent suppose que pendant des années les pays qui y travaillent soient capables d'y accumuler les investissements, c'est-à-dire de lui fournir constamment et massivement des marchandises en excédent de ce qu'ils en reçoivent. Or ce surplus d'exportation, aussi bien que l'investissement au dedans, exige une capacité d'épargne à laquelle l'insuffisance globale des ressources actuelles de l'Europe et aussi bien ses exigences concernant son niveau de vie ne laissent pas de faire obstacle. Il est vrai que l'aide américaine s'étend aux territoires d'outre-mer, mais elle y est nécessairement limitée; et d'ailleurs elle comporte en contre partie l'engagement qu'une fraction des ressources qui pourront y être développées feront l'objet de livraisons régulières aux États-Unis. C'est dire que l'Amérique se prémunit contre tout accroissement de sa dépendance au reste du monde, et qu'elle écarte, pour des raisons d'ailleurs compréhensibles, un facteur important encore qu'éventuel de rééquilibre qui se lierait à une position privilégiée de l'Europe dans la transformation et la valorisation de matières rares.

Ces deux perspectives étant explorées, il reste que les économies des pays d'Occident sont beaucoup plus semblables les unes aux autres que réellement complémentaires. Elles comportent à des degrés divers un équilibre entre la production agricole et la production industrielle, une diversification de l'une et de l'autre. L'intensité du commerce qui les liait avant guerre s'expliquait moins par des échanges de matières, principalement du charbon et des minerais, que par un niveau de vie élevé qui donnait naissance à des échanges de produits finis, destinés à satisfaire à la très haute diversité des goûts. Ce luxe-là est fragile. La vraie unité de l'Occident ne tient pas à des nécessités économiques, mais elle peut prendre appui sur une communauté du mode de vie ou du régime économique;

l'originalité de cette Europe pourrait prendre forme dans une conciliation de la productivité technique et des exigences humaines, c'est-à-dire une solution au problème du socialisme. A dire vrai on est encore loin de compte. Et il n'y a rien d'étonnant, de ce point de vue, à la réticence des socialistes britanniques qui craignent de compromettre les avantages qu'une politique sociale très cohérente a assurés à la classe salariée, et aussi bien de se laisser entraîner dans le chaos monétaire auquel l'incapacité technique et le manque de courage ont ailleurs donné libre cours. Aussi aperçoit-on d'incessants chassés-croisés du socialisme et du conservatisme avec le nationalisme et l'internationalisme. Et le problème est en balance de savoir si une plus grande solidarité de quelques pays européens est souhaitée pour élargir le champ des progrès accomplis dans la voie d'une égalisation des revenus et d'un relèvement du niveau de vie, ou pour contenir les efforts des régimes les plus progressifs en leur suscitant la concurrence de ceux qui n'ont pas voulu ou qui n'ont pas su s'attacher aux mêmes idéaux.

Quelles que soient les contradictions qui la minent et les données objectives du problème de l'Angleterre et de celui de l'Allemagne, il y aurait en théorie un avenir pour l'Europe occidentale si elle pouvait être autre chose qu'un bastion avancé du capitalisme contre la révolution soviétique. Cette perspective-là n'est pas encore ouverte; il faut toujours en réserver l'éventualité, même dans les moments où elle apparaît le plus improbable. Dans l'immédiat, les réalités sont tout autres et leurs conséquences sont trop certaines. On voit déjà l'accroissement de productivité, la capacité d'équipement, le développement de la force de travail contre-balancés ou engloutis par le renforcement des armées, les échanges paralysés par la stratégie. Il n'est pas même besoin de grèves ni d'agitation; l'anticommunisme et le militarisme, s'ils accompagnent la mise en œuvre du plan Marshall, suffiront à en assurer le sabotage interne.

Pierre Uri.

LE DRAME DU SURRÉALISME [1]
(1924-1926)

Quant le surréalisme n'aurait été qu'une merveilleuse aventure, rêve héroïque d'une jeunesse « folle », il n'en laisserait pas moins dans l'esprit de ceux qui l'ont vécu le souvenir le plus tenace, car les actes qu'inspira cette « folie collective » ne se soldèrent pas en bénéfices matériels, car cet héroïsme a jeté dans la mort quelques-uns des acteurs du drame et imposé à d'autres les plus abominables souffrances — songez à Artaud —; car les démarches spirituelles de presque tous *ces jeunes hommes furent inspirées par le plus haut souci de pureté, cette « stupide pureté de l'anarchie », comme écrit aujourd'hui Aragon* [2]. *Que l'on excuse un lyrisme qui paraîtra peut-être déplacé. Mais si le souvenir des discussions autour des guéridons du café « Cyrano » ou des veillées chez Breton, dans cet atelier du* 42, *rue Fontaine, tout encombré de masques nègres et de toiles immenses de Chirico, ou des « complots » d'un romantisme très* 1830 *dans la boutique de « Clarté » demeure, si ces images et ces rêves ne sont pas morts pour nous, mais accompagnent et rythment aujourd'hui encore les mouvements de notre vie intérieure ; si, en un mot, nous ne trahissons pas ce passé, sommes-nous plus coupables que nos pères tisonnant les cendres assoupies de leur bataille d'Hernani, du Salon Nodier, des bacchanales de l'Hôtel Pimodan ou des Mardis de Mallarmé? D'ailleurs, que l'on ne s'y trompe pas : si je décris ici telles scènes du drame surréaliste,*

1. Fragments d'un ouvrage à paraître.
2. L'*homme communiste*.

et leurs décors, et leurs acteurs, je ne le fais pas par vain souci du pittoresque, mais seulement pour éclairer certaines données, à mon sens essentielles, des problèmes que l'idée de Révolution a posés au surréalisme.

André Breton et ses amis se sont demandé, dès 1925, *par quel moyen — ou quels moyens — le monde pouvait être* transformé *et non plus seulement* interprété. *La recherche de la réponse à cette question, a, dès lors, conditionné toute leur activité : désespérant de découvrir cette solution par leurs seuls moyens, ils ont associé un moment leurs efforts à ceux des seuls révolutionnaires authentiques de l'époque* (1925) *: les communistes ; puis, en présence d'échecs dont il faudra expliquer les causes, la plupart d'entre eux, à la suite de Breton, ont repris leur autonomie, tandis qu'une minorité, suivant l'exemple d'Aragon, abjurait le surréalisme pour une foi plus étroite.*

Si, en 1925, *les surréalistes ont adhéré à la conception communiste de la Révolution, la raison en est que leur décision, motivée par des nécessités internes inéluctables, a été également aidée et précipitée par les objurgations à eux adressées par les intellectuels communistes ou communisants du groupe* Clarté. *A ce moment, trois hommes qui dirigeaient ou rédigeaient en fait* Clarté *ont souhaité et réalisé un moment le « front commun » avec les surréalistes : ces trois hommes sont Jean Bernier, Marcel Fourrier et moi-même. Si je me permets de faire le récit de ces événements, c'est parce que je les ai vécus ; je n'écris pas ici sur la foi de documents ou de témoignages, mais sous la dictée de la mémoire.*

DISPUTE A PROPOS D'UN « CADAVRE »

...Comment espérer que les hommes du Bureau Politique acceptent notre action de rapprochement avec les surréalistes? Tout dans ce mouvement : esprit et forme, doctrine et manifestation, choquait profondément les communistes. Comment des hommes que leur formation et leur mode d'existence

détournaient de toute véritable vie intellectuelle eussent-ils admiré, ou seulement compris une vocation de l'esprit, certainement révolutionnaire, mais qui s'appuyait sur une tradition de la révolte essentiellement individualiste qui, de Rousseau et de Sade, aboutissait aux vaticinations de dada et aux rêves du surréalisme? Et il y avait aussi ce goût du scandale pour le scandale que ne pouvaient comprendre de graves et raisonnables militants écrasés par le sérieux des responsabilités. Quand les surréalistes, dans un pamphlet retentissant (*Un cadavre*) crachèrent sur le cadavre d'Anatole France (« ...Avez-vous déjà giflé un mort? » écrivaient Aragon et Breton : « Avec France, c'est un peu de la servitude humaine qui s'en va »), l'indignation fut générale *du côté* de l'*Humanité*. Et cependant les surréalistes n'étaient-ils pas bien inspirés en rappelant à des révolutionnaires trop légers qu'un Anatole France, maître et ami d'un Maurras et dont la maison et son luxe macaronique, ses bibelots, et le parfum ranci de ses vieux papiers (« que l'on vide si l'on veut une boîte des quais de ces vieux livres qu'il *aimait tant* et qu'on jette le tout à la Seine » Breton) faisaient fuir telle étudiante soviétique qu'une propagande maladroite avait attirée à la Béchellerie; ces surréalistes n'étaient-ils pas bien inspirés en montrant que ce Bergeret n'était qu'un réactionnaire et d'esprit aussi conservateur que sa redingote et sa toque de professeur d'un autre âge...

La publication du pamphlet contre Anatole France, contre sa mémoire, vaut-il mieux dire, fut la première manifestation d'une activité commune aux surréalistes et aux « clartéistes ». Elle se place immédiatement avant mon entrée à *Clarté :* en octobre 1924. La publication du *Cadavre* relève, chez les surréalistes, d'une volonté d'action *élargie ;* jusqu'ici chaque fois qu'ils sont passés aux actes ils ont agi de manière autonome, sans alliés : il n'en va plus ainsi cette fois, puisque au pamphlet antifranciste collaborent Jean Bernier et aussi Drieu la Rochelle.

Voilà qui confère déjà à cette manifestation une importance singulière. Sans nul doute si Breton, à ce moment, tient à avoir auprès de ses amis et de lui-même le communisant Jean Bernier,

c'est qu'il entend souligner la volonté de son groupe qui est disposé à collaborer, chaque fois que cela sera possible et nécessaire, avec le Parti communiste dans ses attaques contre les valeurs culturelles de la bourgeoisie; c'est qu'il entend prouver également qu'un parti de Révolution ne peut pas être *pour* un Anatole France mais *contre* et totalement contre (et l'on sait assez que la plupart des dirigeants du Parti communiste gardaient à Anatole France une admirative fidélité).

Mais voilà-t-il pas que, par une paradoxale contradiction de faits, la rédaction même du *Cadavre* qui devait sceller un accord au moins partiel entre surréalistes et clartéistes provoque entre Bernier — et surtout Fourrier — et Aragon, une violente controverse allumée par certains écarts d'écriture de ce dernier, allant jusqu'à injurier non seulement les communistes français, mais encore la Révolution russe. Et c'est là, pour nous, l'intérêt capital de ce pamphlet : ici, pour la première fois et avant même qu'un quelconque pacte d'alliance ou d'amitié ait été conclu, les contradictions internes qui empêcheront plus tard toute action conjuguée des surréalistes et des communistes se manifestent avec virulence.

Sans doute est-il remarquable — et piquant — que ce soit précisément Louis Aragon qui écrira un jour *L'homme communiste*, Louis Aragon qui... (mais tout le monde connaît la position actuelle de Louis Aragon), que ce soit précisément Louis Aragon qui ait mis le feu aux poudres. Mais je ne veux pas me livrer au jeu facile d'opposer l'auteur du *Paysan de Paris* à l'auteur de *L'Homme communiste*, tout esprit est libre d'évoluer s'il découvre, ou croit découvrir de nouvelles formes d'action qu'il juge plus efficaces à la réalisation de son idéal (la Révolution), et si certaines attitudes actuelles de cet écrivain me choquent, ce ne sont point celles du communiste militant. « Malheur à celui par qui le scandale arrive, mais il faut que le scandale arrive » : il fallait qu'un heurt se produisît entre telles conceptions des surréalistes et les habitudes de pensée des gens de *Clarté*. Aragon fut-il le porte-parole des surréalistes, porte-parole imprudent, mais par là même courageux, ou, au contraire, fut-il le seul responsable des violences

de langage contenues dans le *Cadavre?* Le doute est ici permis.

« Il me plaît, avait écrit Aragon, que le littérateur que saluent à la fois le tapir Maurras et Moscou la gâteuse... » L'attaque était directe et brutale. Qu'Aragon ait voulu dénoncer l'insuffisance ou les insuffisances d'un parti sur le plan de l'esprit, personne à *Clarté* n'eût trouvé à y redire (depuis un certain temps la revue s'essayait à relever ces insuffisances); deux ans plus tard, Breton écrivant *Légitime défense* ne fera pas autre chose : mais quelle différence de ton — reflétant la différence des points de vue — entre la critique somme toute courtoise, telle que la pratique Breton dans ces pages, et la véhémence injurieuse d'Aragon. D'ailleurs tandis que l'auteur du *Manifeste* s'en prend uniquement à certains hommes du Parti communiste : Barbusse, les rédacteurs de *l'Humanité* en particulier, et qu'il se garde bien de pousser sa pointe contre les grands révolutionnaires russes, Aragon, lui, généralise, fonce en aveugle, stigmatisant aussi bien que les politiciens de Paris ces bolchevistes russes inspirateurs de « la misérable petite activité révolutionnaire qui s'est produite à notre Orient au cours de ces dernières années ». Il affiche également une volonté évidente de blesser des hommes qui lui ont cependant exprimé leur sympathie à maintes reprises; il les injurie en répondant aux mises au point publiées dans *Clarté* par Bernier et par Fourrier (« Une insuffisance de syntaxe et de vocabulaire ne saurait suffire à vous ranger parmi les ouvriers »).

Tranchant de haut, sur le plan de l'absolu, Aragon a le droit d'affirmer que la Révolution russe n'est pas cette subversion totale d'un monde, du *monde*, dont les surréalistes ont rêvé; mais de là à prétendre « qu'à l'échelle des idées, elle est au plus une vague crise ministérielle », il y a loin. Je me demande aujourd'hui encore en relisant ces textes quel dessein avait poussé l'écrivain surréaliste à lancer ainsi l'anathème : jeu de mots ou jeu d'idées, paradoxes, fusées de style où l'auteur se complaît? « La terreur, croyez-le, mon cher Bernier, je sais de quoi je parle... Mes yeux sont fixés sur un point si lointain que personne ne me pardonnera jamais ma prétention dérisoire. » Aragon, certes, a recherché à tous les moments de sa carrière

les « voluptés » de l'écriture, mais n'est-il pas singulier qu'il les fasse naître, délibérément, d'un conflit facilement évitable avec ces révolutionnaires dont on prétend rechercher l'alliance? Et n'est-il pas permis de se demander si ces abus de langage n'avaient pas pour but, précisément, de tuer dans l'œuf tout projet d'accord? Sinon, pourquoi ces allusions blessantes et cette morgue qui mettent à rude épreuve la patience d'amis que l'on présente comme des adversaires?

J'ai dit qu'au moment de la publication d'*Un cadavre* je n'étais pas encore arrivé rue Jacques Callot. Je ne sais donc pas par le détail comment fut élaboré le pamphlet : les articles qui y figuraient furent-ils discutés par le groupe surréaliste, comme il était d'usage courant? Breton a-t-il connu la page d'Aragon et en a-t-il approuvé l'esprit? On peut en douter puisque son propre article diffère totalement de celui de son camarade. Si Breton, cependant, eût opposé son veto à la publication de cette diatribe enflammée, celle-ci n'eût pas vu le jour : il faut donc supposer ou qu'il l'approuvait ou qu'il l'ignorait; je penche pour la deuxième hypothèse. Remarquons d'ailleurs que c'est dans sa réponse à Bernier et à Fourrier qu'Aragon manifeste particulièrement sa mauvaise humeur : mais pourquoi, une fois encore, injurier gratuitement des hommes avec qui on a accepté de collaborer, avec qui on a engagé une action commune contre un ennemi commun? Il est possible qu'effrayé par les conséquences d'un accord avec les communistes, Aragon ait pris prétexte de l'erreur de quelques-uns de ces communistes (leur admiration pour A. France) et qu'il ait tenté de rompre les ponts.

Il n'est pas moins remarquable que les gens de *Clarté* dans leur réaction (et par une singulière symétrie d'attitude) semblent accueillir avec empressement une occasion de polémique et peut-être de rupture : la réponse de Fourrier, en particulier, est à peine moins brutale qu'offensante l'attaque d'Aragon. « Aragon anarchiste pur, écrit-il, se cantonne volontairement sur le plan culturel. Il combat la culture bourgeoise du dedans. Il préfère rester dans son camp plutôt que de se joindre aux ennemis du dehors... Devant elle (la Révolution russe) Aragon

éprouve la même sainte horreur que n'importe quel autre Français de sa classe, bien pensant. » Fourrier, sans doute, n'est pas fâché de voir Aragon foncer sur le communisme; les arguments pour répondre à Bernier qui pousse *Clarté* vers le surréalisme, c'est Aragon lui-même qui les fournit au directeur de la revue et celui-ci peut dire à ce moment : « Comment nous allier avec des hommes qui traînent dans la boue la Révolution russe, qui méconnaissent totalement la valeur révolutionnaire du marxisme? ». Et il peut conclure : « Entre lui (Aragon) et nous, question de classe, question de force. »

Il arrive presque toujours, dans ce genre de polémiques, que les querelles d'idées se réduisent bien vite à des querelles de langage : ce qui n'en diminue pas la violence — bien au contraire — et voilà de telles ténèbres suscitées que l'objet du débat échappe bientôt à tous, que tous parlent pour ne rien dire et que la mauvaise foi éclate partout. Aragon n'écrit-il pas : « *Monsieur* Fourrier, où voyez-vous que j'éprouve une *sainte horreur* de la Révolution russe? Ce sont là de vos expressions, aussi impropres qu'étourdies. »? Étourdies? Il a donc oublié, miracle de légèreté vraiment féminine : « Moscou la gâteuse », la « déshonorante attitude pragmatique » des communistes russes ou français, cette « vague crise ministérielle » que représente pour lui l'Octobre russe et « le peu de goût qu'il a du gouvernement bolchevique et avec lui de tout le communisme ».

Le plus ennuyé fut certainement Jean Bernier qui put craindre un moment que tout rapprochement avec les surréalistes fût devenu impossible. Il ne peut pas rester passif devant l'attaque d'Aragon : celui-ci a mis en cause avec une violence inouïe les *valeurs* qui ont toujours justifié l'action de *Clarté*, valeurs qui ne se discutent pas et dont il est entendu une fois pour toutes qu'elles forment le *Credo* de tout révolutionnaire : la Révolution russe, les noms sacrés de Karl Marx et de Lénine. Quand une rédaction plus jeune, à *Clarté*, se séparait de Barbusse, ou critiquait l'activité du parti, elle le faisait toujours au nom de la pureté doctrinale et elle prenait ses références dans Marx et dans Lénine; laisser un écrivain *bourgeois* saccager

ces grands souvenirs, ce serait admettre le sacrilège : ce serait trahir. Et Bernier ne pouvait pas ignorer que tous, des journalistes de *l'Humanité* aux rédacteurs de *Clarté* : Berth, Michaël et même Fourrier, crieraient à la trahison, à *sa* trahison, s'il ne stigmatisait pas l'attitude d'Aragon. Que devait-il faire? Blâmer celui-ci sans que son blâme ait l'apparence d'un verdict retombant sur tout le groupe surréaliste; maintenir dans ce débat assez d'obscurité pour qu'il reste possible, plus tard, d'alourdir ou d'alléger, d'aggraver ou de lénifier les critiques formulées. Et d'abord, en parlant de « l'étourderie véritablement plus comique qu'odieuse dont Aragon fit preuve... », il réduit *l'attentat* aux proportions d'un enfantillage, d'une gaminerie, d'une farce, dont, paraît-il, depuis Dada nos écrivains d'avant-garde sont friands.

Et aussitôt après, le réquisitoire tourne court et se transforme en un plaidoyer dont les termes souvents ambigus paraissent *volontairement* ambigus. Il écrit donc : « On ne saurait s'étonner de voir un idéaliste de cette sorte fulminer contre tout pragmatisme. Nous retrouvons là un peu de ce vivace conflit que Péguy formulait à sa manière en dressant la mystique contre la politique. Toutes réserves faites sur le mystère de l'avenir, nous touchons là une bonne part de notre drame. » La référence à Péguy n'est guère valable, car si l'auteur de *Jeanne d'Arc* oppose la mystique républicaine à la politique des républicains, Aragon, lui, condamne tout aussi bien la politique bolchevique que sa mystique (croit-il à l'existence de pareille mystique?). Mais Bernier ne *s'étonne pas* de voir un « idéaliste de cette sorte fulminer contre tout pragmatisme ». Qui ne s'étonne pas est bien près d'approuver. D'ailleurs, à *Clarté*, depuis deux ans, lui-même ne fulmine-t-il pas contre tout pragmatisme? Il est évident que s'il regrette la violence d'Aragon, il comprend son attitude et il est bien près *parfois* de l'approuver; s'il n'accepte pas de considérer la Révolution russe comme « une vague crise ministérielle », ne tend-il pas, en la transformant en un symbole grandiose qui appartient déjà au passé, à la faire dériver du plan politique sur le plan mystique, ne tend-il pas à tuer le *fait* au profit de *l'idée* et ne

cherche-t-il pas une raison valable de condamner toute l'action du P. C. Français? Et dès ce moment sa position est-elle tellement différente de celle d'Aragon? « ...Nous touchons là une bonne part de notre drame. » *Notre drame* : il fait donc sien le tragique conflit qui oppose l'idéalisme au pragmatisme, l'esprit ou la doctrine à la tactique. Bernier est encore un pragmatiste, mais il aspire à échapper à son pragmatisme, il y étouffe, et c'est pour cela qu'il souhaite l'accord avec les surréalistes. « Le pragmatisme, dit-il au surréaliste, est bien votre péché mignon, votre *péché originel.* » Et il souligne : il souligne parce qu'il enrage. Péché originel, honte du chrétien; pragmatisme, désespoir de l'homme. Mais le chrétien peut se laver du péché originel : l'homme peut-il échapper au pragmatisme — et agir? Ce n'est pas une bonne part de notre drame que nous touchons ici : c'est notre drame tout entier.

. . . .

Bernier m'offrit de me faire connaître Louis Aragon. Nous avions pris rendez-vous dans un bar du boulevard Raspail. C'était un dimanche de juin, le plus beau mois de l'année à Paris. Le ciel était d'un bleu léger, vaporeux et l'était aussi le jeune feuillage des marronniers; Paris, à cette saison, retrouve sa jeunesse, échappe à son carcan de pierre morte; la ville oublie son passé; ne pèse plus sur elle le poids de l'histoire; elle redevient une terre vierge, fragment du monde qui vit et respire à l'unisson de l'univers.

Je découvre une étrange concordance entre mes pensées, mes sentiments en ce juin 1924 et l'aspect de la ville. De lumineux espoirs s'éveillent en moi, dont l'essentiel est celui d'atteindre l'absolu, ou la vérité — ce qui est la même chose — dans une conception de la Révolution où s'accorderont enfin la révolte de l'homme et la révolte de l'esprit. C'est l'aboutissement de ce long et désespéré effort des meilleurs esprits depuis... toujours sans doute, mais soutenu par une exigence plus impérieuse — et brimé par une société plus implacable — depuis un siècle. Sade écrit et vit en prison dans le temps où la grande Révolution souffle les têtes; Baudelaire, après le coup de feu sur les barricades de 1830, finit par accepter des vérités de catéchisme et

Rimbaud, écrites les *Illuminations* et morte la Commune de 71, devient trafiquant d'armes : tous, doués magnifiquement pour la révolte totale, tous, qu'ils partent, qu'ils se taisent ou qu'ils maquillent leur pensée, après avoir cru possible un moment le règne de l'Esprit, c'est-à-dire la fusion de la Justice et de la Liberté, s'avèrent incapables de réaliser cette fusion et optent pour la Liberté tandis qu'ils laissent aux hommes le soin de donner un corps à l'idée de Justice. (Nous découvrons aujourd'hui quelle déesse morose et finalement *injuste* est une Justice séparée de la Liberté.) Dès lors, comme le murmure Rimbaud avant de nous quitter... « La vraie vie est absente. »

C'est parce que je crois que bientôt — demain — et grâce à nos efforts la *vraie vie* va naître que je connais à ce moment cette sensation d'euphorie, cet optimisme qui va me porter pendant un an, jusqu'au jour où, comme les grands *absents* d'hier, nous découvrirons, je découvrirai, que dans ce monde « l'action n'est pas la sœur du rêve ».

...A ce premier contact avec Louis Aragon, je fus conquis. Aragon se présentait à moi avec le prestige qui s'attache à un écrivain brillant, agressif, moderne dans le bon sens du mot, jeune, mais qui a déjà donné des livres comme le *Libertinage* et le *Paysan de Paris* (publié dans la *Revue européenne* à ce moment même). Aragon a recours à tous ses sortilèges (ils sont nombreux et efficaces), pour nous charmer, nous conquérir : Bernier qu'il connaît déjà un peu, et moi, dont il ne sait rien sinon que j'ai écrit cet article où je marque tant d'attachement à la cause qu'il défend.

Je ne saisis pas sur le coup tout ce qui se cache de coquetterie sous tant d'aisance gracieuse — et près des ailes de l'ange, les cornes du diable —. Je ne veux pas parler de pose, mais plutôt noter la difficulté à découvrir sous les masques divers l'individu authentique : n'est-ce pas pour cacher le véritable Aragon que cet enchanteur irréel fait pleuvoir sur nous ce bouquet fleuri de mots aimables et de gestes heureux? Mais le véritable Aragon, où est-il? Homme-Protée, je lui vois un tel don de transformation, une si extraordinaire aptitude à jouer

les personnages les plus différents, que je me demande si le véritable Aragon n'est pas uniquement cela : un des plus admirables acteurs de l'époque?

Nous nous assîmes dans un bar du boulevard Raspail. Aragon qui mouillait à peine ses lèvres dans son verre de porto — il buvait très peu — ne cessait pas de parler. Je fus frappé par la répugnance de ses yeux à se fixer sur celui à qui il s'adressait; dès que mon regard rencontrait le sien, celui-ci virait dans l'orbite de façon bizarre et fuyait vers le lointain des arbres du boulevard. Des yeux singuliers : le bleu vert en était assez banal, mais d'étranges phosphorescences s'y allumaient que je n'ai revues dans aucune pupille *humaine*. Il jouait beaucoup de la tête, l'inclinant à droite, puis à gauche, la rejetant parfois en arrière comme pour mieux respirer les parfums de la terre. L'impression d'ensemble était d'instabilité, mais d'une instabilité voulue, sans rien de maladif, ce qui étonnait et inquiétait un peu. Aragon, en vérité, a toujours été très maître de ses nerfs : ses colères comme ses câlineries font partie du rôle qu'il joue et servent ses desseins. Ni aboulique, ni velléitaire, il sait fort bien ce qu'il veut. A aucun moment, par exemple, je ne l'ai vu pratiquer cette auto-destruction qui était de mode chez les surréalistes : abus d'alcool, jeûne forcé ou volontaire, paradis artificiels. Il tirait un orgueil puéril de sa capacité de veille : se couchant à l'aube, il lui arrivait d'être dans la rue dès 9 heures du matin; comme il ne buvait que de l'eau minérale pendant que ses camarades avaient recours à toute la gamme des alcools, il gardait toujours la tête froide et l'esprit lucide.

Aragon me complimenta pour mon article, me disant avec quelle joie ses camarades et lui-même avaient accueilli cet appel des hommes de *Clarté*; l'époque, cependant si proche, où il attaquait « Moscou la gâteuse » se perdait dans les lointains du temps et déjà s'annonçait le jour où découvrant le *Capital* il allait devenir le marxiste éminent que l'on connaît.

Le soir tombait; inlassable, il parlait toujours, esquissant des projets d'avenir, formulant déjà les thèses de notre rapprochement. Vivacité d'esprit extraordinaire : la pensée d'Aragon

s'adapte avec une vélocité déconcertante aux situations nouvelles, même les plus imprévues; je lui crois une nature un peu féminine et il a des femmes cette capacité d'oubli qui passe l'éponge sur les paroles et sur les actes d'hier et rend chaque jour à l'esprit sa virginité. D'ailleurs, il aura trouvé dans les doctrines qu'il a successivement servies les meilleures excuses à son inconstance : l'illogisme de dada, jadis, comme aujourd'hui les disciplines de parti, ont donné et donnent à ses *tournants* idéologiques de solides raisons d'être doctrinales.

...Quand Aragon se tut et que nous le quittâmes, le rapprochement *Clarté-Révolution surréaliste* avait fait un nouveau pas en avant.

UNE CONSPIRATION SOUS LA IIIe RÉPUBLIQUE

Une fois établi le contact entre les deux groupes, il importait de fixer les bases d'une action commune — et de chercher tout d'abord si cette action était possible —; il fut convenu que nous nous rencontrerions, surréalistes et communistes, à *Clarté*.

Tous, nous attendions avec une inquiète impatience cette réunion qui allait sans doute décider de notre avenir. Vers 9 heures du soir, les surréalistes arrivèrent. La nuit finissait de tomber et les ténèbres naissantes qui enveloppaient la rue Jacques Callot contribuaient à créer autour de nous une atmosphère de *noir* complot : les surréalistes, d'ailleurs, s'adonnaient avec une joie visible à ce jeu de la conspiration. Je me souviens d'Aragon, à peine entré dans notre boutique, demandant que les rideaux de fer fussent baissés car, disait-il, « ce quartier infesté de camelots du roi n'est pas sûr ». Mise en scène agréable.

André Breton fixa aussitôt mon attention. Breton est un homme d'une politesse exquise qui paraît à beaucoup exagérée. Je crois qu'il se sert de cette politesse comme d'une arme, car elle éloigne de lui, plus qu'elle ne le rapproche, l'interlocuteur; pendant qu'il s'abrite sous cet écran de mots aimables, de sourires un peu glacés, il déchiffre le nouveau venu et quand il

pense le connaître, Breton en vient à l'amabilité vraie ou... aux injures les plus grosses, sinon les plus grossières.

Certains de ses anciens amis — devenus un jour ses ennemis — l'ont appelé le pape du surréalisme : il est vrai qu'il y a beaucoup de majesté dans les attitudes de Breton et une certaine solennité sur ses traits immobiles. En 1924 tout le groupe surréaliste le reconnaissait pour son chef sans qu'il eût jamais été question d'une quelconque investiture; l'autorité, spirituelle bien entendu, émanait de tout le personnage : il portait sans effort la tête haute et son regard était aussi fixe qu'errant celui d'Aragon; ses yeux d'un bleu clair, dans les heures de calme yeux de penseur et de poète, se perdaient dans le songe intérieur : mais éclate une discussion, toutes les violences de l'orage naissaient dans son regard et l'azur de ses pupilles noircissait comme l'eau d'un lac sous la tempête. Calme dans sa démarche, lent dans ses gestes, il avait parfois — le pape du surréalisme! — des attitudes de pontife, attitudes, chez lui, exemptes de toute pose. Sa voix, d'un timbre très doux, s'accordait avec ses gestes : il est remarquable, d'ailleurs, que cet animateur parlât relativement peu; on sentait qu'il ne le faisait que par nécessité et rien ne lui était plus étranger que l'éloquence volubile d'Aragon, pour qui, de toute évidence, parler était un grand plaisir... Qui assistait à cette première réunion? Côté *Clarté* : Fourrier, Bernier, Fégy, Guitard, peut-être Altman, et moi. Plus nombreux étaient les membres du groupe surréaliste qui était là presque en totalité; manquait, *je crois*, Paul Éluard qui n'était pas revenu encore de son voyage (aux Nouvelles-Hébrides?), voyage que certains présentaient comme le renoncement au monde d'un nouveau Rimbaud; manquait aussi Antonin Artaud, qui ne manifesta jamais un désir bien vif d'union avec nous : son sens de la révolte brute, son non-conformisme très spécial, sa maladive passion du déchirement, son goût de l'échec et même du désastre, lui interdisaient de rechercher une forme sociale de révolte, d'éprouver un besoin optimiste de transformation du monde.

Des deux côtés apparaissait la meilleure volonté d'entente

que traduisait le langage que nous tenions. Les surréalistes se montraient aussi peu littérateurs que possible, s'appliquant à employer une terminologie « marxiste » qui versait parfois dans le jargon. Nous autres, nous nous efforcions à prouver que l'activité surréaliste nous intéressait au plus haut point, et cela exigeait de certains — Fégy et Altman par exemple — un beau courage.

Voici l'ordre du jour d'une de ces réunions « bipartites » communiqué par Raymond Queneau à Maurice Nadeau et publié par celui-ci dans son *Histoire du surréalisme*. Je le reproduis ici pour les lecteurs qui ne connaissent pas le beau livre de Nadeau, car ce document est symptomatique de l'esprit qui présidait à ces assemblées.

« Ordre du jour de la réunion du mercredi 8 octobre 1925, à *Clarté*, à 20 heures précises. (Engagement absolu au secret) :

I. — Position idéologique. Plan politique, plan moral.

A. — Politique. Vis-à-vis de l'Internationale communiste. Vis-à-vis du P. C. F. Vis-à-vis des partis bourgeois.

B. — Moral. Vis-à-vis de l'individu, de la Révolution, d'autres disciplines (artistiques, philosophiques, religieuses).

II. — Nécessité d'une discipline basée sur la confiance.

Moyen de l'assurer : principe du vote.

III. — Formation d'un Comité. Ses attributions, ses pouvoirs. Contrôle de l'activité individuelle. Sa durée, sa composition. »

Il est remarquable que ce texte, dans sa forme comme dans son fond, emprunte le ton de la Littérature communiste; cet ordre du jour pourrait être celui d'une section du parti — on ne parlait pas encore de cellules — et rien ici ne porte la marque du surréalisme... si ce n'est cet « engagement absolu au secret » qui relève encore de la conspiration de cinéma : ce qui prouve, chez Breton et ses amis, l'existence d'une volonté très nette de rapprochement avec nous. Il faut se représenter, par exemple, combien était pénible, parmi tant d'autres, l'effort que devaient consentir les surréalistes, jusqu'ici si farouchement individualistes, pour accepter « un contrôle de l'activité individuelle » qui allait — mais fut-il jamais sérieusement appliqué? —

gêner sinon détruire plusieurs carrières littéraires brillamment commencées.

Ce texte est aussi révélateur des grandes ambitions et des illusions qui se faisaient jour, à ce moment, dans nos deux groupes mais qui grisaient particulièrement nos partenaires. L'ordre du jour du 5 octobre ne présente rien moins à l'assemblée que les problèmes essentiels qui vont se poser à nous pendant plusieurs années et qui ne seront jamais véritablement résolus. Position vis-à-vis de l'Internationale communiste et du P. C.F. : cela tient en une ligne sur cette feuille; cela, cette prise de position, demande, pensaient les organisateurs de la réunion, une discussion d'une heure; en fait, cette question allait donner matière aux controverses parfois très profondes, parfois byzantines, qui diviseront le groupe jusqu'en 1938 (et qui peuvent reprendre un jour prochain). Le point B de l'ordre du jour n'ouvre pas de moins grandioses perspectives à la discussion : position morale vis-à-vis de l'individu, de la Révolution, d'autres disciplines (artistiques, philosophiques, religieuses); c'est à la fois les bases d'une morale nouvelle et la délimitation exacte des tâches qui s'imposent au penseur révolutionnaire qui sont jetées en pâture aux recherches des jeunes hommes réunis ce soir-là à *Clarté* : or, si nous remarquons que le problème de la culture prolétarienne, qui « rentre » dans l'ordre du jour du 5 octobre, a été discuté pendant plusieurs décades, qu'il a été abordé dans cent ouvrages et dans combien d'articles, dans combien d'assemblées, et qu'il reste pendant, si nous remarquons que ce problème n'est qu'une question subsidiaire ici, on mesure aussitôt l'orgueil ou la naïveté de ceux qui avaient préparé cette réunion initiale.

Bien entendu, ce ne fut que de façon très superficielle que furent étudiées ces si graves questions. Il importait surtout, ce soir là, que nous fissions connaissance; nos prises de position respectives sur les principales lignes idéologiques qui s'offraient au mouvement serviraient à notre instruction et nous éviteraient des erreurs : il fallait que nous prissions l'habitude des discussions en commun, du travail en commun. Voilà les buts véritables, masqués sous de trop ambitieuses formules,

de nos assemblées. Je garde le souvenir du désordre tapageur qui privait souvent nos travaux de toute efficacité réelle. A *Clarté,* nous débattions à trois ou quatre les questions essentielles et nous arrivions à quelques résultats. Maintenant c'est une vingtaine de jeunes garçons ardents et parfois un peu brouillons qui se jetaient à corps perdu dans la discussion; chacun était plein d'idées, quelques-unes excellentes, d'autres chimériques; certains gênaient la discussion par un excès de sérieux, s'embarrassant de scrupules inutiles et maniant la dialectique avec la maladresse d'élèves qui font leurs premières barres, tandis que d'autres troublaient le travail commun par d'incessantes plaisanteries relevant un peu de l'esprit de café. Breton, berger de ce troupeau indocile, tançait les bavards et entraînait les hésitants : en somme l'atmosphère normale de toute réunion politique où se mêlent des gens très différents.

J'ai noté tout à l'heure l'esprit de tolérance qui nous disposait, les uns et les autres, à toutes les concessions pour favoriser notre accord; mais ces concessions ne naissaient pas uniquement de notre commune bonne volonté et je crois qu'elles étaient avant tout l'effet d'un singulier malentendu. Pour le formuler un peu grossièrement on pourrait dire que, tandis que les surréalistes devenaient communistes, nous devenions, à *Clarté*, surréalistes! Étrange chassé-croisé d'opinion! Bien entendu, j'exagère ici à dessein pour mieux faire comprendre notre état d'esprit en 1925. André Breton n'a pas cessé d'être surréaliste et Marcel Fourrier communiste, mais la tendance apparaît nettement à ce que l'on peut nommer conversions contradictoires. Que trouvons-nous dans les textes de l'époque? Le n° 79 de *Clarté*, qui devait être le dernier, offre des lueurs sur la question. Relisons le long travail auquel Fourrier s'est astreint pour expliquer à ses abonnés le passage de *Clarté* à la *Guerre Civile*, Fourrier le plus marxiste et sans doute le seul marxiste de la revue à cette date. Remarquable est l'insistance avec laquelle il affirme que la Révolution, en 1926, s'est éloignée de nous pour un temps indéterminé. Je cite : « ...les circonstances historiques où nous nous situons, selon l'avis même des dirigeants de la IIIe Internationale, ne sont pas présentement

révolutionnaires. » « Quelle attitude est-elle possible à un intellectuel révolutionnaire français ayant à abandonner pour un temps plus ou moins long toute possibilité d'action révolutionnaire? » Et ceci encore : « Nous sommes en l'année 1926. La révolution s'est éloignée pour un long temps de la terre européenne. La bourgeoisie une fois de plus en est quitte pour un replâtrage ». Il allait, cette fois, plus loin que moi dans le pessimisme puisque j'écrivais dans ce même numéro (*Signes*) : « Courage! Il ne faut pas désespérer aussi longtemps que les capitalismes ne sont pas rassurés. De nouvelles destructions se préparent. La Révolution n'a pas dit son dernier mot. »

Or, qu'écrivait André Breton dans ce même numéro 79 de *Clarté?* Il signifie tout d'abord sa volonté de ne plus cantonner la lutte sur le seul plan idéologique : « Pour nous qui jusqu'ici n'avons pris part à d'autre lutte qu'à celle, désintéressée, des idées, il est indéniable que de si singuliers abus se commettent aujourd'hui dans ce domaine qu'il ne nous est plus possible d'y demeurer tout entiers. » Et plus loin, cette radicale condamnation du désespoir, suivie d'une déclaration qui ne laisse subsister aucun doute sur le motif de cet optimisme inattendu : « L'important est que pour nous le désespoir, ce fameux désespoir qu'on nous a toujours accordé pour mobile, cesse au seuil d'une nouvelle société. Nous n'avons eu qu'à tourner nos regards vers la Russie. » (*La force d'attendre*). Voilà un langage net.

Comment s'expliquent ces remarquables renversements d'opinion? Les hommes de *Clarté*, s'ils étaient des intellectuels, vivaient cependant très près des réalités politiques. Les uns, comme Marcel Fourrier, étaient membres du Parti communiste et se trouvaient en contact quotidien avec les responsables du Parti : Vaillant-Couturier, Treint, Suzanne Giraud et bientôt Doriot (alors le grand *espoir* du communisme français); les autres, tels Bernier et moi-même, bien que n'étant inscrits dans aucune organisation, n'ignorions rien de l'actualité politique. Il y avait eu, en France, l'échec des grèves de 1919 et 1920 qui, par la faute du parti socialiste et de la C. G. T., n'avaient pu se transformer en mouvement révolutionnaire : par la faute

du P. S. et de la C. G. T. certes, mais aussi sans doute, par la faute d'un prolétariat qui, épuisé par la guerre, et corrompu par les *facilités* de la vie contemporaine, avait perdu sa foi et son élan révolutionnaires. « Dans tous les milieux l'indifférence atteint son maximum, le souvenir des fortes révoltes s'éteint. On achète et l'on vend : tout est à acheter ou à vendre... L'impression atroce que cette civilisation accepte de n'avoir plus son mot à dire. » (*Explosion surréaliste*). Et quand j'écrivais le mot civilisation, je n'entendais pas désigner la seule civilisation bourgeoise, mais *toute* la société européenne y compris ses prolétariats. Car cette baisse du *tonus* révolutionnaire n'était pas le seul fait de la France : partout les espoirs de renouveau ont été déçus : en Hongrie, le communisme s'éteint quand disparaît Bela Kun; l'Allemagne un moment est secouée par la tempête : les grèves admirables de Hambourg où l'on voit des jeunes filles verser le sang sur les barricades (1923) marquent la fin de l'orage. Fait plus grave : la politique soviétique se désintéresse dès ce moment du sort des prolétariats occidentaux : la Russie se replie sur elle-même pour commencer son industrialisation et assurer sa défense. Notre erreur sera de sous-estimer la menace fasciste : la prise du pouvoir en Italie par Mussolini (1921) ne fut pour nous qu'une crise locale, éphémère; nous n'avons pas prévu Hitler... Les surréalistes, en 1924, ignoraient tout des contingences politiques; ils n'avaient aucune expérience de stratégie ou de tactique révolutionnaire; ils ignoraient le marxisme... La Révolution n'était pour eux qu'une entité philosophique et une image poétique. La Révolution, à leur sens, pouvait vaincre n'importe où et n'importe quand par un miracle de la volonté de l'homme. Le temps n'est pas encore venu où Breton écrira : « Il n'est pas de système idéologique qui puisse sans effondrement immédiat manquer, depuis Hegel, à pourvoir au vide que laisserait, dans la pensée même, le principe d'une volonté n'agissant que pour son propre compte et toute portée à se réfléchir sur elle-même. » Pour le moment une certaine rhétorique qui ne manque pas de grandeur, mais d'une violence toute verbale, sert d'exutoire à ce désir de transformation totale : « C'est

au tour des Mongols de camper sur nos places. » Si peu instruits qu'ils soient des problèmes de l'action révolutionnaire — ou précisément en raison de leur ignorance — les surréalistes attendent la Révolution pour demain.

Ils l'attendent parce qu'ils en ont besoin. Le groupe a ses crises : la direction de la *Révolution surréaliste* passe de mains en mains : Pierre Naville, Benjamin Péret puis André Breton en sont les directeurs successifs. Mais la revue ne nous offre que le reflet tardif des luttes intestines qui divisent les hommes et elle laisse difficilement deviner le malaise qui va et ira s'aggravant. Sa cause? Le manque d'efficacité de l'activité surréaliste; en 1925 la « Centrale » n'existe pour ainsi dire plus : les beaux jours de l'écriture automatique sont comptés. L'enquête sur le suicide, bien que ses organisateurs s'en défendent, trahit un net désespoir, peut-être un aveu d'impuissance. On se tourne vers le dehors : on envoie des Adresses (*Adresse au Pape, au Dalaï-Lama*) ou des Lettres (*Lettre aux Écoles du Bouddha, aux Recteurs des Universités*). Adresses et Lettres qui expriment la sympathie des surréalistes à leurs frères en esprit ou qui vomissent l'injure sur les garants de tous les conformismes. Mais cela ne suffit plus tout à fait et bientôt même ne suffira plus du tout. Manque d'efficacité de l'activité surréaliste? Non, sans doute, car celle-ci garde, sur le plan « poétique » comme sur le plan moral son entier pouvoir de subversion; mais en 1925, il apparaît à André Breton et aux plus lucides de ses amis que toutes les conquêtes poétiques, tous les acquis de la conscience ne sont jamais que conquêtes et acquis provisoires et que tout est éternellement remis en question dans une société capitaliste : les plus hauts exemples, les plus purs sacrifices (Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont), restent finalement inopérants dans notre monde bourgeois; toujours la vague de boue revient pour effacer la tache de sang la plus noble. Les surréalistes découvrent que sans révolution sociale il ne peut y avoir de révolution surréaliste; ils sont convaincus qu'il n'y a *qu'une* Révolution et que le soulèvement du prolétariat et l'insurrection de l'esprit (surréalisme) ne sont que deux aspects d'une même réalité comme le sont

les vues de profil et de face d'un même visage : « La Révolution d'abord et toujours ». En 1929, André Breton écrira : « Je ne vois vraiment pas, n'en déplaise à quelques révolutionnaires d'esprit borné, pourquoi nous nous abstiendrions de soulever, pourvu que nous les envisagions sous le même angle que celui sous lequel ils envisagent — et nous aussi — la Révolution : les problèmes de l'amour, du rêve, de la folie... » Mais cette volonté de concilier surréalisme et communisme, les communistes ne l'admettront pas : si vous êtes communiste, vous n'avez pas besoin d'être surréaliste, diront-ils à Breton.

Curieux et grave malentendu. Les surréalistes, mal satisfaits de leurs activités particulières, demandent aux rédacteurs de *Clarté* des leçons de communisme, tandis que ceux-ci, déçus par la carence révolutionnaire des prolétariats, espèrent trouver chez leurs nouveaux amis une forme radicale de révolte morale. Ce bizarre *échange d'insuffisances* explique fort bien non seulement l'échec de la *Guerre civile*, organe où devaient s'exprimer ensemble les écrivains de la *Révolution surréaliste* et ceux de *Clarté*, mais aussi le sens profond du drame surréaliste entre 1926 et 1939.

(*A suivre.*)

Victor CRASTRE.

LA FEMME ET LES MYTHES (III)

Ainsi ce que d'abord l'homme chérit et déteste dans la femme, tant amante que mère, c'est l'image figée de sa destinée animale, c'est la vie nécessaire à son existence, mais qui la condamne à la finitude et à la mort. Du jour où il naît, l'homme commence à mourir : c'est la vérité qu'incarne la Mère; en procréant, il affirme l'espèce contre lui-même : c'est ce qu'il apprend dans les bras de l'épouse; dans le trouble et le plaisir, avant même d'avoir engendré, il oublie son moi singulier. Encore qu'il tente de les distinguer, il retrouve en l'une et l'autre une seule évidence : celle de sa condition charnelle. A la fois il souhaite l'accomplir : il vénère sa mère, il désire sa maîtresse; à la fois il se rebelle contre elle dans le dégoût, dans la crainte. Et c'est ici un des moments où tout l'ensemble de sa situation réagit sur son attitude. Car selon la manière dont il prend conscience de soi, et selon la condition sociale faite à la femme, la chair aura pour lui différentes valeurs. Si un homme n'a pas l'idée que la vie est unique, s'il n'a pas le souci de sa destinée singulière, s'il ne redoute pas la mort, il acceptera joyeusement son animalité. Chez les musulmans, la femme est réduite à un état d'abjection à cause de la structure féodale de la société qui ne permet pas le recours à l'État contre la famille, à cause de la religion qui, exprimant l'idéal guerrier de cette civilisation, a voué directement l'homme à la Mort et a dépouillé la femme de sa magie : que craindrait sur terre celui qui est prêt à se plonger d'une seconde à l'autre dans les voluptueuses orgies du paradis mahométan? L'homme peut donc tranquillement jouir de la femme sans avoir à se défendre contre soi-même, ni contre elle.

Les contes des *Mille et une Nuits* la regardent comme une source d'onctueuses délices au même titre que les fruits, les confitures, les gâteaux opulents, les huiles parfumées. On retrouve aujourd'hui cette bienveillance sensuelle chez beaucoup de peuples méditerranéens : comblé par l'instant, ne prétendant pas à l'immortalité, l'homme du Midi qui, à travers l'éclat du ciel et de la mer, saisit la Nature sous son aspect faste, aimera les femmes avec gourmandise; par tradition il les méprise assez pour ne pas les saisir comme des personnes : il ne fait pas grande différence entre l'agrément de leur corps et celui du sable et de l'eau; ni en elles, ni en lui-même, il n'éprouve l'horreur de la chair. La pensée rationaliste de la Grèce et de Rome confirme cette attitude spontanée. La philosophie optimiste des Grecs a dépassé le manichéisme pythagoricien; l'inférieur est subordonné au supérieur et comme tel lui est utile : ces idéologies harmonieuses ne manifestent à l'égard de la chair aucune hostilité. Tourné vers le ciel des Idées, ou vers la Cité ou l'État, l'individu se pensant comme Νοῦς ou comme citoyen croit avoir surmonté sa condition animale : qu'il s'abandonne à la volupté ou qu'il pratique l'ascétisme, la femme solidement intégrée à la société mâle n'a qu'une importance secondaire. Certes, le rationalisme n'a jamais entièrement triomphé et l'expérience érotique garde dans ces civilisations son caractère ambivalent : rites, mythologies, littérature en font foi. Mais les attraits et les dangers de la féminité ne s'y manifestent que sous une forme atténuée. C'est le christianisme qui revêt à nouveau la femme d'un prestige effrayant : la peur de l'autre sexe est une des formes que prend pour l'homme le déchirement de la conscience malheureuse. Le chrétien est séparé de soi-même, la division du corps et de l'âme, de la vie et de l'esprit se consomme : le péché originel fait du corps l'ennemi de l'âme; toutes les attaches charnelles apparaissent comme mauvaises. C'est en tant que racheté par le Christ et tourné vers le royaume céleste que l'homme peut être sauvé; mais originellement, il n'est que pourriture; sa naissance le voue, non seulement à la mort, mais à la damnation : c'est par une grâce divine que le ciel pourra lui être ouvert; mais, dans tous

les avatars de son existence naturelle, il y a une malédiction. Le Mal est une réalité absolue; et la chair est péché. Et, bien entendu, puisque jamais la femme ne cesse d'être l'Autre, on ne considère pas que réciproquement mâle et femelle sont chair : la chair qui est pour le chrétien l'*Autre* ennemi ne se distingue pas de la femme. C'est en elle que s'incarnent les tentations de la terre, du sexe, du démon. Tous les Pères de l'Église insistent sur le fait qu'elle a conduit Adam au péché. Il faut citer, entre autres, le mot de Tertullien : « Femme! Tu es la porte du diable. Tu as persuadé celui que le diable n'osait attaquer en face. C'est à cause de toi que le fils de Dieu a dû mourir. Tu devrais toujours t'en aller vêtue de deuil et de haillons. » Toute la littérature chrétienne s'efforce d'exaspérer le dégoût que l'homme peut éprouver pour la femme. Tertullien la définit « *Templum aedificatum super cloacam* ». Saint Augustin souligne avec horreur la promiscuité des organes sexuels et excrétoires : « *Inter fœces et urinam nascimur* ». La répugnance du christianisme pour le corps féminin est telle qu'en 850 un moine de Corbie crut devoir écrire un traité pour prouver que Marie avait accouché du Christ par le vagin et non à travers les seins, comme on le prétendait par respect pour la Nativité. Depuis le moyen âge, le fait d'avoir un corps a été considéré chez la femme comme une ignominie. On connaît la fameuse satire de Swift découvrant sous les parures et les artifices les servitudes animales du corps de Célia. La science même a été longtemps paralysée par ce dégoût. Linné, dans son traité de la Nature, laisse de côté comme « abominable » l'étude des organes génitaux de la femme. Le médecin français des Laurens se demande avec scandale comment « cet animal divin plein de raison et de jugement qu'on appelle l'homme peut être attiré par ces parties obscènes de la femme, souillées d'humeurs et placées honteusement à la partie la plus basse du tronc ». Aujourd'hui beaucoup d'autres influences interfèrent avec celle de la pensée chrétienne; et celle-ci même a plus d'un aspect; mais, à travers le monde puritain entre autres, la haine de la chair se perpétue; elle s'exprime par exemple dans *Light in August* de Faulkner; les premières

initiations sexuelles du héros provoquent en lui de terribles traumatismes. Il est fréquent dans toute la littérature de montrer un jeune homme bouleversé jusqu'au vomissement après le premier coït, et si, en vérité, une telle réaction est très rare, ce n'est pas un hasard si elle est si souvent décrite. En particulier dans les pays anglo-saxons pénétrés de puritanisme, la femme suscite chez la plupart des adolescents et chez beaucoup d'hommes une terreur plus ou moins avouée. Les Méditerranéens, peu marqués sur ce point par l'empreinte chrétienne, ne connaissent pas cette peur : c'est avec un tranquille éblouissement que Vittorini dans *Conversation en Sicile* dit avoir découvert à l'âge de sept ans le corps nu de la femme. Mais elle existe assez fortement en France. Michel Leiris écrit dans l'*Age d'homme* : « J'ai couramment tendance à regarder l'organe féminin comme une chose sale ou comme une blessure, pas moins attirante pour cela, mais dangereuse en elle-même, comme tout ce qui est sanglant, muqueux, contaminé. » L'idée de maladie vénérienne traduit ces épouvantes; ce n'est pas parce qu'elle donne des maladies que la femme effraie; ce sont les maladies qui paraissent abominables parce qu'elles viennent de la femme : on m'a cité des jeunes gens qui s'imaginaient que des rapports sexuels trop fréquents suffisent à donner la blennorragie. On croit aussi volontiers que, par le coït, l'homme perd sa vigueur musculaire, sa lucidité cérébrale, son phosphore se consume, sa sensibilité s'épaissit. Il est vra que l'onanisme fait courir les mêmes dangers; et même, pour des raisons morales, la société le considère comme plus noci que la fonction sexuelle normale. Le légitime mariage et la volonté de procréation défendent contre les maléfices de l'érotisme. Mais j'ai dit déjà qu'en tout acte sexuel l'*Autre* est impliqué; et son visage le plus habituel est celui de la femme. C'est en face d'elle que l'homme éprouve avec le plus d'évidence la passivité de sa propre chair. La femme est vampire, gouge, mangeuse, buveuse; son sexe se nourrit gloutonnement du sexe mâle. Certains psychanalystes ont voulu donner des bases scientifiques à ces imaginations : tout le plaisir que la femme tire du coït viendrait de ce qu'elle châtre symbolique-

ment le mâle et s'approprie son sexe. Mais il semble que ces théories elles-mêmes demandent à être psychanalysées et que les médecins qui les inventèrent y aient projeté des terreurs ancestrales.

La source de ces terreurs, c'est que dans l'Autre, par delà toute annexion, l'altérité demeure. Dans les sociétés patriarcales, la femme a conservé beaucoup des vertus inquiétantes qu'elle détenait dans les sociétés primitives. C'est pourquoi on ne l'abandonne jamais à la Nature, on l'entoure de tabous, on la purifie par des rites, on la place sous le contrôle des prêtres; on enseigne à l'homme à ne jamais l'aborder dans sa nudité originelle, mais à travers les cérémonies, les sacrements, qui l'arrachent à la terre, à la chair, et la métamorphosent en une créature humaine : alors la magie qu'elle détient est canalisée comme la foudre depuis l'invention du paratonnerre et des centrales électriques. Il devient même possible de l'utiliser dans l'intérêt de la collectivité : on voit ici une autre phase de ce mouvement oscillatoire qui définit le rapport de l'homme à sa femelle. Il l'aime en tant qu'elle est sienne, il la redoute en tant qu'elle demeure autre; mais c'est en tant qu'autre redoutable qu'il cherche à la faire plus profondément sienne : c'est là ce qui va l'amener à l'élever à la dignité d'une personne et à la reconnaître pour son semblable.

Étant Autre, apparentée à la Nature, à la fécondité, à la Mort, la femme permet à la société de dépasser ses propres limites. La société patriarcale, tout en se séparant du cosmos et des dieux, veut demeurer en communication avec eux : c'est la femme qui servira de truchement. Elle assure encore aujourd'hui chez les Bédouins, chez les Iroquois, la fécondité des champs. Dans la Grèce antique, elle entend les voix souterraines; elle capte le langage du vent et des arbres : elle est Pythie, Sibylle, prophétesse; les morts et les dieux parlent par sa bouche. Elle a conservé aujourd'hui ces pouvoirs de divination; elle est médium, chiromancienne, tireuse de cartes, voyante, inspirée; elle entend des voix, elle a des apparitions. Quand la société éprouve le besoin de se replonger au sein de la vie végétale et animale, — tel Antée qui touchait la terre

pour reprendre des forces — elle fait appel à la femme pour abattre les barrières du moi. A travers les civilisations rationalistes de la Grèce et de Rome subsistent les cultes chtoniens. Ils se déploient d'ordinaire en marge de la vie religieuse officielle; ils finissent même, comme à Eleusis, par prendre la forme de mystères : leur sens est inverse de celui des cultes solaires où l'homme affirme sa volonté orgueilleuse de séparation et de solitude souveraine. Mais ils en sont le complément nécessaire. Il faut que l'homme assume sa singularité; mais il cherche aussi par l'extase à se confondre avec le Tout : c'est là le but des mystères, des orgies, des bacchanales. Dans le monde reconquis par les mâles, c'est un dieu mâle, Dionysos, qui a usurpé les vertus magnifiques et sauvages d'Ishtar, d'Astarté; mais ce sont encore des femmes qui se déchaînent autour de son image : Ménades, Thyades, Bacchantes appellent les hommes à l'ivresse religieuse, à la folie sacrée. Le rôle de la prostitution sacrée est analogue : il s'agit à la fois de déchaîner et de canaliser les puissances de la fécondité. Aujourd'hui encore, les fêtes populaires se caractérisent par des explosions d'érotisme; la femme n'y apparaît pas simplement comme un objet de jouissance : elle se fait la prêtresse de l'ivresse et de la luxure.

Ces figures de Sibylles et de Ménades sont des formes assagies, mais encore redoutables, des grandes déesses primitives. La magie féminine a été plus profondément domestiquée dans la famille patriarcale. La femme ne permet pas seulement à la société de se transcender à travers un désordre cosmique, mais aussi d'intégrer en elle les forces cosmiques mêmes. Dans son ouvrage, *Mitra-Varouna*, Dumézil signale qu'aux Indes comme à Rome il y a deux manières pour le pouvoir viril de s'affirmer : en Varouna et Romulus, dans les Gandharvas et les Luperques, il est agression, rapt, désordre, hybris; alors la femme apparaît comme un être qu'il faut ravir, violenter; les Sabines ravies se montrent stériles, on les fouette avec des lanières en peau de bouc, compensant par la violence un excès de violence. Mais Mitra, Numa, les Brahmanes et les Flamines assurent au contraire l'ordre et l'équilibre raisonnable de la cité : alors la femme est liée au mari par un mariage aux rites compliqués, et, colla-

borant avec lui, elle lui assure la domination de toutes les forces femelles de la nature; à Rome, si la flamina meurt, le flamen dialis se démet de ses fonctions. C'est ainsi qu'en Égypte, Isis, ayant perdu sa puissance suprême de déesse mère, demeure cependant généreuse, souriante, bienveillante et sage, la magnifique épouse d'Osiris. Mais quand la femme apparaît ainsi l'associée de l'homme, son complément, sa moitié, elle est nécessairement douée d'une conscience, d'une âme; il ne saurait si intimement dépendre d'un être qui ne participerait pas à l'essence humaine. On a vu déjà que les lois de Manou promettaient à l'épouse légitime le même paradis qu'à son époux. Plus le mâle s'individualise et revendique son individualité, plus aussi il reconnaîtra en sa compagne un individu et une liberté. L'Oriental insouciant de son propre destin se contente d'une femelle qui est pour lui un objet de jouissance; mais le rêve de l'Occidental, quand il s'est élevé à la conscience de la singularité de son être, c'est d'être reconnu par une liberté étrangère et docile. Le Grec ne trouve pas dans la prisonnière du gynécée le semblable qu'il réclame : aussi porte-t-il son amour à des compagnons mâles dont la chair est habitée comme la sienne par une conscience et une liberté; ou bien il le dédie aux hétaïres dont l'indépendance, la culture et l'esprit font presque des égales. Mais quand les circonstances le permettent, c'est l'épouse qui peut le mieux satisfaire aux exigences de l'homme. Quand le droit romain a partiellement émancipé la femme, le citoyen voit dans la matrone une personne : en Cornélie, en Assia, il possède son double. C'est paradoxalement le christianisme qui va proclamer, sur un certain plan, l'égalité de l'homme et de la femme. Il déteste en elle la chair : si elle se renie comme chair, elle est, au même titre que le mâle, créature de Dieu, rachetée par le Rédempteur. Aux premiers siècles de l'ère nouvelle, les martyres versent leur sang comme les hommes, les vierges et les veuves sont singulièrement honorées. Quand un concile eut reconnu que le mot *homo* « être humain doué d'une âme » devait s'appliquer à la femelle comme au mâle, la femme a été définitivement intégrée au monde masculin. De toutes façons, il est impossible de l'en

chasser; la manière la plus sûre de se défendre contre elle, c'est d'obtenir que cet *Autre* menaçant opère en son propre cœur la séparation du même et de l'Autre. Qu'elle refuse sa nature charnelle, que tout au moins elle la sanctifie, et la voilà rangée, au côté des mâles, parmi les âmes promises aux joies célestes. Hommes et femmes sont les serviteurs de Dieu, presque aussi asexués que les anges et qui, ensemble, avec l'aide de la grâce, repoussent les tentations de la terre. Si elle accepte de renier son animalité, la femme, du fait même qu'elle incarnait le péché, sera aussi la plus radieuse incarnation du triomphe des élus qui ont vaincu le péché. Bien entendu, le Sauveur divin qui opère la Rédemption des hommes est mâle; mais il faut que l'humanité coopère à son propre salut et c'est sous sa figure la plus humiliée, la plus perverse qu'elle sera appelée à manifester sa bonne volonté soumise. Le Christ est Dieu; mais c'est une femme, la Vierge Mère, qui règne sur toutes les créatures humaines. Cependant seules les sectes qui se développent en marge de la société ressuscitent en la femme les antiques privilèges des grandes déesses. L'Église exprime et sert une civilisation patriarcale où il convient que la femme demeure annexée à l'homme. C'est en se faisant sa servante docile qu'elle sera aussi une sainte bénie. Ainsi au cœur du moyen âge se dresse l'image la plus achevée de la femme propice aux hommes : le visage de la Mère du Christ s'entoure de gloire. Elle est la figure inversée d'Ève la pécheresse; elle écrase le serpent sous son pied; elle est la médiatrice du salut, comme Ève l'a été de la damnation.

C'est comme Mère que la femme était redoutable; c'est dans la maternité qu'il faut la transfigurer et l'asservir. La virginité de Marie a surtout une valeur négative : celle par qui la chair a été rachetée n'est pas charnelle; elle n'a été ni touchée, ni possédée. A la Grande Mère asiatique on ne reconnaissait pas non plus d'époux : elle avait engendré le monde et régnait sur lui solitairement; elle pouvait être lubrique par caprice, mais en elle la grandeur de la Mère n'était pas diminuée par les servitudes imposées à l'épouse. Ainsi Marie n'a pas connu la souillure qu'implique la sexualité. Apparentée à Minerve

la guerrière, elle est tour d'ivoire, citadelle, imprenable donjon. Les prêtresses antiques, comme la plupart des saintes chrétiennes, étaient vierges elles aussi : la femme vouée au bien doit y être vouée dans la splendeur de ses forces intactes; il faut qu'elle conserve dans son intégrité indomptée le principe de sa féminité. Si on refuse à Marie son caractère d'épouse, c'est pour exalter plus purement en elle la Femme-Mère. Mais c'est seulement en acceptant le rôle subordonné qui lui est assigné qu'elle sera glorifiée. « Je suis la servante du Seigneur. » Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la mère s'agenouille devant son fils; elle reconnaît librement son infériorité. C'est là la suprême victoire masculine qui se consomme dans le culte de Marie : il est la réhabilitation de la femme par l'achèvement de sa défaite. Ishtar, Astarté, Cybèle étaient cruelles, capricieuses, luxurieuses : elles étaient puissantes; source de mort autant que de vie, en enfantant les hommes elles faisaient d'eux leurs esclaves. La vie et la mort dans le christianisme ne dépendant plus que de Dieu, l'homme issu du sein maternel s'en est évadé à jamais, la terre ne guette que ses os; le destin de son âme se joue dans des régions où les pouvoirs de la mère sont abolis : le sacrement du baptême rend dérisoires les cérémonies où l'on brûlait ou noyait le placenta. Il n'y a plus place sur terre pour la magie : Dieu est le seul roi. La nature est originellement mauvaise : mais en face de la grâce elle est impuissante. La maternité en tant que phénomène naturel ne donne aucun pouvoir. Il ne reste donc à la femme, si elle veut surmonter en elle-même la tare originelle, qu'à s'incliner devant Dieu dont la volonté l'asservit à l'homme. Et par cette soumission elle peut prendre dans la mythologie masculine un rôle neuf. Combattue, foulée aux pieds, quand elle se voulait dominatrice et tant qu'elle n'avait pas explicitement abdiqué, elle pourra être honorée comme vassale. Elle ne perd aucun de ses attributs primitifs; mais ceux-ci changent de signe; de néfastes ils deviennent fastes; la magie noire se tourne en magie blanche. Servante, la femme a droit aux plus splendides apothéoses.

Et puisque c'est en tant que Mère qu'elle a été asservie, c'est

d'abord comme mère qu'elle sera chérie et respectée. Des deux antiques visages de la maternité, l'homme d'aujourd'hui ne veut plus connaître que la face souriante. Limité dans le temps et l'espace, ne possédant qu'un corps et une vie finie, l'homme n'est qu'un individu au sein d'une Nature et d'une Histoire étrangères. Limitée comme lui, semblable à lui puisqu'elle est aussi habitée par l'esprit, la femme appartient à la Nature, elle est traversée par le courant infini de la Vie; elle apparaît donc comme la médiatrice entre l'individu et le cosmos. Quand la figure de la mère est devenue rassurante et sainte, on comprend que l'homme se tourne vers elle avec amour. Perdu dans la nature, il cherche à s'en sauver; mais séparé d'elle, il aspire à la rejoindre. Solidement assise dans la famille, dans la société, en accord avec les lois et les mœurs, la mère est l'incarnation même du Bien : la nature à laquelle elle participe devient bonne; elle n'est plus ennemie de l'esprit; et si elle demeure mystérieuse, c'est un mystère souriant, comme celui des madones de Léonard de Vinci. L'homme ne veut pas être femme, mais il rêve d'envelopper en lui tout ce qui est, et donc aussi cette femme qu'il n'est pas : dans le culte qu'il rend à sa mère, il tente de s'approprier ses richesses étrangères. Se reconnaître fils de sa mère, c'est reconnaître sa mère en lui, c'est intégrer la féminité en tant qu'elle est liaison à la terre, à la vie, au passé. Dans les *Conversations en Sicile* de Vittorini, c'est là ce que le héros va chercher auprès de sa mère : le sol natal, ses odeurs et ses fruits, son enfance, le souvenir de ses ancêtres, les traditions, les racines desquelles son existence individuelle l'a détaché. C'est cet enracinement même qui exalte dans l'homme l'orgueil du dépassement; il lui plaît de s'admirer s'arrachant des bras maternels pour partir vers l'aventure, l'avenir, la guerre; ce départ serait moins émouvant s'il n'y avait personne pour tenter de le retenir : il apparaîtrait comme un accident, non comme une victoire durement achetée. Et il lui plaît aussi de savoir que ces bras demeurent prêts à l'accueillir. Après la tension de l'action, le héros aime goûter à nouveau auprès de sa mère le repos de l'immanence : elle est le refuge, le sommeil; par la caresse de ses mains, il se replonge dans le sein de la

nature, il se laisse porter par le grand courant de la vie aussi tranquillement que dans la matrice, que dans le tombeau. Et si la tradition veut qu'il meure en appelant sa mère, c'est que, sous le regard maternel, la mort même est domestiquée, symétrique de la naissance, indissolublement liée à toute vie charnelle. La mère reste associée à la mort comme dans le mythe antique des Parques; il lui appartient d'ensevelir les morts, de les pleurer. Mais son rôle est précisément d'intégrer la mort à la vie, à la société, au bien. Aussi le culte des « mères héroïques » est-il systématiquement encouragé : si la société obtient des mères qu'elles cèdent leurs fils à la mort, elle pense avoir le droit de les assassiner. A cause de l'emprise que la mère a sur ses fils, il est avantageux à la société de se l'annexer : c'est pourquoi la mère est entourée de tant de marques de respect, on la doue de toutes les vertus, on crée à son propos une religion à laquelle il est interdit de se dérober sous peine de sacrilège et de blasphème; on fait d'elle la gardienne de la morale; servante de l'homme, servante des pouvoirs, elle conduira doucement ses enfants dans les chemins tracés. Plus une collectivité est résolument optimiste, plus docilement elle acceptera cette tendre autorité, plus la mère y sera transfigurée. La « Mom » américaine est devenue cette idole que décrit Philippe Wyllie dans *Generation of vipers*, parce que l'idéologie officielle de l'Amérique est le plus entêté des optimismes. Glorifier la mère, c'est accepter la naissance, la vie et la mort sous leur forme animale et sociale à la fois, c'est proclamer l'harmonie de la nature et de la société. C'est parce qu'il rêve à l'accomplissement de cette synthèse qu'Auguste Comte fait de la femme la divinité de la future Humanité. Mais c'est pourquoi aussi tous les révoltés s'acharnent sur la figure de la mère; en la bafouant, ils refusent le donné qu'on prétend leur imposer à travers la gardienne des mœurs et des lois[1].

1. Il faudrait citer ici tout le poème de Michel Leiris intitulé *La Mère*. En voici quelques extraits caractéristiques :

La mère en noir, mauve, violet, — voleuse des nuits, — c'est la sorcière dont l'industrie cachée vous met au monde, celle qui vous berce, vous choie, vous met en bière, quand elle n'abandonne pas — ultime joujou — à vos mains qui le posent gentiment au cercueil, son corps recroquevillé. (...)

La mère — statue aveugle, fatalité dressée au centre du sanctuaire inviolé

Le respect dont la Mère est nimbée, les interdits dont elle est entourée refoulent le dégoût hostile qui spontanément se mêle à la tendresse charnelle qu'elle inspire. Cependant sous des formes larvées l'horreur de la maternité survit. En particulier il est intéressant de remarquer qu'en France, depuis le moyen âge, on a forgé un mythe secondaire qui permet à ces répugnances de s'exprimer librement : c'est celui de la Belle-Mère. Des fabliaux aux vaudevilles, c'est la maternité en général que l'homme bafoue à travers la mère de son épouse que ne défend aucun tabou. Il hait que la femme qu'il aime ait été engendrée : la belle-mère est l'évidente image de la décrépitude à laquelle elle a voué sa fille en lui donnant le jour; son obésité, ses rides, annoncent l'obésité, les rides promises à la jeune mariée dont l'avenir est ainsi tristement préfiguré; aux côtés de sa mère elle n'apparaît plus comme un individu, mais comme le moment d'une espèce; elle n'est plus la proie désirée, la compagne chérie parce que son existence singulière se dissout dans la vie universelle. Sa particularité est dérisoirement contestée par la généralité, l'autonomie de l'esprit par son enracinement dans le passé et dans la chair : c'est cette dérision que l'homme objective en un personnage grotesque; mais s'il

— c'est la nature qui vous caresse, le vent qui vous encense, le monde qui tout ensemble vous pénètre, vous monte au ciel (enlevé sur les multiples spires) et vous pourrit. (...)

La mère — qu'elle soit jeune ou vieille, belle ou laide, miséricordieuse ou têtue — c'est la caricature, le monstre femme jaloux, le Prototype déchu, — si tant est que l'Idée (pythie flétrie juchée sur le trépied de son austère majuscule) n'est que la parodie des vives, légères, chatoyantes pensées...

La mère — sa hanche ronde ou sèche, son sein tremblant ou dur — c'est le déclin promis, dès l'origine, à toute femme, l'émiettement progressif de la roche étincelante sous le flot des menstrues, l'ensevelissement lent — sous le sable du désert âgé — de la caravane luxuriante et chargée de beauté.

La mère — ange de la mort qui épie, de l'univers qui enlace, de l'amour que la vague du temps rejette — c'est la coquille au graphique insensé (signe d'un sûr venin) à lancer dans les vasques profondes, génératrice de cercles pour les eaux oubliées.

La mère — flaque sombre, éternellement en deuil de tout et de nous-mêmes — c'est la pestilence vaporeuse qui s'irise et qui crève, enflant bulle par bulle sa grande ombre bestiale (honte de chair et de lait), voile roide qu'une foudre encore à naître devrait déchirer.

. . . .

Viendra-t-il jamais à l'esprit d'une de ces innocentes salopes de se traîner pieds nus dans les siècles pour pardon de ce crime : nous avoir enfantés?

y a tant de rancune dans son rire, c'est qu'il sait bien que le sort de sa femme est celui de tout être humain : c'est le sien.

Cependant derrière la Mère sanctifiée se presse la cohorte des magiciennes blanches qui mettent au service de l'homme les sucs des herbes et les radiations astrales : grand'mères, vieilles femmes aux yeux pleins de bonté, servantes au grand cœur, sœurs de charité, infirmières aux mains merveilleuses, amante telle que Verlaine la rêve : « Douce, pensive et brune et jamais étonnée, et qui parfois vous baise au front comme un enfant »; elles ont le clair mystère des ceps noueux, de l'eau fraîche; elles pansent et guérissent; leur sagesse est la sagesse silencieuse de la vie, elles comprennent sans mots. Près d'elles l'homme oublie tout orgueil; il connaît la douceur de s'abandonner et de redevenir un enfant, car il n'y a de lui à elles aucune lutte de prestige : il ne saurait envier à la nature ses vertus inhumaines; et dans leur dévouement les sages initiées qui le soignent se reconnaissent comme ses servantes; il se soumet à leur puissance bienfaisante parce qu'il sait que dans cette soumission il reste leur maître. Les sœurs, les amies d'enfance, les pures jeunes filles, toutes les futures mères font partie de cette troupe bénie. Et l'épouse même, quand sa magie érotique s'est dissipée, apparaît comme le refuge et le repos : pour beaucoup d'hommes elle est, plutôt qu'une amante, la mère de leurs enfants et ils recherchent en elle le souvenir de leur propre mère. Du jour où la mère est sanctifiée et asservie, on peut sans effroi la retrouver présente chez la compagne, elle aussi sanctifiée et soumise. Racheter la mère, c'est racheter la chair, donc l'union charnelle et l'épouse. On a vu que de tout temps le rôle des rites nuptiaux a été d'ôter à la femme ses armes magiques et de la donner à l'époux par delà la décevante possession physique. Par la dépendance économique dans laquelle elle est maintenue, par la reconnaissance sociale de ce lien, la femme est alors faite propriété de son mari; elle lui appartient si profondément qu'elle participe à la même essence que lui : « Là où tu seras Gaïus, je serai Gaïa. » Elle a son nom, ses dieux, il est responsable d'elle, il se double en elle : dans le mariage monogame, il l'appelle sa *moitié*. Elle représente pour

l'homme, de la manière la plus évidente, sa prise sur le monde; elle manifeste concrètement l'existence de l'homme au sein de ce monde. Il s'enorgueillit de son épouse comme de sa maison, ses terres, ses troupeaux, ses trésors. Chez les Orientaux, la femme se doit d'être grasse : on voit qu'elle est largement nourrie, elle fait honneur à son maître. Un musulman est d'autant plus respecté qu'il possède un plus grand nombre de femmes et qu'elles sont d'apparence plus florissante. Dans la société bourgeoise moderne, un des rôles dévolus à la femme, c'est de *représenter* : sa beauté, son charme, son intelligence, son élégance sont les signes extérieurs de la richesse du mari au même titre que la carrosserie de son automobile. Riche, il la couvre de fourrures et de bijoux. Plus pauvre, il vantera de préférence les qualités morales de sa femme et ses talents de ménagère; le plus déshérité, s'il s'est attaché une femme qui le sert, croit posséder quelque chose sur terre : le héros de la *Mégère apprivoisée* convoque tous ses voisins pour leur montrer avec quelle autorité il a su dompter sa femme. Manifestant la valeur sociale du mari, elle assure le triomphe de son orgueil, elle lui permet de se réaliser comme sujet souverain. Mais elle est aussi pour lui un dépassement de lui-même; elle partage avec la mère la fonction de médiatrice. Assurant la continuité de la famille, elle rattache l'homme à son passé; elle lui annexe l'avenir en engendrant sa postérité; grâce à elle, il peut capter à domicile les mystérieuses palpitations de la vie. C'est par son truchement que la nature est intégrée à l'existence masculine : elle fleurit la maison, prépare les aliments; d'une manière plus subtile on lui demande d'entretenir au foyer la chaleur du sein maternel. La bonne épouse, c'est la servante dévouée, l'idole parée qu'on exhibe aux visiteurs et la magicienne blanche qui apprivoise les effluves du soleil, de l'eau, du feu, de la terre. Un écrivain bourgeois cité par Bebel résume ainsi avec sérieux cet idéal : « L'homme veut quelqu'un dont non seulement le cœur batte pour lui, mais dont la main lui éponge le front, qui fasse *rayonner* la paix, l'ordre, la tranquillité, une *silencieuse* autorité sur lui-même et sur les choses, qu'il retrouve chaque jour en rentrant à la maison; il veut quelqu'un qui répande

sur toutes choses cet inexprimable *parfum* de femme qui est la chaleur *vivifiante* de la vie du foyer. »

C'est dans les sociétés où l'homme cherche l'accomplissement de lui-même par la propriété privée que la femme prend la figure d'un bien que l'on possède. Mais l'homme connaît d'autres chemins : il ne cherche pas en tout cas le repos; il se plaît à se réaliser comme transcendance; il aime la conquête, l'aventure. Ici encore la femme est appelée à jouer un grand rôle : elle apparaît comme un des buts privilégiés auxquels se destine le héros, l'aventurier, l'individualiste. On voit dans l'antiquité Persée délivrer Andromède, Orphée chercher Eurydice aux enfers et Troie combattre pour garder la belle Hélène. Les romans de chevalerie ne connaissent guère d'autre prouesse que la délivrance des princesses captives. Que ferait le Prince charmant s'il ne réveillait la Belle au bois dormant, s'il ne comblait Peau d'Ane de ses dons? Le mythe du roi épousant une bergère flatte l'homme autant que la femme. L'homme riche a besoin de donner, sinon sa richesse inutile reste abstraite : il lui faut en face de lui quelqu'un à qui donner. Le mythe de Cendrillon, que Philipp Willye a décrit avec complaisance dans *Generation of Vipers*, fleurit surtout dans les pays prospères; il a plus de force en Amérique qu'ailleurs parce que les hommes y sont plus embarrassés de leurs richesses : cet argent qu'ils emploient toute leur vie à gagner, comment le dépenseraient-ils s'ils ne le consacraient pas à une femme? Orson Welles, entre autres, a incarné dans *Citizen Kane* l'impérialisme de cette fausse générosité : c'est pour l'affirmation de sa propre puissance que Kane choisit d'écraser de ses dons une obscure chanteuse et de l'imposer au public comme une grande cantatrice; on pourrait citer aussi en France bien des Citizen Kane au petit pied. Dans cet autre film, *The razor's edge*, quand le héros revient des Indes muni de la sagesse absolue, le seul usage qu'il trouve à en faire, c'est de relever une prostituée. Il est clair qu'en se rêvant ainsi donateur, libérateur, rédempteur, l'homme souhaite encore l'asservissement de la femme; car, pour réveiller la Belle au bois dormant, il faut qu'elle dorme; il faut des ogres et des dragons pour qu'il y ait des princesses captives. Cepen-

dant, plus l'homme a le goût des entreprises difficiles, plus il se plaira à accorder à la femme de l'indépendance. Vaincre est encore plus fascinant que délivrer ou donner. L'idéal de l'homme occidental moyen, c'est une femme qui subisse librement sa domination, qui n'accepte pas ses idées sans discussion, mais qui cède à ses raisons, qui lui résiste avec intelligence pour finir par se laisser convaincre. Plus son orgueil s'enhardit, plus il aime que l'aventure soit dangereuse : il est plus beau de dompter Penthésilée que d'épouser une Cendrillon consentante. « Le guerrier aime le danger et le jeu », dit Nietzsche, « c'est pourquoi il aime la femme qui est le jeu le plus dangereux ». L'homme qui aime le danger et le jeu voit sans déplaisir la femme se changer en amazone s'il garde l'espoir de la séduire : ce qu'il exige en son cœur, c'est que cette lutte demeure pour lui un jeu alors que la femme y engage son destin; c'est là la véritable victoire de l'homme, libérateur ou conquérant : c'est que la femme librement le reconnaisse comme son destin.

Plus on accorde de liberté à la femme, plus ses fonctions vont grandir en dignité : mais elles demeurent foncièrement les mêmes; répondant à des vœux plus complexes du mâle, elles n'en sont pas moins destinées à le servir. Liée à la propriété, enfermée au foyer ou dominée par le prestige viril, la femme flatte de la même manière la volonté de puissance masculine; et l'homme attend toujours qu'elle serve de médiatrice entre le monde et lui. Il en fera volontiers sa conseillère : il invente des buts, il veut les atteindre sans secours et souvent l'avis même d'un autre homme lui serait importun; mais la femme parle au nom d'autres valeurs, au nom d'une sagesse que l'homme ne prétend pas détenir, plus instinctive que la science, plus immédiatement accordée au réel; en elle subsiste quelque chose de la Pythie : ce sont des « intuitions » qu'elle livre au consultant; il l'interroge sans amour-propre, comme il interrogerait les astres. Cette « intuition » peut servir les domaines les plus abstraits; elle s'étend à la politique, aux affaires : Aspasie et Mme de Maintenon font encore aujourd'hui des carrières florissantes. La conseillère peut même devenir une inspiratrice : les Muses sont femmes. La Muse est la médiatrice entre l'esprit

créateur et les sources naturelles où il doit puiser. C'est à travers la femme dont l'esprit est profondément engagé dans la nature que le génie masculin va sonder les abîmes du silence et de la nuit féconde. La Muse ne crée rien par elle-même, elle confie au mâle une obscure matière qu'il élabore; c'est une Sibylle assagie qui s'est faite docilement servante d'un maître.

Il y a une autre fonction que l'homme confie volontiers à la femme : étant but des activités des hommes et source de leurs décisions, elle apparaît du même coup comme mesure des valeurs. Elle se découvre comme un juge privilégié. Ce n'est pas seulement pour le posséder que l'homme rêve d'un Autre, mais aussi pour être confirmé par lui dans son être. Se confirmer soi-même, être confirmé par des hommes, qui sont ses semblables, réclame de lui une tension constante : c'est pourquoi il souhaite qu'un regard venu du dehors confère à sa vie, à ses entreprises, à lui-même une valeur absolue. Le regard de Dieu est caché, étranger, inquiétant : même aux époques de foi, seuls quelques mystiques en étaient brûlés. Ce rôle divin, c'est à la femme qu'on l'a souvent dévolu. Proche de l'homme, dominée par lui, elle ne pose pas de valeurs qui lui soient étrangères : et cependant, comme elle est autre, elle demeure extérieure au monde des hommes et donc capable de le saisir avec objectivité. C'est elle qui en chaque cas singulier dénoncera la présence ou l'absence du courage, de la force, de la beauté, tout en confirmant du dehors leur prix universel. Les hommes sont trop occupés de leurs rapports de coopération et de lutte pour être les uns pour les autres un public : ils ne se contemplent pas. La femme est à l'écart de leurs activités, elle ne prend pas part aux joutes et aux combats : toute sa situation la destine à jouer ce rôle de regard. C'est pour sa dame que le chevalier combat dans le tournoi; c'est le suffrage des femmes que les poètes cherchent à obtenir. Quand Rastignac veut conquérir Paris, il pense d'abord à *avoir* des femmes, moins pour les posséder dans leur corps que pour jouir de cette réputation que seules elles sont capables de créer à un homme. Et en vérité, si le mot *avoir* est ici équivoque, c'est que les deux fonctions d'objet et de juge ne sont pas dissociées. Dès que la femme est

une personne, on ne peut la conquérir qu'avec son consentement; il faut la gagner. C'est le sourire de la Belle au bois dormant qui comble le prince Charmant, ce sont les larmes de bonheur et les mots de gratitude des princesses captives qui donnent sa vérité à la prouesse du chevalier. Inversement son regard n'a pas la sévérité abstraite d'un regard masculin : il se laisse charmer. Ainsi l'héroïsme et la poésie sont des modes de séduction : mais en se laissant séduire, la femme exalte l'héroïsme et la poésie. Elle apparaît comme la suprême récompense de l'homme puisqu'elle est, sous une forme étrangère que l'homme peut posséder dans sa chair, sa propre apothéose. C'est là ce qu'universellement l'homme demande à la femme : c'est d'être, hors de lui, tout ce qu'il ne peut pas saisir en lui parce que l'intériorité de l'existant n'est que néant et qu'il ne s'atteint qu'en se projetant dans le monde. Au fond de ces yeux vivants, il cherche une image nimbée d'admiration et d'amour, divinisée; c'est cette image qu'il étreint quand il serre dans ses bras cet être qui résume pour lui toute la Nature et qu'il a dompté en lui imposant ses valeurs et ses lois. C'est alors, s'unissant à cet autre qu'il a fait sien, qu'il espère se trouver lui-même.

Une des manières les plus généreuses de tenter d'accéder à l'Autre, c'est de le poser comme l'essentiel et de vouloir se perdre en lui. Exaltant la femme comme médiatrice, guide, juge, la divinisant, il y a des hommes qui renoncent à prétendre la maîtriser : ils la vénèrent dans sa splendeur intouchée. Si la plupart des hommes cherchent la séparation, l'autoritaire affirmation de leur autonomie, d'autres au contraire veulent briser les barrières qui limitent le sujet, ils quêtent l'extase. Le mystique veut se perdre au sein de l'Autre, ce qui est une manière de se confondre avec lui : aux époques mystiques, la femme se pare d'une auréole divine. Elle a été adorée dans les sectes gnostiques qui avaient fait de la Sagesse une femme. En Sophie, la Nature et la Raison se confondent; parce qu'elle est la Nature, dans toutes les doctrines qui assimilent Nature et Esprit, la femme apparaîtra aussi comme Harmonie et Vérité. Elle sera Béatrice guidant Dante à travers les mystères du

monde supra terrestre; Pétrarque l'exaltera sous les traits de Laure. L'Ame du monde, et l'âme de l'homme lui-même, devient femme. A certaines époques, le culte de Marie prend presque le pas, du moins dans le secret des cœurs, sur celui de Dieu même.

Puisque la Vierge Marie est l'image la plus achevée, la plus généralement vénérée de la femme régénérée et consacrée au Bien, il est intéressant de voir à travers la littérature et l'iconographie comment elle apparaît. Voici un extrait des litanies que lui adressait au moyen âge la chrétienté fervente :

« ...Haute Vierge, tu es la féconde Rosée, la Fontaine de Joie, le canal des miséricordes, le puits des eaux vives qui apaisent nos ardeurs.

» Tu es la Mamelle dont Dieu allaite les orphelins...

» Tu es la Moelle, la Mie, le Noyau de tous les biens.

» Tu es la Femme sans ruse dont l'amour jamais ne change...

» Tu es la Piscine probatique, le Remède des vies lépreuses, la subtile Physicienne dont la pareille ne se trouve ni à Salerne, ni à Montpellier...

» Tu es la Dame aux mains guérisseuses dont les doigts si beaux, si blancs, si longs restaurent les nez et les bouches, font de nouveaux yeux et de nouvelles oreilles. Tu éteins les ardents, ranimes les paralytiques, redresses les lâches, ressuscites les morts. »

On retrouve dans ces invocations la plupart des attributs féminins que nous avons signalés. La Vierge est fécondité, rosée, source de vie; beaucoup d'images la figurent au puits, à la source, à la fontaine; l'expression « Fontaine de vie » est une des plus répandues; elle n'est pas créatrice, mais elle fertilise, elle fait jaillir à la lumière ce qui était caché dans la terre. Elle est la profonde réalité enfermée sous les apparences des choses : le Noyau, la Moelle. Par elle s'apaisent les désirs : elle est ce qui est donné à l'homme pour l'assouvir. Partout où la vie est menacée, elle la sauve et la restaure : elle guérit et fortifie. Et parce que la vie émane de Dieu, étant intermédiaire entre l'homme et la vie, elle est aussi truchement entre l'humanité et Dieu. « Porte du diable », disait Tertullien. Mais,

transfigurée, elle est porte du ciel; des peintures nous la représentent ouvrant une porte ou une fenêtre sur le paradis; ou encore, dressant une échelle entre la terre et le firmament. Plus clairement, la voilà avocate, plaidant auprès de son Fils pour le salut des hommes : beaucoup de tableaux du Jugement dernier montrent la Vierge découvrant ses seins et suppliant le Christ au nom de sa glorieuse maternité. Elle protège dans les plis de son manteau les enfants des hommes; son amour miséricordieux les suit sur les océans, les champs de bataille, à travers les dangers. Elle fléchit, au nom de la charité, la Justice divine : on voit des « Vierge à la balance » qui font en souriant pencher du côté du Bien le plateau où l'on pèse les âmes.

Ce rôle miséricordieux et tendre est l'un des plus importants de tous ceux qui ont été dévolus à la femme. Même intégrée à la société, la femme en déborde subtilement les frontières parce qu'elle a la générosité insidieuse de la Vie. C'est cette distance entre les constructions voulues par les mâles et la contingence de la nature qui semble en certains cas inquiétante : mais elle devient bénéfique quand la femme, trop docile pour menacer l'œuvre des hommes, se borne à l'enrichir et à en assouplir les lignes trop accusées. Les dieux mâles représentent le Destin; du côté des déesses on trouve une bienveillance arbitraire, une faveur capricieuse. Le Dieu chrétien a les rigueurs de la Justice; la Vierge a la douceur de la charité. Sur terre, les hommes sont défenseurs des lois, de la raison, de la nécessité; la femme connaît la contingence originelle de l'homme même et de cette nécessité à laquelle il croit; de là vient la mystérieuse ironie qui fleurit sur ses lèvres et sa flexible générosité. Elle a enfanté dans la douleur, elle a soigné les blessures des mâles, elle allaite le nouveau-né et ensevelit les morts; elle connaît de l'homme tout ce qui brime son orgueil et humilie sa volonté. Tout en s'inclinant devant lui, soumettant la chair à l'esprit, elle se tient aux frontières charnelles de l'esprit; et elle conteste le sérieux des dures architectures masculines, elle en adoucit les angles; elle y introduit un luxe gratuit, une grâce imprévue. Son pouvoir sur les hommes vient de ce qu'elle les rappelle tendrement à une conscience modeste de leur authentique

condition; c'est le secret de sa sagesse désabusée, douloureuse, ironique et aimante. Même la frivolité, le caprice, l'ignorance sont en elles des vertus charmantes parce qu'elles s'épanouissent en deçà et au delà du monde où l'homme choisit de vivre, mais où il aime ne pas se sentir enfermé. En face des significations arrêtées, des instruments façonnés à des fins utiles, elle dresse le mystère des choses intactes; elle fait passer dans les rues des villes, dans les champs cultivés le souffle de la poésie. La poésie prétend capter ce qui existe par delà le langage et les conduites quotidiennes : la femme est une réalité éminemment poétique, puisqu'en elle l'homme projette tout ce qu'il ne décide pas d'être. Trésor, proie, jeu et risque, muse, guide, juge, médiatrice, elle est l'Autre dans lequel le sujet se dépasse sans être limité, qui s'oppose à lui sans le nier; elle est l'Autre qui se laisse annexer sans cesser d'être l'Autre. Et par là elle est si nécessaire à la joie de l'homme et à son triomphe qu'on peut dire que, si elle n'existait pas, les hommes l'auraient inventée.

Ils l'ont inventée. Mais elle existe aussi sans leur invention. C'est pourquoi elle est, en même temps que l'incarnation de leur rêve, son échec. Il n'est pas une des figures de la femme qui n'engendre aussitôt sa figure inversée. Sous quelque aspect que nous la considérions, nous retrouvons toujours la même oscillation dialectique du fait que l'inessentiel retourne nécessairement à l'essentiel. En face de la Vierge Mère et de Béatrice subsistent Ève et Circé.

L'homme a réussi à asservir la femme : mais dans cette mesure il l'a dépouillée de ce qui en rendait la possession désirable. Subissant une dépendance économique, intégrée à la famille et à la société, fatiguée par des tâches souvent lourdes, la magie de la femme, plutôt qu'elle ne se transfigure, se dissipe. L'homme n'a plus à la conquérir, elle est sa prisonnière : mais aussi n'éprouve-t-il plus tant de joie à la posséder. Réduite à la condition de servante, elle n'est plus cette proie indomptée qui résumait tous les trésors de la nature. C'est un lieu commun que le mariage tue l'amour. L'épouse trop quotidienne, trop dédaignée ou trop respectée, n'est plus un objet érotique. En

toute femme, la beauté, la jeunesse ne sont que le masque menteur derrière lequel guette la vieillesse détestée; mais c'est dans le mariage que l'homme est pris sans recours à ce piège tendu par la nature. Pour avoir désiré une fraîche jeune fille, le mâle doit, pendant toute sa vie, nourrir une épaisse matrone, une vieillarde desséchée. C'est, entre autres, au moyen âge, le thème de maintes lamentations : les *Lamentations de Mahieu* sont un des modèles du genre. La vieille épouse laide et acariâtre est un des types féminins dont les hommes ont toujours parlé avec le plus de rancune. Les rites du mariage sont primitivement destinés à défendre l'homme contre la femme; et cette défense semble rigoureuse quand l'épouse devient sa propriété; mais tout ce que nous possédons en retour nous possède; le mariage est pour l'homme aussi une servitude. Par goût, l'homme est polygame. « On ne peut pas toujours manger du même plat », expliquait un sauvage de Polynésie. Et la polygamie légale est la forme de mariage qui lui est la plus favorable; c'est alors que la réciprocité du lien conjugal se fait le moins sentir; quand une femme a perdu sa fraîcheur, l'homme ne la garde plus que comme servante et il met dans son lit une nouvelle favorite. Beaucoup d'hommes pratiquent une polygamie clandestine : à côté de l'épouse unique ils ont une ou plusieurs maîtresses; il y a dissociation entre la femme-servante et l'objet érotique; mais légitime, ou seulement toléré, ce mode de vie ne convient qu'aux riches. A côté de la vie conjugale, l'homme de condition modeste ne connaît guère que de brèves aventures érotiques; si bien qu'il se trouve dans cette irritante situation : il a la propriété légale d'une femme qu'il ne désire pas et il désire des femmes qui ne lui appartiennent pas. La facilité du divorce est, en Amérique, un remède à cet état de chose; mais le divorce aussi est coûteux puisque le mari doit payer une « alimony ». Le malheur de l'homme, c'est que la femme demeure un estomac à nourrir bien après que son attrait sexuel se soit dissipé. Mégère, acariâtre, jalouse, le délicat joyau destiné à embellir sa vie devient un odieux fardeau. Le mariage prétend socialiser l'érotisme, et il ne réussit qu'à le tuer. C'est qu'une telle tentative est uto-

pique. L'érotisme implique une revendication de l'instant contre le temps, de l'individu contre la collectivité; il affirme la séparation contre la communication; il est rebelle à toute réglementation; il contient un principe hostile à la société. C'est pourquoi jamais les mœurs ne sont pliées à la rigueur des institutions et des lois : c'est contre elles que l'amour s'est de tout temps affirmé. Sous sa figure sensuelle, il s'adresse en Grèce et à Rome à des jeunes gens ou à des courtisanes; charnel et platonique à la fois, l'amour courtois est toujours destiné à l'épouse d'un autre. Tristan est l'épopée de l'adultère. « L'amour dans le sens moderne du mot ne se produit dans l'antiquité qu'en dehors de la société officielle », remarque Engels. « Le point même où l'antiquité s'est arrêtée dans ses tendances à l'amour sexuel est celui d'où le moyen âge repart : l'adultère », ajoute-t-il. L'époque qui crée à neuf, autour de 1900, le mythe de la femme, est celle où l'adultère devient le thème de toute la littérature. Certains écrivains, tels Bernstein, dans une suprême défense des institutions bourgeoises, s'efforcent de réintégrer dans le mariage l'érotisme et l'amour; mais il y a plus de vérité dans *Amoureuse*, de Porto-Riche, qui montre l'incompatibilité de ces deux ordres de valeurs. L'adultère ne peut disparaître qu'avec le mariage même. Car le but du mariage est en quelque sorte d'immuniser l'homme contre *sa* femme : mais les autres femmes conservent à ses yeux leur vertigineux attrait; c'est vers elles qu'il se tournera. Les femmes se font complices. Car elles se rebellent contre un ordre qui prétend les priver de toutes leurs armes. Pour arracher la femme à la Nature, pour l'asservir à l'homme par des cérémonies et des contrats, on l'a élevée à la dignité d'une personne humaine, on l'a douée de liberté. Mais la liberté est précisément ce qui échappe à toute servitude; et si on l'accorde à un être originellement habité par des puissances maléfiques, elle devient dangereuse. Elle le devient d'autant plus que l'homme s'est arrêté à des demi-mesures; il n'a accepté la femme dans le monde masculin qu'en faisant d'elle une servante, en la frustrant de sa transcendance; la liberté dont on l'a dotée ne saurait avoir d'autre usage que négatif; elle s'emploie à se refuser. La

femme n'est devenue libre qu'en devenant captive; elle renonce à ce privilège humain pour retrouver sa puissance d'objet naturel. Le jour, elle joue perfidement son rôle de servante docile, mais la nuit elle se change en chatte, en biche; elle se glisse à nouveau dans sa peau de sirène ou, chevauchant un balai, elle s'enfuit vers des rondes sataniques. Parfois c'est sur son mari même qu'elle exerce sa magie nocturne; mais il est plus prudent de dissimuler à son maître ses métamorphoses; ce sont des étrangers qu'elle choisit comme proies; ils n'ont pas de droit sur elle, et elle est demeurée pour eux plante, source, étoile, ensorceleuse. La voilà donc vouée à l'infidélité : c'est le seul visage concret que puisse revêtir sa liberté. Elle est infidèle par delà même ses désirs, ses pensées, sa conscience; du fait qu'on la regarde comme un objet, elle est offerte à toute subjectivité qui choisit de s'emparer d'elle; enfermée dans le harem, cachée sous des voiles, on n'est encore pas sûr qu'elle n'inspire à personne du désir : inspirer du désir à un étranger, c'est déjà manquer à son époux et à la société. Mais, en outre, elle se fait souvent complice de cette fatalité; c'est seulement par le mensonge et l'adultère qu'elle peut prouver qu'elle n'est la chose de personne et qu'elle dément les prétentions du mâle. C'est pourquoi la jalousie de l'homme est si prompte à s'éveiller; on voit dans les légendes que la femme peut être soupçonnée sans raison, condamnée sur le moindre soupçon, telles Geneviève de Brabant et Desdémone; avant même tout soupçon, Grisélidis est soumise aux plus dures épreuves; ce conte serait absurde si la femme n'était pas d'avance suspecte; il n'y a pas à démontrer ses fautes : c'est à elle de prouver son innocence. C'est pourquoi aussi la jalousie peut être insatiable; on a dit déjà que la possession ne peut jamais être positivement réalisée; même si on interdit à tout autre d'y puiser, on ne possède pas la source à laquelle on s'abreuve : le jaloux le sait bien. Par essence, la femme est inconstante, comme l'eau est fluide; et aucune force humaine ne peut contredire une vérité naturelle. A travers toutes les littératures, dans les *Mille et une Nuits* comme dans le *Décaméron*, on voit les ruses de la femme triompher de la prudence de l'homme. Et cependant

ce n'est pas seulement par volonté individualiste que celui-ci est geôlier : c'est la société qui, en tant que père, frère, époux, le rend responsable de la conduite de sa femme. La chasteté lui est imposée pour des raisons économiques et religieuses, chaque citoyen devant être authentifié comme fils de son propre père. Mais il est aussi très important d'obliger la femme à coïncider exactement avec le rôle que lui a dévolu la société. Il y a une double exigence de l'homme qui voue la femme à la duplicité : il veut que la femme soit sienne et qu'elle demeure étrangère; il la rêve servante et sorcière à la fois. Mais c'est seulement le premier de ces désirs qu'il assume publiquement; l'autre est une revendication sournoise qu'il dissimule au secret de son cœur et de sa chair; elle conteste la morale et la société; elle est mauvaise comme l'Autre, comme la Nature rebelle, comme la « mauvaise femme ». L'homme ne se voue pas intégralement au Bien qu'il construit et prétend imposer; il garde de honteuses intelligences avec le Mal. Mais partout où celui-ci ose montrer imprudemment son visage à découvert, il part en guerre contre lui. Dans les ténèbres de la nuit, l'homme invite la femme au péché. Mais, en plein jour, il répudie le péché et la pécheresse. Et les femmes, pécheresses elles-mêmes dans le mystère du lit, n'en rendent qu'avec plus de passion un culte public à la vertu. De même que chez les primitifs le sexe mâle est laïque, tandis que celui de la femme est chargé de vertus religieuses et magiques, la faute de l'homme dans les sociétés plus modernes n'est qu'une incartade sans gravité; on la considère souvent avec indulgence; même s'il désobéit aux lois de la communauté, l'homme continue de lui appartenir; il n'est qu'un enfant terrible qui ne menace pas profondément l'ordre collectif. Au contraire si la femme s'évade de la société, elle retourne à la Nature et au démon, elle déchaîne au sein de la collectivité des forces incontrôlables et mauvaises. Au blâme qu'inspire une conduite dévergondée se mêle toujours de la peur. Si le mari ne réussit pas à contraindre sa femme à la vertu, il participe à sa faute; son malheur est aux yeux de la société un déshonneur; il est des civilisations si sévères qu'il lui faudra tuer la criminelle pour se désolidariser de son crime.

Dans d'autres, on punira l'époux complaisant par des charivaris, ou en le promenant nu sur un âne. Et la communauté se chargera de châtier à sa place la coupable : car ce n'est pas lui seulement qu'elle a offensé, mais la collectivité tout entière. Ces coutumes ont existé avec une particulière âpreté dans l'Espagne superstitieuse et mystique, sensuelle et terrorisée par la chair. Calderon, Lorca, Valle Inclan en ont fait le thème de maints drames. Dans *La maison de Bernarda* de Lorca, les commères du village veulent punir la jeune fille séduite en la brûlant avec un charbon ardent « au lieu de son péché ». Dans les *Divines paroles* de Valle d'Inclam, la femme adultère apparaît comme une sorcière qui danse avec le démon; sa faute découverte, tout le village se rassemble pour lui arracher ses vêtements, puis la noyer. Beaucoup de traditions rapportent qu'on dénudait ainsi la pécheresse; puis on la lapidait comme il est rapporté dans l'Évangile, on l'enterrait vivante, on la noyait, on la brûlait. Le sens de ces supplices, c'est qu'on la rendait ainsi à la Nature après l'avoir dépouillée de sa dignité sociale; par son péché elle avait déchaîné des effluves naturels mauvais : l'expiation s'accomplissait dans une sorte d'orgie sacrée où les femmes, dénudant, frappant, massacrant la coupable, déchaînaient à leur tour des fluides mystérieux, mais propices, puisqu'elles agissaient en accord avec la société.

Cette sévérité sauvage se perd à mesure que diminuent les superstitions et que la peur se dissipe. Mais dans les campagnes on regarde avec méfiance les Bohémiennes sans Dieu, sans feu ni lieu. La femme qui exerce librement son charme : aventurière, vamp, femme fatale, demeure un type inquiétant. Dans la mauvaise femme des films de Hollywood survit la figure de Circé. Des femmes ont été brûlées comme sorcières simplement parce qu'elles étaient belles. Et dans le prude effarouchement des vertus de province, en face des femmes de mauvaise vie se perpétue une vieille épouvante.

Ce sont ces dangers mêmes qui, pour un homme aventureux, font de la femme un jeu captivant. Renonçant à ses droits de mari, refusant de s'appuyer sur les lois sociales, il essaiera de la vaincre en combat singulier. Il tente de s'annexer la femme

jusque dans ses résistances; il la poursuit dans cette liberté par où elle lui échappe. En vain. On ne fait pas sa part à la liberté : la femme libre le sera contre l'homme. Même la Belle au bois dormant peut se réveiller avec déplaisir, elle peut ne pas reconnaître en celui qui l'éveille un prince Charmant, elle peut ne pas sourire. C'est précisément le cas de Citizen Kane dont la protégée apparaît comme une opprimée et dont la générosité se dévoile comme volonté de puissance et tyrannie. La femme du héros entend le récit de ses exploits avec indifférence, la Muse dont rêve le poète bâille en écoutant ses vers. L'amazone peut refuser avec ennui le combat; et elle peut aussi en sortir victorieuse. Beaucoup de femmes américaines font la preuve de la liberté que les hommes leur ont reconnue en dévorant leur mâle à la manière des mantes religieuses. Où est Cendrillon? L'homme souhaitait donner et voilà que la femme prend. Il ne s'agit plus de jouer, mais de se défendre. Du moment où la femme est libre, elle n'a d'autre destin que celui qu'elle se crée librement. Le rapport des deux sexes devient un rapport de lutte où l'homme engage son existence aussi sérieusement que la femme. Devenue pour l'homme une semblable, elle apparaît aussi redoutable qu'au temps où elle était en face de lui la Nature étrangère. Une même dialectique fait de l'objet érotique une noire magicienne, de la servante une traîtresse, de Cendrillon une mante religieuse et change toute femme en ennemie : c'est la rançon que l'homme paie pour s'être posé comme l'essentiel et pour avoir rêvé avec mauvaise foi d'un Autre qui lui fût destiné comme son complément, sans réciprocité.

Cependant ce visage ennemi n'est pas non plus la figure définitive de la femme. Plutôt, le manichéisme s'introduit au sein de l'espèce féminine. Pythagore assimilait le principe bon à l'homme, le principe mauvais à la femme. Les hommes ont tenté de surmonter le mal en annexant la femme; ils y ont partiellement réussi; mais de même que c'est le christianisme qui, en introduisant les idées de rédemption et de salut, a donné son sens plein au mot de damnation, de même c'est en face de la femme sanctifiée que la mauvaise femme prend tout

son relief. Au cours de cette « querelle des femmes » qui dure du moyen âge à nos jours, certains hommes ne veulent connaître que la femme bénie dont ils rêvent, d'autres que la femme maudite qui dément leurs rêves. Mais en vérité, si l'homme peut trouver dans la femme *tout*, c'est qu'elle a à la fois ces deux faces. Elle figure d'une manière charnelle et vivante toutes les valeurs et anti-valeurs par lesquelles la vie prend un sens. Voici, bien tranchés, le Bien et le Mal qui s'opposent sous les traits de la Mère dévouée et de l'amante perfide; dans la vieille ballade anglaise *Randall my son*, un jeune chevalier vient mourir aux bras de sa mère, empoisonné par sa maîtresse. *La Glu* de Richepin reprend avec plus de pathétique et de mauvais goût le même thème. L'angélique Michaëla s'oppose à la noire Carmen. La mère, la fiancée fidèle, l'épouse patiente s'offrent à panser les blessures faites au cœur des hommes par les vamps et les mandragores. Entre ces pôles clairement fixés une multitude de figures ambiguës vont se définir, pitoyables, haïssables, pécheresses, victimes, coquettes, faibles, angéliques, démoniaques. Par là, une multitude de conduites et de sentiments sollicitent l'homme et l'enrichissent.

Cette complexité même de la femme l'enchante : voilà un merveilleux domestique dont il peut s'éblouir à peu de frais. Est-elle ange ou démon? L'incertitude en fait un Sphinx. C'est sous cette égide qu'était placée une des maisons closes les plus renommées de Paris. A la grande époque de la Féminité, au temps des corsets, de Paul Bourget, d'Henri Bataille, du french-cancan, le thème du Sphinx sévit intarissablement dans les comédies, les poésies et les chansons : « Qui es-tu, d'où viens-tu, Sphinx étrange? » Et on n'a pas encore fini de rêver et de discuter sur le mystère féminin. C'est pour sauvegarder ce mystère que les hommes ont supplié longtemps les femmes de ne pas abandonner les robes longues, les jupons, les voilettes, les gants montants, les hautes bottines : tout ce qui accentue en l'Autre la différence le rend plus désirable, puisque c'est l'Autre en tant que tel que l'homme veut s'approprier. On voit dans ses lettres Alain Fournier reprocher aux Anglaises leur shake-hand garçonnier : c'est la réserve pudique des

Françaises qui le trouble. Il faut que la femme reste secrète, inconnue, pour qu'on puisse l'adorer comme une princesse lointaine; il ne semble pas que Fournier ait été spécialement déférent pour les femmes qui traversèrent sa vie, mais tout le merveilleux de l'enfance, de la jeunesse, toute la nostalgie des paradis perdus, c'est dans une femme qu'il l'a incarné, une femme dont la première vertu était de paraître inaccessible. Il a tracé d'Yvonne de Galais une image blanche et dorée. Mais les hommes chérissent même les défauts féminins s'ils créent du mystère. « Une femme doit avoir des caprices », disait avec autorité un homme à une femme raisonnable. Le caprice est imprévisible; il prête à la femme la grâce de l'eau ondoyante; le mensonge la pare de miroitements fascinants; la coquetterie, la perversité même lui donnent un parfum capiteux. Décevante, fuyante, incomprise, double, c'est ainsi qu'elle se prête le mieux aux désirs contradictoires des hommes; elle est Maya aux innombrables métamorphoses. C'est un lieu commun que de se représenter le Sphinx sous les traits d'une jeune fille : la virginité est un des secrets que les hommes, et d'autant plus qu'ils sont plus libertins, trouvent le plus troublants; la pureté de la jeune fille permet l'espoir de toutes les licences et on ne sait quelles perversités se dissimulent dans son innocence; encore proche de l'animal et de la plante, déjà docile aux rites sociaux, elle n'est ni enfant, ni adulte; sa féminité timide n'inspire pas la peur, mais une inquiétude tempérée. On comprend qu'elle soit une des figures privilégiées du mystère féminin. Cependant comme « la vraie jeune fille » se perd, son culte est devenu quelque peu périmé. En revanche, le visage de prostituée que, dans une pièce au succès triomphal, Gantillon prêtait à Maya, a gardé beaucoup de son prestige. C'est là un des types féminins les plus plastiques, celui qui permet le mieux le grand jeu des vices et des vertus. Pour le puritain timoré, elle incarne le mal, la honte, la maladie, la damnation; elle inspire l'épouvante et le dégoût; elle n'appartient à aucun homme, mais se prête à tous et vit de ce commerce; elle retrouve par là l'indépendance redoutable des luxurieuses déesses-mères primitives; et elle incarne la Féminité que la société

masculine n'a pas sanctifiée, qui demeure chargée de pouvoirs maléfiques; dans l'acte sexuel, le mâle ne peut pas s'imaginer qu'il la possède, il est seul livré aux démons de la chair; c'est une humiliation, une souillure que ressentent singulièrement les Anglo-Saxons aux yeux de qui la chair est plus ou moins maudite. En revanche un homme que n'effarouche pas la chair en aimera chez la prostituée l'affirmation généreuse et crue; il verra en elle l'exaltation de la féminité qu'aucune morale n'a affadie; il retrouvera sur son corps ces vertus magiques qui naguère apparentaient la femme aux astres et à la mer : un Miller, s'il couche avec une prostituée, croit sonder les abîmes mêmes de la vie, de la mort, du cosmos; il rejoint Dieu au fond des ténèbres moites d'un vagin accueillant. Parce qu'elle est, en marge d'un monde hypocritement moral, une sorte de paria, on peut aussi considérer la « fille perdue » comme la contestation de toutes les vertus officielles; son indignité l'apparente aux saintes authentiques; car ce qui a été abaissé sera exalté; le Christ a regardé avec faveur Marie-Madeleine; le péché ouvre plus facilement les portes du ciel que ne fait une hypocrite vertu. Ainsi c'est aux pieds de Sonia que Raskolnikoff sacrifie l'arrogant orgueil masculin qui l'a conduit au crime; il a exaspéré par le meurtre cette volonté de séparation qui est en tout homme : résignée, abandonnée de tous, c'est une humble prostituée qui peut le mieux recevoir l'aveu de son abdication. Le mot « fille perdue » éveille des échos troublants; beaucoup d'hommes rêvent à se perdre; ce n'est pas si facile, on ne réussit pas aisément à atteindre le Mal sous une figure positive; et même le démoniaque est effrayé par des crimes excessifs; la femme permet de célébrer sans grands risques des messes noires où Satan est évoqué sans être précisément invité; elle est en marge du monde masculin aussi, les actes qui la concernent ne tirent pas vraiment à conséquence; cependant elle est un être humain et on peut donc accomplir à travers elle de sombres révoltes contre les lois humaines. De Musset à George Bataille, la débauche aux traits hideux et fascinants, c'est la fréquentation des « filles ». C'est sur des femmes que Sade et Sacher Masoch assouvissent les désirs qui les hantent; leurs disciples,

et la plupart des hommes qui ont des « vices » à satisfaire, s'adressent le plus ordinairement aux prostituées. Elles sont de toutes les femmes celles qui sont le plus soumises au mâle, et qui cependant lui échappent davantage; c'est ce qui les dispose à revêtir tant de multiples significations. Cependant il n'est aucune figure féminine : vierge, mère, épouse, sœur, servante, amante, farouche vertu, souriante odalisque qui ne soit susceptible de résumer ainsi les ondoyantes aspirations des hommes.

C'est affaire à la psychologie — en particulier à la psychanalyse — de découvrir pourquoi un individu s'attache plus singulièrement à tel ou tel aspect du Mythe aux faces innombrables; et pourquoi c'est en telle femme singulière qu'il l'incarne. Mais dans tous les complexes, les obsessions, les psychoses, ce mythe est impliqué. En particulier beaucoup de névroses ont leur source dans un vertige de l'interdit : celui-ci ne peut apparaître que si des tabous ont été préalablement constitués; une pression sociale extérieure est insuffisante pour en expliquer la présence; en fait, les interdits sociaux ne sont pas seulement des conventions; ils ont — entre autres significations — un sens ontologique que chaque individu expérimente singulièrement. A titre d'exemple, il est intéressant d'examiner le « complexe d'Œdipe »; on le considère trop souvent comme produit par une lutte entre des tendances instinctives et des consignes sociales; mais c'est d'abord un conflit intérieur au sujet lui-même. L'attachement de l'enfant au sein maternel est d'abord attachement à la Vie sous sa forme immédiate, dans sa généralité et son immanence; le refus du sevrage, c'est le refus du délaissement auquel est condamné l'individu dès qu'il se sépare du Tout; c'est à partir de là, et au fur et à mesure qu'il s'individualise et se sépare davantage, qu'on peut qualifier de « sexuel » le goût qu'il garde pour la chair maternelle désormais détachée de la sienne; sa sensualité est alors médiatisée, elle est devenue transcendance vers un objet étranger. Mais plus vite et plus décidément l'enfant s'assume comme sujet, plus le lien charnel qui conteste son autonomie va lui devenir importun. Alors il se dérobe aux

caresses, l'autorité exercée par sa mère, les droits qu'elle a sur ui, parfois sa présence même, lui inspirent une sorte de honte. Surtout il lui paraît gênant, obscène de la découvrir comme chair, il évite de penser à son corps; dans l'horreur qu'il éprouve à l'égard de son père ou d'un second mari, ou d'un amant, il y a moins de jalousie que de scandale : lui rappeler que sa mère est un être de chair, c'est lui rappeler sa propre naissance, événement que de toutes ses forces il répudie; ou du moins souhaite-t-il lui donner la majesté d'un grand phénomène cosmique; il faut que sa mère résume la Nature qui investit tous les individus sans appartenir à aucun; il hait qu'elle devienne proie, non parce que — comme on le prétend souvent — il veut lui-même la posséder, mais parce qu'il veut qu'elle existe par delà toute possession : elle ne doit pas avoir les dimensions mesquines de l'épouse ou de la maîtresse. Cependant, quand au moment de l'adolescence sa sexualité se virilise, il arrive que le corps de sa mère le trouble, mais c'est qu'il saisit en elle la féminité en général; et souvent le désir éveillé par la vue d'une cuisse, d'un sein, s'éteint dès que le jeune garçon réalise que cette chair est la chair maternelle. Il y a des cas de perversion nombreux, puisque, l'adolescence étant l'âge du désarroi, est celui de la perversion, où le dégoût suscite le sacrilège, où, de l'interdit, naît la tentation. Mais il ne faut pas croire que d'abord le fils désire naïvement coucher avec sa mère et que des défenses extérieures s'interposent et l'oppriment; au contraire, c'est à cause de cette défense qui s'est constituée au cœur de l'individu même que le désir naît. C'est cet interdit qui est la réaction la plus normale, la plus générale. Mais là encore, il ne vient pas d'une consigne sociale masquant des désirs instinctifs. Plutôt, le respect est la sublimation d'un dégoût originel; le jeune homme se refuse à regarder sa mère comme charnelle; il la transfigure, il l'assimile à une des pures images de femme sanctifiée que la société lui propose. Par là il contribue à fortifier la figure idéale de la Mère qui viendra au secours de la génération suivante. Mais celle-ci n'a tant de force que parce qu'elle est appelée par une dialectique individuelle. Et puisque chaque femme est habitée par

l'essence générale de la Femme, donc de la Mère, il est certain que l'attitude à l'égard de la Mère se répercutera dans les rapports avec épouse et maîtresses; mais moins simplement que souvent on ne l'imagine. L'adolescent qui a concrètement, sensuellement désiré sa mère peut avoir désiré en elle la femme en général : et l'ardeur de son tempérament s'apaisera auprès de n'importe quelle femme; il n'est pas voué à des nostalgies incestueuses. Inversement, un jeune homme qui a eu pour sa mère une révérence tendre, mais platonique, peut souhaiter qu'en tout cas la femme participe à la pureté maternelle.

On sait assez l'importance de la sexualité, donc ordinairement de la femme, dans les conduites et pathologiques et normales. Il arrive que d'autres objets soient féminisés; puisque aussi bien la femme est en grande partie une invention de l'homme, il peut l'inventer à travers un corps mâle : dans la pédérastie, la division des sexes est maintenue. Mais ordinairement, c'est bien sur des êtres féminins que la Femme est cherchée. C'est par elle, à travers ce qu'il y a en elle de meilleur et de pire que l'homme fait l'apprentissage du bonheur, de la souffrance, du vice, de la vertu, de la convoitise, du renoncement, du dévouement, de la tyrannie; qu'il fait l'apprentissage de lui-même; elle est le jeu et l'aventure, mais aussi l'épreuve; elle est le triomphe de la victoire et celui, plus âpre, de l'échec surmonté; elle est le vertige de la perte, la fascination de la damnation, de la mort. Il y a tout un monde de significations qui n'existent que par la femme; elle est la substance des actions et des sentiments des hommes, l'incarnation de toutes les valeurs qui sollicitent leur liberté. On comprend que, fût-il condamné aux démentis les plus cruels, l'homme ne souhaite pas renoncer à un rêve dans lequel tous ses rêves sont enveloppés.

Voilà donc pourquoi la femme a un double et décevant visage : elle est tout ce que l'homme appelle et tout ce qu'il n'atteint pas. Elle est la sage médiatrice entre la Nature propice et l'homme; et elle est la tentation de la Nature indomptée contre toute sagesse. Du bien au mal elle incarne charnellement toutes les valeurs morales et leur contraire; elle est la substance de l'action

et ce qui lui fait obstacle, la prise de l'homme sur le monde et son échec; comme telle, elle est à la source de toute réflexion de l'homme sur son existence et de toute expression qu'il en peut donner; cependant, elle s'emploie à le détourner de lui-même, à le faire sombrer dans le silence et dans la mort. Servante et compagne, il attend qu'elle soit aussi son public et son juge, qu'elle le confirme dans son être; mais elle le conteste par son indifférence, voire ses moqueries et ses rires. Il projette en elle ce qu'il désire et ce qu'il craint, ce qu'il aime et ce qu'il hait. Et s'il est si difficile de rien en dire, c'est parce que l'homme se cherche tout entier en elle et qu'elle est Tout. Seulement elle est Tout sur le mode de l'inessentiel : elle est tout l'*Autre*. Et, en tant qu'autre, elle est aussi autre qu'elle-même, autre que ce qui est attendu d'elle. Étant tout, elle n'est jamais *ceci* justement qu'elle devrait être; elle est perpétuelle déception, la déception même de l'existence qui ne réussit jamais à s'atteindre ni à se réconcilier avec la totalité des instants.

Simone de BEAUVOIR.

LETTRES DE HAMBOURG[1]

21 mars 1942.

En captivité volontaire.

Mon bon chou [2],

Je te dois une vraie lettre, une lettre pour toi. J'étais si harassé, si malade que je remettais de l'écrire par fatigue. La voici, plus courte que je ne voudrais.

Je t'aime énormément parce que tu es optimiste, cocasse, de bon sens, sans préjugé et que (mettant en un lot humain, à part de tous, des êtres monstres, sublimes comme Colette et Mme de Noailles), tu es de *beaucoup* le caractère féminin qui comporte le plus, à Paris, d'intelligence masculine. Pour être tout à fait franc et cru, je dirais (comme je parlerais à un tiers) que tu es ce qu'il y a de plus proche, en femme, de la vraie intelligence (qui est *par essence* masculine). Tu en participes, en étant bien entendu infiniment plus intelligente que toutes les femmes que j'ai approchées, partout, et très supérieure à une quantité d'hommes considérés comme intelligents. Il te manque sans doute ce qui est spécifiquement masculin, l'imagination, grâce à laquelle un Balzac, un Stendhal, un Malraux, un Proust, etc... se « surcréent », en créant, par une projection du moi à laquelle la femme échappe, parce qu'elle crée l'enfant par l'esprit, par tout son esprit qui est *toute* chair. (En dehors de toute théologie,

1. A l'exception de la première, les lettres qu'on va lire ont été écrites par Maurice Sachs de Hambourg, où il se trouvait comme travailleur volontaire.

2. Madame A. avait une cape de fourrure à vendre qui ne lui appartenait pas. Maurice Sachs lui présenta un de ses amis qui s'occupait d'affaire, et à qui Mme A. confia la cape.

Maurice Sachs prétendait avoir rencontré par hasard le dit ami dans la rue la cape à la main.

Il la lui prit, affirmant que lui avait un client immédiat. Il la vendit en effet et disparut. Au bout de quelques semaines, il en résulta la lettre ci-dessus.

on pourrait dire que le Verbe s'est fait chair chaque fois que la femme accouche, et que l'œuvre d'esprit de Lœtitia Bonaparte, c'était Napoléon sans qu'elle s'en doutât). Mais ton esprit viril s'est quand même détaché de la chair, sinon comme une statue, *autour* de laquelle on peut tourner, du moins comme un bas-relief, annonciateur de la libération de la pierre, qui prend forme extérieure. Et tu as réjoui l'homme. C'est pourquoi tu séduis, et me séduis, moi qui ne suis sensible qu'aux séductions de l'esprit (ou des corps parfaits, hélas!).

Ceci dit, tu considères peut-être que je suis un salaud parce que j'ai laissé prendre une fourrure par L. (je dois dire que l'idée lui en revient et qu'il croyait d'ailleurs honnêtement la vendre), puis que je la lui ai prise, la sachant fournie par toi, et l'ai vendue sans la payer. Il est vrai que c'est, à socialement parler, une saloperie. Il est vrai que je suis asocial. Mais il est vrai aussi que j'ai une profonde affection pour toi et que, par une singulière amoralité que je n'essaie pas de défendre, je n'ai pas un remords positif de cette asocialité. Je n'aurais de remords que si je t'avais fréquentée par calcul, en m'emmerdant, dans le but de profiter de toi, que si je t'avais traitée en amie pour te prendre une fourrure. Là réside ma seule moralité. Je ne mens pas, je ne calcule pas. Ou si je mens, c'est acculé à un ennui d'argent, dans la seule mesure de cet argent que je méprise. Je suis parfaitement capable de commettre une entourloupette aux dépens d'un garçon X, que j'aime (comme B. pour qui j'ai tant d'affection). Mais je suis incapable de trahir son intelligence. En conséquence, j'admets aussi qu'on me vole mon argent, sans admettre qu'on me pille par l'esprit.

C'est pourquoi je souhaite tant aujourd'hui que tu me conserves ton affection, *même* si tu condamnes mes procédés sociaux qui restent condamnables.

Je viens de m'assigner un but que j'espère avoir la force d'atteindre. Il est tout entier résumé dans la belle page de Balzac, que j'ai apprise par cœur et que voici :

« Certainement, le cerveau n'obéit qu'à ses propres lois, il ne reconnaît ni les nécessités de la vie, ni les commandements de l'honneur; on ne produit pas une belle œuvre parce qu'une femme expire, ou pour payer des dettes déshonorantes, ou pour nourrir des enfants; *néanmoins il n'existe pas de grands talents sans une grande volonté.* Ces deux forces jumelles sont nécessaires à la construction de l'immense édifice d'une gloire. Les hommes d'élite maintiennent leur cerveau dans les conditions de la production, comme jadis un preux

avait ses armes toujours en état. Ils domptent la paresse, ils se refusent aux plaisirs énervants ou n'y cèdent qu'avec une mesure indiquée par l'étendue de leurs facultés. Ainsi s'expliquent Scribe, Rossini, Walter Scott, Cuvier, Voltaire, Newton, Buffon, Bayle, Bossuet, Leibnitz [1], Lope de Véga, Calderon, Boccace, l'Arétin, Aristote, enfin tous les gens qui divertissent, régentent ou conduisent leur époque. La volonté peut et doit être un sujet d'orgueil bien plus que le talent. Si le talent a son germe dans une prédisposition cultivée, le vouloir est une conquête faite à tous moments sur les instincts, sur les goûts domptés, refoulés, sur les fantaisies et les entraves vaincues, sur les difficultés de tout genre héroïquement surmontées. »

Bref, je me suis assigné un but pour quand je relèverai de cette troisième effroyable maladie. Rester à la campagne et écrire, même dans le besoin, de quoi rembourser, par ma plume, quelque 3 millions de dettes. Lamartine remboursa 2 millions. Il y a dans la différence de la valeur du franc, entre son époque et la nôtre, une différence qui est en proportion de son génie et de mon petit talent. Cela m'encourage.

Je ne reviendrai qu'ayant terminé un roman commencé de 1.000 pages pour Gallimard, auquel j'ai ajouté 200 pages malgré mon état présent, un roman historique de 300 pages et 2 pièces nouvelles dont j'ai le sujet. Je me suis juré, si tout cela se vend et se joue, de retourner à la campagne néanmoins et jusqu'à ce que l'argent rentre et aille aux créances. Cela représente peut-être cinq ans ou plus d'éloignements et d'efforts. Mais avec l'espérance d'avoir, vers 40 ans, une petite œuvre écrite et des comptes clarifiés.

C'est un projet plus vaste pour moi qu'aucune escroquerie et combien plus difficultueux. Mais on a la conscience pour soi, ce qui est agréable même à ceux qui se croient sans conscience.

Aide-moi de ton encouragement qui serait de la confiance.

Sur quoi, je retourne à mes pages blanches en t'embrassant.

MAURICE.

Mon cher ami,

A mon camarade qui part en France je donne ce mot hâtif.

J'espère que vous avez reçu ma longue lettre.

1. Leibnitz était d'ailleurs un effroyable combinard d'argent, très sujet à réserves, socialement.

Le moral est très bon, mais pour des raisons qui me sont particulières.

Physiquement c'est très dur. Régime d'otage et de prisonnier, voilà la vérité. A moi certaines misères ont fait plaisir. Mais c'est un cas après tout.

Tout ce que vous pourrez faire pour récupérer et envoyer mes affaires me rendra un service *inimaginable*. J'ai très, très froid, pas de chaussures, pas de chaussettes, les pieds dans des chiffons et des sabots, sans blague. J'ai maigri de 5 kg. en ces quatre semaines. Je ne pourrai pas sortir pour Noël, faute de veston. Encore une fois, je ne me *plains* pas. Je suis seul responsable de ce sort, mais je serais très heureux d'avoir ces vêtements.

On ne sait pas ce que c'est que d'être ouvrier dans la métallurgie avant d'y avoir passé.

Bonne année et mes vœux affectueux.

MAURICE.

Vous avez mon adresse, n'est-ce pas?

Noël 1942.

Mon cher Ami,

En l'absence de toute lettre de vous, je ne sais si je dois vous répéter les détails fastidieux à relire de mon existence tels que je vous les disais en arrivant. Je viens de faire une dure semaine comme manœuvre sur le chantier. Mais j'ai l'âme tous les jours un peu plus solide et blindée.

Quand il me reste le temps de rêver, j'imagine, lointain, un opulent retour et que je vous invite chez Lapérouse pour bavarder autour du gratin d'écrevisses, du chaud-froid de volaille, du soufflé au Grand Marnier. Puis je retourne à mes choux rouges.

C'est Noël aujourd'hui dans un brouillard glacé. J'ai été à la messe de minuit. Il ne m'importait plus de croire que naissait le Fils de Dieu, mais que partout entre des vivants et des morts se nouent des forces éparses dans l'univers et dont nous participons par la plus vague prière. Le durcissement de soi, quelle récompense!

Je pense à vous, mon cher ami, et je vous souhaite à tous deux des fêtes heureuses.

Votre MAURICE.

14 janvier 1943.

Mon cher Ami,

J'ai eu la plus vraie joie à recevoir tout à l'heure votre lettre; je me croyais oublié de vous et j'en avais de la peine. J'avais lu la critique de la reprise de la pièce de Becque. J'imagine, en effet, que ce doit être bien supérieur au courant actuel et à la pièce de Bourdet que je n'aurais eu envie de voir que pour la distribution. Vraiment rien ne me fait regretter Paris. Et, si Chataigner est fermé, c'est à désespérer de tout.

Oui, je n'aurais voulu manquer pour rien au monde l'aventure actuelle. J'en ai des bénéfices moraux inappréciables. Physiquement c'est indéniablement dur, surtout depuis que les vrais froids sont venus avec un vent glacé de la mer du Nord. Le départ à 5 h. 1/2 le matin, sous cette bise, est bien pénible, mais une fois arrivé à l'usine tout va bien pour moi. Je monte sur ma grue et je goûte pendant 10 heures d'affilée une paix extraordinaire. Entre les mouvements du travail de transport que l'habitude rend mécaniques, l'esprit vagabonde à loisir et voit très clair. Je m'aperçois que depuis vingt ans je vivais sans avoir réfléchi à moi-même dans le sens d'une confrontation de soi avec l'univers. D'où les impulsives conneries. Je fais des projets pour l'après-fortune. Je me fais mes lois, car les plus amoraux ont besoin d'une morale si particulière soit-elle. Et tout en songeant les heures passent admirablement vite.

Je n'ai eu que deux épreuves : huit jours de réparation de la grue pendant lesquels j'ai dû aider sur le chantier comme manœuvre. On ne sait pas ce que c'est avant d'y avoir passé. Et puis l'autre jour ma grue a déraillé à cinq mètres de l'eau. Elle a sauté du rail surélevé sur la berge, mais il y a eu plus de peur que de mal. J'ai cru que tout allait capoter dans l'eau, et moi avec.

Mon moment de découragement est entièrement passé et en vérité j'ai rarement été aussi heureux (par l'âme seule cette fois). En définitive, le plus pénible reste le camp où règnent la stupidité et le plus vain esprit de revendication. La dégénérescence des vertus mâles de la France y est honteusement sensible. Saleté, cris, larcins enfantins, tout y est. Une totale incuriosité. Un cerveau fonctionnant à vide, des animaux. Il y a, parmi trois ou quatre beaux garçons gentils, une dizaine de bons gars qui font bien leur boulot et n'emmerdent personne, deux ou trois garçons plus dégourdis : le reste du bétail,

Un des plus déliés, qui faisait de la politique, m'a dit :

— Il faut quand même faire le bonheur du peuple.

— Comment?

— A coups de trique.

Je me suis lié plus particulièrement avec un Parisien d'une quarantaine d'années, imprimeur (à côté de chez nous) à l'imprimerie du Palais. C'est le vrai titi parisien qui a pris de la bouteille. Nous cassons la croûte ensemble à 1 heure et nous passons nos dimanches de conserve.

Les chaussures à tige, cadeau qu'on me fit à Ancenis, m'ont été brûlées le premier jour de neige que je les mis imprudemment contre un fourneau pour les sécher. Ce n'était plus après que des cothurnes de danseuse japonaise dans la misère.

Ah! puissiez-vous récupérer ces affaires malencontreusement expédiées ches les D., car je suis plus qu'en *guenilles* (à la lettre). Il ne saurait être question que je sorte en ville dans cet état.

On a augmenté notre repas depuis le grand froid. C'était ce soir un boudin, du chou, dix pommes de terre et de la salade russe. Mais il faut que cela fasse les vingt-quatre heures. Pour la demi-heure de casse-croûte à l'usine on emporte quatre tranches de pain et saucisson, fromage ou confiture, distribués à deux jours d'intervalle.

Quelques prisonniers travaillent à l'usine avec nous. Ils ont meilleur esprit que les travailleurs civils. Je veux dire qu'ils acceptent leur sort avec résignation et gaîté même. Ils se tiennent bien et sont courtois.

Mon plus vif plaisir de confort est d'aller parfois prendre un bain à l'établissement voisin. Cela me fait me croire millionnaire.

Je n'ai trouvé que deux livres à lire : un roman policier qui se passe à Singapore et qui m'a donné envie de connaître la Malaisie, et *La Maison du chat qui pelote* où se trouve la fameuse sentence « Dans les grandes crises, le cœur se brise ou se bronze. »

Voilà, mon cher ami, l'ensemble de mes nouvelles. Si je retrouvais mon chandail, mon costume et ma robe de chambre, je ne souhaiterais plus rien.

Est-ce que F. va bien?

Dites aussi pour moi mille choses affectueuses à A.

Je pense à vous le plus amicalement du monde.

M. S.

P.-S. En effet, vous ne pouvez me répondre par avion, mais vous pouvez écrire en *express*.

Car sinon les lettres prennent trois semaines.

Ce qu'il y a d'inouï ici, c'est le quartier des amusements, une rue où les femmes sont en vitrine derrière leurs vitres, assises comme des poupées. La rue est barrée de portes d'acier cadenassées, ouvertes aux hommes seuls.

Nous avons eu pour Noël du schnapps, de la brioche et divers suppléments. Leur ravitaillement en Allemagne est très bien fait et abondant.

Notre paye est très réduite lorsqu'on est célibataire (de moitié). Je dépense ma semaine en tabac, qui est très cher au marché noir des camarades non fumeurs.

21 janvier 43

Chère A.,

C'est délicieux de recevoir de tes nouvelles, si courtes soient-elles (ce qui est une façon d'en réclamer de plus longues). En effet, le service d'avion ne marche pas dans le sens Paris-Hambourg, mais tu peux te servirde la lettre *express* qui ne met que huit jours au lieu de vingt ou vingt-cinq.

Je vais bien; j'ai maigri de dix kilos et ça me donne presque l'air d'un joli garçon. Je suis très fatigué par moments, dix heures d'usine d'affilée, c'est dur quand on ne l'a jamais fait, mais j'ai l'âme, le cœur, la conscience en particulièrement bon état. Tout s'est durci pour le mieux, et je bénéficie d'une vraie paix intérieure (c'est déjà ça de pris en temps de guerre). Pendant mon travail, qui est très mécanique, l'esprit muse à loisir. Je n'ai peut-être jamais tant ni si bien réfléchi.

Mais c'est une épreuve à n'en pas douter que le travail manuel, le froid, la vie au camp avec ses inconvénients, qui ont vite succédé à la première joie d'une façon de régiment retrouvé.

La majorité des hommes présents au camp français est d'une sottise, d'une vulgarité affligeantes. On remarque en eux tous une dégénérescence de la volonté terrible. Ce ne sont que plaintes et revendications très vaines. Leur esprit ne fonctionne que sur le sujet de la nourriture. Quand on pense qu'ils votaient grâce au suffrage universel, on est évidemment atterré.

Ce qui me manque le plus, c'est quelqu'un avec qui causer. Tant pis.

Je me dis souvent que l'esprit de l'homme a plus évolué que

son instinct et qu'il se pourrait bien que la part instinctive du moi soit incapable d'évoluer. Le bas instinct est très répandu.

Hambourg est une immense ville, Venise triste avec du mystère plein les rues, et ce que, même la visitant, tu n'auras pas vu, c'est la rue réservée avec les femmes en vitrine assises comme une montre de poupées. Le quartier gai est extraordinaire le samedi soir, peuplé de travailleurs de toute l'Europe et demilitaires en masse, mais sans gaîté.

Pour mes vêtements, c'est une vraie catastrophe. Je ne puis sortir le dimanche, ni voir personne, ce qui m'aurait été utile. Ou bien les vêtements ne sont pas arrivés chez les D., ou bien le petit D. les a volés, ce qui revient au même. Cette dernière explication est sans doute la bonne.

Si L.M. et P.C., qui différemment sont à peu près de ma taille, voulaient me donner un vieux costume, je serais sauvé. Si tu voulais (je leur ai écrit) leur en parler, et s'ils voulaient bien que tu puisses en faire un paquet-poste (seul permis) ce serait merveilleux. En perdant ma caisse je perds tout : robe de chambre, pantoufles, chandail, costume, la seule photo de ma mère, mes seules chemises.

Actuellement mon pantalon est troué, ma veste n'a plus de coude, et tachée de minium. Je n'ai ni souliers, ni chaussures, mais une paire de sabots et une seule paire de chaussettes, deux chemises et une cravate. Voilà ma garde-robe par quelques degrés au-dessous de zéro. Je dois assurer que c'est le plus pénible. Je voudrais être propre aussi pour pouvoir aller le dimanche à l'Opéra, dont le programme est excellent, et c'est à peine si j'ose aller au café voisin pour écrire, tant je suis sale. Ne parlons même pas du froid le matin pour aller à l'usine à 5 h. 1/2. C'est effrayant.

Je sais bien qu'il y a du bon dans tout cela, un certain côté ascétique et durcissant, mais quand même un peu trop, et j'en rirai un jour, mais pas encore aujourd'hui.

Tu devrais un soir t'installer chez toi et m'écrire quatre pages de potins de Paris.

Comment est *Phèdre* au Français?
Comment sont les décors?
Comment est la pièce de Bourdet?
Comment vont les P.?
A-t-on des nouvelles d'O?
Que devient Claude?
Que fait André?

Comment vont les S.?

Quels sont les bons restaurants encore ouverts?

J'ai quelquefois bien faim, car nous n'avons la soupe qu'une fois par vingt-quatre heures, et j'invente des menus que je mangerais bien volontiers.

Si tu te sentais une vocation de marraine de guerre, je te signale que j'ai droit aux colis par poste. Les Bretons du camp reçoivent d'incroyables et enviables merveilles. Tout le monde a tellement de famille que je me sens diablement orphelin.

Je n'ai pas un livre à lire et je rêve du Journal de Maine de Biran ou de celui de Tocqueville. Si jamais tu avais ça.

Avec ma paye, étant célibataire, il ne me reste pas de quoi faire d'autres achats qu'un peu de tabac à ceux qui ne fument pas.

Je m'excuse d'écrire cette lettre de soldat au régiment. Mon horizon est très borné.

Quand tu penses qu'on quitte le camp pour l'usine à 5 h. 1/2 le matin, et qu'on n'y revient qu'à 6 h. 1/2 le soir, tu comprends l'étroitesse du cycle des nouvelles.

Ce n'est qu'en soi-même... mais là commence la littérature.

Écris à ton vieil ami qui t'embrasse de tout cœur.

MAURICE.

Tu peux écrire des lettres aussi bien que des cartes. C'est autorisé.

30 janvier 1943.

Mon cher ami,

Voici encore un dimanche de calme au petit café voisin. J'ai beurré de ma ration quatre tartines que j'ai mangées avec du café au lait, et je me suis cru civil parisien. Je vais toujours bien, malgré une grande lassitude physique et l'amaigrissement progressif. Toujours fort attristé de mes guenilles, mais n'y pouvant rien. Ou bien les D. n'ont pas reçu mes affaires, ou bien ils les ont vendues à leur profit. (Le petit avait des dispositions pour la carotte.) J'en fais mon deuil tout en me demandant comment je pourrais jamais circuler parmi les humains ordonnés.

Vous ai-je raconté, oui je crois, que comme le roi Louis, sous son chêne, je rends justice au camp dans les cas de menus larcins qui

sont nombreux. Il eût fallu votre esprit des lois pour décider dans l'affaire que voici :

Un homme emprunte un chandail à un camarade.

Et ne le lui rend pas.

Le camarade se saisit du pain du coupable et en mange la moitié. Puis réclame son chandail.

L'homme au pain ne veut rendre le chandail que si le pain lui est restitué dans son intégralité.

Mais il y a usage du chandail, noircissement d'une laine blanche aux chaudières et usure aux coudes.

J'étais bien tenté de recommander que l'on rendît le quignon de pain et que le volé mangeât une manche du chandail. Je n'en ai rien fait.

De nombreuses et profitables réflexions m'ont clairement montré que j'avais été le dernier des cons en matière de gains d'argent (ce que vous saviez déjà).

J'ai une fois dans ma vie, pendant trois ans, gagné abondamment ma vie, sans mal, en m'amusant malgré la fatigue des voyages, c'est quand je faisais des conférences en tournées. Dans certaines villes, j'ai eu, comme à Chicago, sans blague, un triomphe. Les journaux portaient le lendemain les titres les plus flatteurs en deuxième page et l'un : « L'Européen le plus divertissant est arrivé à Chicago. » J'ai dû répéter trois fois la conférence.

Évidemment le charme, la persuasion que j'utilisais chez les diamantaires portaient à moins de frais.

Imbécile, me disais-je hier, tu cherches un métier et tu en as un dans la voix (mon contrat existe encore), tu as un capital exploitable, transportable, qui ne doit rien à personne et qui peut rapporter des années très grasses. Tu peux voyager et parler dans le monde entier, vendre du bagout, du vent, des mômeries et n'avoir rien à attendre des éditeurs ou de la Société des Auteurs, que ce que le mérite pourrait te rapporter un jour. Fais-le.

Et c'est ce qu'il faut que je fasse. Mettre au point dix conférences très diverses et après la guerre solliciter le renouvellement de mon contrat et son élargissement pour parler dans les colonies et en Orient.

Je vais essayer dès maintenant de travailler sérieusement à mes textes. Cela aura plus de bon sens que de vouloir faire des affaires où je me casse toujours le cou. Exploitation aussi de la crédulité, de la niaiserie humaine, mais qui se justifie au nom de la loi. J'y appli-

querai quelques idées personnelles et assez nouvelles sur « La conférence considérée comme un spectacle », c'est-à-dire sans papier, ayant étudié comme un acteur ses temps, ses pauses, ses gestes, son costume. C'était, je crois d'ailleurs, ce qui m'avait valu la moitié de mon succès quand je n'avais que vingt-trois ans. J'en tirerai plus maintenant.

Et peut-être pourrai-je mettre enfin en pratique le mot de Mme du Deffand : « Mon fils, ne faites que les bêtises qui vous amusent ». Ah! que j'en ai faites qui m'emmerdaient.

Il y a un service pas ennuyeux que vous pourriez me rendre. Ouvrez un petit carnet à mon intention et quand, dans vos lectures vous rencontrez un trait amusant, un axiome bien venu, copiez-le dans le petit carnet et gardez-le moi. J'en nourrirai mes discours nutritifs. J'avais une superbe collection de citations, mais elles sont perdues chez Mme Carpentier, ma propriétaire de la rue de Rivoli. Demandez à A. d'en faire autant. Ce sera très gentil de vous deux (les anecdotes aussi).

Il ne me reste à présent, et ce n'est pas le plus simple, qu'à trouver, tant que durera la guerre, le fil qui reliera ma vie désorganisée à l'organisation raisonnée de cette vie utile à ma fortune.

Au fond, c'est renouveler la vie du conteur de Bagdad un jour. Vivre de soi, quelle volupté!

Je vous fais le confident de mes pensées à mesure qu'elles me viennent. Elles se contrarient parfois, mais, comme disait Gorki, « la sincérité est une suite de contradictions ». Je crois quand même que je suis dans le vrai de me vouloir cette part de moi qui a donné quelques preuves. Je le sens à la liberté intérieure que l'idée m'en procure, au lieu de la lourdeur de l'âme que j'éprouve dès que je pense aux affaires. Ah! ce poids de vertu que portent en eux les pervers les gêne aux entournures.

J'ai rencontré J., vous savez celui qui habitait rue Duret. Il espère pouvoir aller dans pas trop longtemps en France. Si cela se fait, il vous dira de vive voix pour moi les sentiments de fidélité, de gratitude et de chaleur avec lesquels je suis

Votre ami

Maurice.

« Cette trop vive espérance, dit Balzac, dont les paroles sont prises pour celles d'un amour-propre excessif. »

7 février 1943.

Mon cher ami,

Quelle malaisée à déchiffrer que soit votre écriture, je suis ravi de l'avoir enfin vue sur deux longues pages. Cela m'a fait plaisir comme un vrai début d'amitié. Amitié indulgente, dont vous m'aviez donné bien des preuves, mais elles étaient « de métier », et pour moi moins précieuses que celles du rapport de quelques affinités intellectuelles. Je crois que ce qui nous liera (aussi dissemblables que soient nos vies et notre comportement social) c'est une façon un peu pareille de juger le monde et d'aimer les écrits.

La sentence de Balzac que vous m'avez envoyée est admirable de prophétie. Au reste Balzac ne s'est jamais trompé et tout ce que je vois des Français le confirme davantage. Leur farouche abêtissement, leur dos tourné à tout problème général, à toute question intéressant l'humanité, me navre, me terrifie et me révolte aussi. Ils vivent ce tragique, cet éclatant période de l'histoire, en discutant le nombre de pommes de terre reçues à la soupe!

Ce n'est pas que l'individualisme me répugne en soi. Mais plutôt l'incuriosité de ces individus. Cela me fait souffrir tous les jours, et je commence à pouvoir dire, comme le personnage de Montherlant : « Il y a une façon brave et presque provocante de recevoir le premier assaut du destin. Et puis peu à peu cela vous ronge. »

Je ne vois pas où l'univers retrouverait une foi (bien que restent entiers ce que j'appellerais les mystères exacts; mais ils n'appellent pas la foi). D'ailleurs Louis Lambert est devenu fou.

Oui, sans doute ne reste-t-il plus que la possibilité d'une société hiérarchisée comme vous le dites.

La politique n'importe devant la création et la raison d'être de l'homme que du jour où elle veut régir la création et imposer à l'homme une raison d'être à posteriori. Situation dramatique, me semble-t-il.

Or l'homme, hors des problèmes de l'espèce, n'a pas de raison d'être ou plutôt il n'en a que pour nous, ses semblables. Et tout être qui vaut d'être à nos yeux, est un luxe, aux yeux de l'espèce un superflu. Voilà qui restitue toute sa valeur à l'individu.

Je suis bien touché de la constitution d'un costume. Hélas! je me ronge de ne l'avoir pas encore reçu. J'avais bien recommandé à V. A. de ne faire que de petits envois successifs *par poste.* Ainsi en va-t-il de mes souliers expédiés le 24 décembre par V. et que

je n'ai pas encore. Quand je songe aux visites, aux démarches utiles que je pouvais faire si j'avais été habillé, j'enrage de ces contretemps. Mais patience! Voilà tout. Vous êtes trop gentil de me demander si j'ai besoin de quelque chose. Franchement 1 cravate, 1 chemise, 1 caleçon, 1 paire de chaussettes combleraient tous mes vœux et feraient peut-être un jour un ensemble avec ce qui est parti. Et ce jour-là je commencerai à me remuer un peu pour améliorer mon sort ou lui donner un nouveau tour. J'ai cent projets que les guenilles réduisent à l'attente.

Je suis navré pour C., bonne fille, un peu sotte, mais dont le cœur a le sens de la passion, et qui s'est dévoyée par amour. C. me paraît de tous les êtres méprisables que j'ai connus (et je suis moi-même assez méprisable par bien des côtés) l'un des plus méprisables. Appétits cyniques. Esprit lâche. Voilà. Sa camaraderie m'a étrangement pesé. Il y a plus de qualités même dans l'impuissant L. ou, pour mieux dire, moins de défauts et peut-être moins de vide.

Je me sens fort, décidé, repris, chaste, continent et prêt à l'action, à toute action. Mais je souffre d'être englué dans cette médiocrité.

Votre amitié m'est chère. Je pense souvent à vous et à K. avec une vive et fidèle affection.

M.

21 février 1943.

Mon cher ami,

Je vous écris bien vite, puisque vous avez été si gentil que de prendre part à ces ennuis, que je viens de recevoir le costume d'Alice. Et que je suis ravi et soulagé. J'en mets la moitié sous mes guenilles pour le travail, et le veston quand je vais au café.

J'ai encore maigri, mais mon humeur est meilleure que jamais. Au vrai, il me semble que je suis en vacances. Et peut-être, en effet, sont-ce les vacances de la vie.

Je commence à écrire mes conférences de « plus tard », celles du moins dont le sujet sera d'ordre général.

J'ai un peu lu, beaucoup travaillé à la grue. Beaucoup réfléchi.

Il y a de bons traits dans la pièce de Montherlant et même de bons mots.

Par exemple :

« Tenez, il m'arrive, quand je viens de duper merveilleusement

quelqu'un, de le prendre en pitié, le voyant si dupe, et d'avoir envie de faire quelque chose pour lui...

De lui lâcher un peu de ce qui ne nous importe pas, l'ayant bien dépouillé de ce qui vous importe. »

ou

« Allez, allez, en prison! En prison pour médiocrité. »

ou

« Un jeune démon est toujours beau. »

ou

« J'ai été bien meilleur et bien pire que le monde ne peut le savoir.»

Et puis :

« O mon Dieu! dans le répit qui me reste, avant que le sabre repasse et m'écrase, faites qu'il tranche ce nœud épouvantable de contradictions qui sont en moi, de sorte que, un instant au moins avant de cesser d'être, je sache enfin qui je suis. »

J'ai quelque espérance d'obtenir une permission de huit jours et, si cela se fait, je serais heureux de passer un long moment avec vous. L'amitié que je vous porte est grande et la confiance en vos avis entière.

Je me sens sur une si bonne voie que je ne voudrais pas que Paris m'empoisonne à nouveau. Ni m'empoisonne moi-même surtout.

Je vous envie d'avoir su dessiner votre vie jeune et de n'avoir plus en paix qu'à la peindre, la colorer, la vivre, quoi! Moi, je suis une bombe à retardement.

Mille et mille amitiés pour vous.

Maurice.

21 février 1943.

Chère voisine de si loin,

Tu as été vraiment un chou de m'écrire une si longue lettre et de m'envoyer le costume. Il est arrivé il y a trois jours, parfait. D'abord la culotte de golf m'a donné un sursaut. Puis je me suis trouvé une paire de bas et, ma foi, me voici très correct.

Je n'emploie le veston que le soir au café et le dimanche (!!) mais je mets la culotte et le gilet sous mes guenilles pour le travail et comme ça j'ai bien chaud. D'ailleurs, en même temps que le costume, est arrivé un premier rayon de soleil qui a percé les nuages lourds de neige. Tout compte fait, on a eu un hiver clément si l'on pense aux — 30° habituels en ces parages et j'ai souffert du froid,

beaucoup, mais peu longtemps. Je crois que maintenant il n'y aura plus que des giboulées et des coups de vent.

Alors, voilà A. père encore une fois! Au reste, son tempérament héroïque a besoin d'un contrepoids bourgeois (quoi qu'il en pense) et peu à peu tous les garçons de la famille trouveront leurs assises. Quand même, je plains C. C'est une idiote, mais bonne fille.

Je viens de lire l'édition intégrale de *Gilles*, reçue de la N.R.F. C'est mou et ce n'est pas mal. Ah! oui, très lymphatique ce Drieu! Joli travail d'amateur oscillant entre Dostoïewski et Huxley, mais un amateur très gentiment consciencieux et qui n'a pas de style naturel (Oh! oui! il y a un style de nature, un style inné).

J'ai lu aussi la *Reine morte*. Admirable scène entre le roi et son fils. Et quand même plus que des nerfs dans le reste, dont la construction scénique, la mécanique théâtrale sont ratées, quelque chose de chaleureux que j'aime. Peut-être que nul n'est aujourd'hui plus chaud que Montherlant, brûlant même, si l'on compare ses écrits à la suave tiédeur de ceux de Giraudoux, aux étincelles si vite éteintes de Cocteau, à la moiteur fétide de Céline, au faux été de Giono, à la fièvre passagère de Malraux, au confort ouaté de Gide, aux feux couverts d'un Jouhandeau qui se consume sous la cendre.

Ce qui ne veut pas dire que Montherlant sur eux l'emporte en génie! Non. Il dégage plus de flamme. C'est tout et c'est assez considérable.

La pièce de Bourdet doit être mauvaise, mais je voudrais la voir pour les comédiens. Je propose que nous y allions ensemble, si, comme je l'espère, j'obtiens une permission.

Dis mes amitiés aux P. Je pense souvent que j'aimerais penser à eux, il faudrait les mieux connaître. Les tapis volants, ça passe trop vite.

J'ai l'impression, malgré la fatigue, malgré quelques insomnies, malgré les puces et les poux, de vivre mes vacances. Mes vraies vacances depuis la trentaine, avant la quarantaine approchante.

Après, il va falloir donner un sens à cette vie décousue, orienter les folies, canaliser les impulsions, et voyager utilement dix ans quand la guerre sera finie. Ensuite je prendrai studieusement ma retraite sur la rive gauche, et je me consacrerai aux lettres, à la gourmandise et à la conversation,

J'ai vraiment un beau sujet de pièce en tête. Ma foi, j'ai dix ans pour l'écrire.

Il me faut une bonne grosse gloire tardive.

Pour l'instant, projets et bonheur intérieur. Voilà.

Je t'en dirai plus et mieux quand je te verrai. Je médite, le jour où j'aurai ma permission d'accourir chez toi de la gare, de me faire offrir un bain et de bavarder longuement en peignoir, ce qui t'obligera à décommander les intermédiaires en affaires et bricoles.

L'idée de te revoir m'est une vraie réjouissance. Femme légère que tu es! Légère de présence, d'esprit délié, légère et précieuse au cœur. (Les femmes, en général, ne savent pas combien elles pèsent aux bras masculins, dans l'amour comme dans l'amitié. Je crois que cela tient à leur manque d'imagination, à cette manie de sécurité, d'économie, etc...)

Je crois, soit dit en passant, que j'aurais beaucoup de peine à faire admettre à V. que je préfère les ennuis à l'ennui. D'ailleurs je serais charmé de n'avoir plus d'ennuis au pluriel, mais sans ennui surtout. On verra!

Il est difficile de se voir en entier. J'ai pris de moi une vue panoramique, une vue cavalière, quoi!

Comment est l'Antigone d'Honegger-Cocteau?

Je meurs d'envie de voir l'*Honorable M. Pepys*, qui a l'air d'avoir du succès.

Ils doivent être gentils les jumeaux S. Dis pour moi des gentilles choses aux parents.

Je vais te revenir vieilli de visage et le cœur en pleur, l'âme en eau courante. Dieux! La pénitence serait-elle une si bonne panacée?

Je suis dans la joie et le confort du costume.

Puissé-je te le remontrer bientôt.

Je t'embrasse le plus affectueusement du monde.

Maurice.

Si C. ou M. cédaient à la pitié, garde-moi leur défroque chez toi.

28 avril 1943.

Mon cher ami,

Je suis tout heureux de voir votre écriture que je n'avais pas vue depuis longtemps; j'ai l'impression que votre précédente lettre a été perdue. Oui, les affaires sont arrivées et je vous avais écrit le même jour une longue lettre pour vous le dire. Ne l'avez-vous pas

reçue? J'espère, en effet, pouvoir être (non sans mal) changé de travail. Cela va se décider cette semaine. Auquel cas j'aurais la vie d'un homme de ville et non d'un manœuvre. Auquel cas il me sera peut-être possible d'avoir une permission de huit jours et de venir vous serrer la main. Vous serez ma première visite, si cela se réalise.

Je suis ravi de trouver en vous un ami balzacien et le *Proscrit* est une des nouvelles les plus chères à mon cœur, avec *Un incident sous la Terreur*, *Une passion dans le désert* et *La Femme abandonnée.* Je ne connais presque rien de plus beau que le monologue de Dante dans *Le Proscrit*, que cette préfiguration de l'œuvre dantesque par un esprit baigné dans l'ésotérisme de Swedenborg. La vue d'un monde échappant à la confusion philosophique dans laquelle Balzac quand même se débat. Oui, il est de la race des géants, si différent soit-il de ce géant de la grâce qu'est Shakespeare. Et les géants accouchent de géants. Dont Vautrin. Au fait, les bagnards ne sont-ils pas dans les temps modernes les héritiers déshonorés de la tragédie grecque?

Le roman n'est pas absolument mort si l'on considère que *A la recherche du temps perdu* est un roman en 14 tomes. Et le seul qui, par des voies différentes, touche à la grandeur balzacienne. Le patient Abraham a remarqué qu'au fur et à mesure de sa création Proust parle de plus en plus de Balzac, le cite maintes fois et sans doute le relisait. (Ah! ce qui me ferait un immense plaisir, c'est le livre de Bardèche sur Balzac.)

Oui, Proust est à ce jour le dernier géant, sorti d'une écume de perles et de fanfreluches.

Quant à moi, je serai peut-être un mémorialiste passionnant, un essayiste intelligent, jamais un grand romancier, hélas!

J'ai beaucoup souffert ces derniers temps de la monotonie de mon travail dont le silence fructueux avait nourri d'abord ma pensée dispersée et refait mes forces. Mais cinq mois d'ascèse appelaient une action renouvelée.

Peu à peu je suis revenu au problème dernier (ou premier) métaphysique. Et me voici surtout préoccupé d'une Foi qui serait propre à notre âge. Je vous parlerai de tout cela, qui se résume pour moi en une métaphysique de l'Espèce. Les mystères de vie contre les mythologies imagées. J'aurai en tout cas beaucoup à dire, à penser, à écrire après la guerre. (Oui, je vous avais parlé de tout cela déjà dans une lettre qui a été perdue, évidemment.)

Je suis fatigué, mais confiant et calme.

Toutes mes pensées affectueuses au cercle amical. C'est bien souvent que je pense à chacun de vous.

Votre ami

MAURICE.

Le Journal des Goncourt est constamment du plus grand intérêt. Il est à lire, ainsi que leurs remarquables volumes sur la société pendant la Révolution et le Directoire.

25 mai 1943.

Mon cher ami,

Je relève pour vous dans le Journal des Goncourt ces deux morceaux :

« Personne n'a dit Balzac homme d'État, et c'est peut-être le plus grand homme d'État de notre temps, le seul qui ait plongé au fond de notre malaise, le seul qui ait vu d'en haut le déséquilibrement de la France depuis 1789, les mœurs sous les lois, les faits sous les mots, l'anarchie des intérêts débridés sous l'ordre apparent, les abus remplacés par les influences, l'égalité devant la loi annihilée par l'inégalité devant le juge, enfin le mensonge de ce programme de 89 qui a remplacé le nom par la pièce de cent sous, et fait des marquis des banquiers — rien de plus. »

Et ceci :

« La sauvagerie est nécessaire, tous les quatre ou cinq cents ans, pour revivifier le monde. Le monde mourrait de civilisation. Autrefois, en Europe, quand une vieille population d'une aimable contrée était convenablement anémiée, il lui tombait du Nord sur le dos des bougres de six pieds qui refaçonnaient la race. Maintenant qu'il n'y a plus de sauvages en Europe, ce sont les ouvriers qui feront cet ouvrage-là dans une cinquantaine d'années. On appellera ça la révolution sociale. »

(Journal 1857).

Je pense à vous, mon cher ami, l'autre jour je rêvais quel serait le joli cadeau que je pourrais vous faire si je gagnais à la loterie de Hambourg, mais je n'ai pas gagné. J'écris moins parce que la monotonie du travail m'endort sur place. Il y a une déminéralisation par l'ennui.

Et puis je suis un peu irrité d'être intérieurement si bien remis en place, et de ne pouvoir pas me servir de moi-même.

J'ai fait pourtant une démarche pour obtenir un poste différent, dont j'attends un peu nerveusement le résultat.

J'ai beaucoup d'amitié pour vous.

MAURICE.

Il est un romancier dont vous ne parlez pas, dont l'œuvre, il est vrai, est plutôt un livre qu'un grand œuvre, mais quel livre! Que je préfère à tout Flaubert. C'est Elémir Bourges et le *Crépuscule des Dieux.* Mallarmé disait de lui : quand Bourges a cinq minutes à lui, il relit l'Encyclopédie. Sa mémoire s'efface. Et c'est pourtant un des écrivains les plus achevés du XIXe. Si un heureux hasard vous a fait ignorer ce livre, lisez-le vite (Stock édit.) Cela vaut plus que *Quand les oiseaux s'envolent et les feuilles tombent*, du même.

Le portrait de Wagner est surprenant.

La passion qui coule dans ces lignes prodigieuse.

28 juin.

Ma chère M.,

Quelle délicieuse surprise que votre lettre dont je n'ai pas d'abord reconnu l'écriture. J'y vois un équilibre, une sûreté qui me font penser que le grand miracle de votre long bonheur est toujours béni des dieux. Quelle joie! Les catastrophes tourneboulent l'univers. Les Empires s'écroulent; d'autres se bâtissent, et votre nid est protégé quand même des tempêtes.

J'aime tant que vous soyez la preuve par neuf d'une certaine étonnante invulnérabilité (touchez du bois... voilà qui est fait. Tout est bien.)

Je vais de mieux en mieux. Je ne suis pas heureux parce que je ne peux l'être qu'en aimant, malgré les souffrances de l'amour; mais je suis bien; je suis à l'aise avec moi-même. C'est énorme.

Six mois durant, j'ai travaillé dix heures par jour à l'usine, couché sur une paillasse, supporté les puces, les poux et la promiscuité.

Le premier mois, je rêvais de menus fins, de Lapérouse, de Château-Eyquem et de whisky.

Le second mois, j'imaginai mon ameublement futur et des plantes d'appartement.

Le troisième mois, je reconstituai de mémoire une bibliothèque de 3.000 volumes.

Le quatrième mois, par dépouillement ascensionnel, je méditais sur l'existence de Dieu.

Le cinquième mois, je n'éprouvais de volupté que dans les considérations métaphysiques sur l'Espèce, sur l'Homme, sur la Biologie et les Religions.

Et le sixième mois, j'aurais pleuré d'énervement sur un ordre, une pièce de ferraille : je retombais harassé dans le domaine des vétilles.

Mais depuis deux mois j'ai quitté l'usine. Je travaille dans une organisation où mon sens de la machine et de l'intrigue se pouvait le plus particulièrement faire valoir. J'y gagne honnêtement et suffisamment ma subsistance. J'ai ma liberté, une jolie chambre qui tire son jour d'un jardin. Je sors; je vois du monde.

Je lis Auguste Comte, Guichardin, La Rochefoucauld, Alexandre Dumas, Jean Rostand, Michelet et Mme de Staël. Je fais parfois l'amour comme on dit; mais ce n'est, sans âme, que par hygiène et par habitude.

Tout en moi s'est durci, sauf le cœur : ce cœur terriblement disponible et implaçable, car :

« Il faut plaire à l'Amour, ce n'est pas tout d'aimer », disait Marceline Desbordes-Valmore.

Vous en savez maintenant autant que moi sur mon moi présent.

Ai-je envie de venir en permission? Je n'en sais rien. Je n'ai pas envie d'être à Paris, mais j'ai envie de vous voir, de voir M. et quatre amis encore. (J'ai même bien souvent envie de voir Jacques G. pour qui j'ai toujours cette silencieuse, lointaine, inefficace et obstinée amitié que je ne manifeste qu'à contresens).

Mais je n'ai plus qu'une envie profonde, énorme, vitale : celle de connaître la Perse, les Indes, la Chine, Bagdad, « cet Orient, disait Châteaubriand, d'où sont sortis tous les arts, toutes les sciences, toutes les religions. » Et j'ajouterai « toute la sagesse et toutes les voluptés ».

Si bien que j'essaierai surtout, après la guerre, à y partir aussitôt, et les dieux savent quand je reviendrai.

Je voudrais lire, alors, dans un catalogue bien fourni de Michel Castaing :

39 — SACHS Maurice, publiciste, né à Paris en 1906. Intéressant recueil de 202 lettres autographes par le célèbre auteur de l'*Economie Publique et Privée*, du *Traité de la Propriété*, etc... Ces lettres de jeu-

nesse sont toutes consacrées aux questions d'argent et datent de l'époque où l'auteur étudiait sur le vif les grands sujets monétaires qui ont fait sa réputation. 128 lettres sont consacrées à l'Emprunt sous ses différentes formes.

40 — SACHS Maurice, publiciste, né à Paris en 1906. Curieuse lettre autographe. Une des seules lettres du célèbre écrivain qui soit uniquement consacrée à la pluie et au beau temps. On sait que toute sa correspondance roule d'ordinaire sur des sujets financiers. Très rare.

B. aura fait fortune. M. exercera toujours cette philosophie nonchalante qui cache de si secrètes ardeurs. Et vous? Vous aurez 18 ans. Mais vous serez justement cette unique personne qui pourra s'écrier : « J'ai 18 ans et je sais ce que je sais, au rebours de celles qui savent ce que vous savez, mais ont leurs 40 ans. »

Alors, ma foi, vous me ferez une place, un soir, à votre table, et je vous raconterai comment on peint en Chine; et je vous rapporterai les légendes de Bhavabhuti (c'est lui qui disait : « A la fois plus durs que le diamant et plus tendres qu'une fleur, les cœurs de ceux qui sont au-dessus du commun, qui donc est digne de les pénétrer? »)

Allons, je vais devenir pédant, je vous dis bonsoir avec toute l'affection possible, avec la meilleure amitié du monde.

MAURICE.

Votre lettre, vraiment, m'a fait bien plaisir.
Et partagez mes amitiés autour de vous aux plus chers.

8 septembre 1943.

Chère M.,

Je venais de voir près de moi tant de morts et de drames, sous le bombardement, quand votre lettre m'est parvenue.

Elle m'a coupé le souffle. Soutine mort! Je n'avais rien senti de pareil depuis la mort de Proust. Je me suis senti le corps vide et la tête emplie de larmes.

Enfin s'achève une vie sans gloire, et c'est l'œuvre qui va commencer sa vie glorieuse. Et lui qui ne savait où trouver le sommeil va voir s'ouvrir ces tombes visitées que sont les musées, et se reposera dans leur ombre. Il ira prendre la relève des grands morts.

Tout est dans l'ordre cruel de ce monde. Cet homme douloureux

ne pouvait que mal mourir. Puisse-t-il être mort conscient de la prestigieuse survie à laquelle son génie l'appelle.

Sa mémoire est entre vos mains! Puissiez-vous la servir dévotieusement. Il eût fallu, pour écrire sur lui, que je fusse célèbre ou qu'Élie Faure fût vivant et que nous joignions nos efforts. Cela ne se peut. Mais avec Marcellin vous pouvez préparer sur lui un livre incomparable. Il faudra que ce soit tout à la fois le catalogue et la biographie : un seul ouvrage capital auquel on se reportera toujours.

Le « Moreau-Nélaton », quel travail!

C'est le catalogue qui importe d'abord.

Je me flatte d'avoir préparé il y a 10 ans le terrain Soutine en Amérique. J'ai fait de même dans cette ville allemande où on ne le connaissait pas.

Je parlerai souvent encore de ce grand homme, le seul envers qui j'ai observé de son vivant une discrétion qui n'est pas dans ma nature.

J'ai 37 ans cette semaine, mon visage a changé beaucoup (je pèse 69 kg. maintenant) et les premiers cheveux blancs apparaissent. Il est temps, il est grand temps que j'écrive un beau livre. Tous les éléments en vivent en moi. Il ne me manque que la « forme », le cadre, l'expression nécessaire si l'on veut. Pensée constante et tourmentante.

Je dois ce livre à mes amis, ce sera la seule excuse valable à mes errements, et je le veux pour les amis qu'il m'amènera. Et puis, il faut dire ce que l'on a vu, exprimer ce que l'on a souffert. C'est la façon des hommes d'être des fourmis.

Je vous embrasse tous deux de tout cœur.

MAURICE.

Dites mon affection aux enfants-hommes et mon amitié à J.

Mon cher ami,

Après un incroyable bombardement, 10 jours de feu et de drame, je suis encore indemne et je pense à vous tous affectueusement.

MAURICE.

DÉCOUVERTE DE ROSSEL
(*fin*)

LA DÉLÉGATION A LA GUERRE

Rossel a raison de le noter : *les hommes s'usent vite en temps de révolution ; après un mois de pouvoir et surtout de lutte, Cluseret était complètement usé.* A ce déclin personnel du délégué de la Commune à la Guerre, avait correspondu comme un malaise au sein même de la commission exécutive, dû vraisemblablement à l'hétérogénéité de sa composition : elle comprenait, on s'en souvient sans doute, des socialistes comme Duval ou J.B. Clément, des quarante-huitards comme Delescluze ou Cluseret, des apolitiques comme Ch. Gérardin ou L. Rossel. Ces derniers, effrayés non seulement par la rigueur de la Commune, mais par ses imprudences cherchèrent comme à la modérer. Gérardin notamment allait jusqu'à vouloir *annuler la Commune en faisant mettre le pouvoir aux mains d'un comité de salut public*, chargé d'élaguer, de s'appliquer à sauver l'essentiel, à faire la part du feu, comité à l'intérieur duquel Rossel aurait partagé avec Dombrowski la direction des opérations militaires. Ce projet coïncidait avec l'inquiétude des commissaires à la guerre, qui commençaient à être conscients de l'inorganisation des troupes, et donc de leur inefficacité. Rossel se trouva donc *le centre d'un mouvement incohérent, divers, dont le mot d'ordre inconscient était « sauver la révolution en annulant la Commune ». Ennemi de la Commune*, c'est-à-dire de la forme anarchique revêtue par l'insurrection, il *croyait toujours que la Révolution pouvait et devait être salutaire. Gérardin* lui *assurait le concours des hommes d'énergie et d'intelligence de la Commune* (...); *les généraux* (lui) *obéissaient volontiers. Dans ces conditions le succès n'était pas impossible et la Révolution pouvait sauver le pays.*

C'est dans ces conditions que le 29 avril au soir, soit quarante-

huit heures après sa démission de la Cour Martiale, Rossel fut convoqué devant la commission exécutive.

Les commissaires l'informérent aussitôt de leur volonté d'écarter Cluseret et même de le faire arrêter. Rossel, fidèle et sincère, ne laissa pas accuser de trahison son chef. Mais les délégués, se souciant peu de ce qui leur semblait déjà appartenir au passé, demandèrent à l'ancien chef d'État-Major du délégué à la guerre de leur exposer ses conceptions. Si l'on croit Lissagaray « il raconta l'histoire des sièges célèbres, promit de rendre Paris imprenable, les charma quand ils croyaient le chambrer ». Selon Rossel lui-même il se contenta de dire *ce qu'il pensait de la situation qui était de plus en plus compromise. La défense était presque nulle et l'attaque* (...) *devait faire des progrès continus jusqu'à la prise de la place. Il n'y avait d'espoir de succès,* toujours selon lui, *que dans une réforme absolue du système de la solde, qui mettait le peuple, combattant ou non combattant, aux gages de la Commune. Le rétablissement de la discipline par des exemples sévères, dirigés principalement contre les officiers élevés en grade, et l'organisation immédiate d'un petit corps d'armée capable de tenir la campagne et de prendre l'offensive.* On retrouve pêle-mêle dans cet exposé les dées formulées à Gambetta (le corps d'armée mobile et d'élite) et cette obstination dans sa volonté de raidir la discipline qui l'avait conduit à présider la Cour Martiale.

Toujours est-il que dès le lendemain 30 avril, la commission exécutive de la Commune prit deux décrets, l'un pour révoquer Cluseret et ordonner son arrestation, l'autre pour le remplacer par Rossel. Accusant réception de cette nomination, Rossel précisa qu'il ne pouvait se passer *du concours le plus entier, le plus absolu* (de la Commune) *pour ne pas succomber sous le poids des circonstances.*

Dans ce même temps où Rossel accédait au Ministère de la Guerre, Gérardin réussissait sa manœuvre politique : la Commune se dessaisissait de bon nombre de ses pouvoirs au bénéfice d'un Comité de Salut Public. Malheureusement, aux côtés de Gérardin, furent désignés pour en faire partie des hommes comme Félix Pyat et Léo Meillet. Pour Rossel, c'est un *fiasco* (qui le) *privait du concours de la Commission exécutive et élevait au pinacle Félix Pyat dont l'activité brouillonne devait faire avorter toute entreprise et dont la cervelle dépourvue de judiciaire était le réceptacle de toutes les idées impures et malsaines qui peuvent fermenter dans une Révolution.*

Cette déception n'empêcha point Rossel de commencer à réaliser son programme.

Le 30 Avril.

Tout d'abord il destitue et arrête Meg, commandant incapable du Fort d'Issy, point le plus critique de la défense de Paris et nomme à sa place le général Eudes : *Mon choix avait été dicté par la notoriété révolutionnaire de cet homme qui avait tout intérêt à défendre la Révolution et qui n'était rien que par elle. Je croyais encore qu'il était trop en évidence pour manquer de cœur. Il se rendit à ce poste dans la journée du 1er mai (...) Une fois arrivé au fort d'Issy, il ne songea plus qu'à en sortir.*

Puis il passe à ce projet qui lui semble essentiel : la constitution d'un corps d'armée mobile, susceptible de se porter à tout point critique et même de prendre éventuellement l'offensive. Il charge Bergeret du recrutement et du commandement de ce groupe tactique.

Le 1er Mai.

Ici se situe un incident que Lissagaray, qui décidément n'a rien compris à Rossel, qualifie de « fausse note ».

Allant voir comment Eudes a réorganisé la défense du fort d'Issy, le délégué de la Commune à la Guerre prend connaissance d'un ultimatum adressé par les Versaillais au commandant du Fort. Un quart d'heure lui était donné pour rendre la place, moyennant quoi la vie sauve et la liberté lui étaient garanties. Et l'ultimatum concluait : « Faute de ne pas répondre dans le délai indiqué plus haut, toute la garnison sera passée par les armes ».

C'est sans une hésitation, sans une rature, que Rossel rédige la réponse attendue :

Au citoyen Leperche
Major de tranchées devant le fort d'Issy.

Mon cher camarade,

La prochaine fois que vous vous permettrez de m'envoyer une sommation aussi insolente que votre lettre autographe d'hier, je ferai fusiller votre parlementaire conformément aux usages de la guerre.

Votre dévoué camarade

ROSSEL
Délégué de la Commune de Paris.

Dans les notes désordonnées que Rossel rédigera en prison sur *La Défaite de la Commune*, il accentuera l'humour hautain et glacial de cette lettre, en remarquant que la sommation était prématurée et que Leperche « *en a reçu lui-même la preuve par un argument* ad hominem, *puisque deux jours après il a été blessé devant le fort.* »

L'effet de cette lettre fut scandaleux. Lissagaray et la versaillaise *Gazette de France* s'accordent à penser le premier, que cette menace de fusiller un innocent prouve que Rossel n'entendait rien à l'âme de Paris, la seconde que « les lois de la guerre n'autorisent nullement à fusiller un parlementaire ». C'est à l'intention de cette feuille que Rossel notera : *Le drapeau parlementaire ne peut être sacré que si les abus que peuvent en faire les Leperche sont sévèrement punis.*

Lissagaray écrit aussi que « la désinvolture de Rossel sentait le condottiere ». Mais que feraient les révolutions sans les condottieri?

Rossel avait évoqué, lors de son audition par la Commission Exécutive, la nécessité d'une refonte du système de la solde. C'est à cet effet qu'il réunit la commission exécutive, la commission de la guerre, ses principaux officiers et Jourde, délégué aux finances. Ils étudièrent un projet fixant un nouveau taux de prestation à la garde nationale, et prévoyant le versement d'allocations (nous dirions aujourd'hui : familiales) aux femmes et aux enfants des gardes. La substitution, dans les quarante-huit heures, du Comité de Salut Public à la Commission exécutive retardera la discussion du projet — qui finalement resta lettre morte.

Le 2 Mai.

Annonçant à Rossel l'entrée en fonction du Comité de Salut Public, Gérardin lui conseille de prendre contact avec la Commune [1]. Il se rendit le soir même à l'Hôtel de Ville.

Les récits que l'on possède de cette audition sont significatifs. Lissagaray, irréductible adversaire de Rossel, ne peut cependant pas dissimuler l'impression favorable qu'a produit devant la Commune le jeune délégué à la guerre. Miot lui demanda quels étaient ses antécédents démocratiques : *Je ne vous dirai pas*, répondit Rossel,

1. Le lecteur l'a compris, on appelait *Commune* le Conseil Municipal de Paris, ou, si l'on veut, la Chambre des Députés de la République Parisienne (elle s'était, en effet, octroyé les pouvoirs législatifs et exécutifs).

que j'ai profondément étudié les réformes sociales, mais j'ai horreur de cette société qui vient de livrer si lâchement la France. J'ignore ce que sera l'ordre nouveau du socialisme, je l'aime de confiance, il vaudra toujours mieux que l'ancien. Il entra ensuite dans le sujet, donna des explications sur le fort d'Issy, exposa son projet de formation de régiment en homme du métier, d'une parole sobre, parfois si heureuse que l'assemblée fut séduite. « Vos explications franches ont satisfait la Commune, lui dit le Président, soyez assuré de son concours sans réserve ».

Son humour et sa hauteur retiennent Rossel de partager la satisfaction de la Commune et de Lissagaray. Selon lui : *il faudrait, pour raconter cette journée, prendre franchement le ton humoristique qui convient à un récit à la fois grave et bouffon. Il me suffit de dire que j'arrachai des transports d'applaudissements à cette assemblée quinteuse qui n'était pas insensible à la vérité dite sans ménagements et sans ambages.* Décelant au cours de cet entretien l'incident le plus significatif, il s'affirme plus perspicace que Lissagaray : *Je crois que ces messieurs comptaient que je leur soumettrais un plan d'organisation ou de défense, et Félix Pyat, en particulier, parla abondamment de la chose militaire qu'il envisageait par les côtés les plus étroits. A la fin, un autre des membres du Comité ayant parlé des mesures qu'il prenait dans son arrondissement pour constituer la garde nationale et réduire les abus : Au moins, vous, lui dis-je, vous êtes raisonnable. Pyat demanda aigrement si je voulais dire que lui ne le fût pas ; je me mis à rire et nous fûmes ennemis mortels.*

On verra que Félix Pyat n'était point inefficace au point de ne pouvoir rendre pratiquement impossible à Rossel l'exercice normal de ses fonctions.

Le 3 Mai.

Les dépêches de Eudes devenant de plus en plus pressantes, Rossel se rendit au fort d'Issy pour examiner lui-même la situation et pour envisager une tentative de dégagement. Divers incidents — dont une chute de cheval — l'empêchent d'arriver avant la nuit. A tout hasard, il s'était fait accompagner par trois bataillons dont la vue suffit à remonter le moral des défenseurs : *Eudes, qui avait pris quartier dans la casemate la plus obscure et la moins exposée de tout le fort, et qui encore se plaignait du danger* commençait à se faire tancer lorsque apparut le général Dombrowski, aussi étonné de l'arri-

vée de Rossel que celui-ci le fut de sa présence. En effet, le Délégué à la Guerre croyait Dombrowski sur la rive droite, dont il lui avait confié le commandement. Mais Dombrowski n'a aucun mal à se justifier : il venait de recevoir du Comité de Salut Public (vraisemblablement à l'instigation de Pyat) un ordre qui l'investissait du commandement de toutes les forces actives, tout en laissant à Rossel le ministère de la guerre, réduit ainsi à une fonction administrative. Jusqu'alors les deux hommes n'avaient eu que des relations fort amicales — qui leur permirent, à l'un et à l'autre, ce jour-là, de ne pas trop manifester leur aigreur. Dombrowski prit son air le plus aimable pour offrir à Rossel de le décharger de toute activité stratégique ou tactique, lui laissant ainsi tout le loisir nécessaire pour travailler à la réorganisation de la garde. Le délégué à la guerre, sans le contredire catégoriquement, déclara à Dombrowski, que dès qu'ils se seraient entendus sur les opérations à exécuter, il ne demanderait pas mieux que d'envisager de s'en remettre à lui de cette exécution. En réalité, Rossel gardait une fâcheuse impression du commandement de Dombrowski à Neuilly au début de l'insurrection et jugeait parfaitement inopportun de lui confier un commandement général.

C'est pourquoi, dès son retour à Paris, le Délégué à la Guerre écrivit une lettre vigoureuse de protestation à Gérardin. Celui-ci fit aussitôt révoquer le décret, et Dombrowski s'en retourna sur sa rive droite.

Cet incident semble avoir été la première conséquence de l'escarmouche Pyat-Rossel.

Le 4 Mai.

Le communiqué officiel annonce : « Dans la nuit du 3 au 4 Mai, la redoute du Moulin Saquet était gardée par des détachements du 55e et du 130e bataillon, lorsqu'un détachement de troupes versaillaises se présenta à la porte comme patrouille, fut admis dans le fort après avoir régulièrement donné le mot d'ordre, chargea alors la garnison surprise, la chassa de la redoute et emmena immédiatement six pièces de canon avec des attelages préparés à l'avance. »

Il va sans dire que cette nouvelle provoqua un vif émoi à Paris, et plus précisément à la Commune. L'Assemblée décide aussitôt de convoquer Rossel et de se constituer en comité secret pour l'entendre.

Le délégué à la Guerre vient, et commence par raconter son inspection de l'avant-veille au fort d'Issy, la découverte qu'il y fit de Dombrowski muni, à son insu de pouvoirs exorbitants. Rossel

s'en prend sans ambages au Comité de Salut Public, qui a déplacé sans les consulter non seulement Dombrowski, mais Wroblewski, commandant du fort d'Ivry et des villages de Gentilly, Cachan, Arcueil : *Dans ces conditions*, termine Rossel, *je ne puis être responsable, et je demande la publicité de cette séance.* Pyat, un peu piteux, conteste que le Comité de salut ou lui-même ait jamais signé aucun ordre invitant Wroblewski à se transporter à Issy; à l'en croire, le Comité de Salut Public n'a pris qu'une seule mesure : la suppression de la Place de Paris. Rossel : *C'est une mesure de bouleversement ; le citoyen Pyat a omis de dire s'il n'avait pas donné tout pouvoir à Dombrowski pour l'exécution des opérations militaires.* Pyat : « L'exécution, oui, mais la direction restait confiée au citoyen Rossel. » Pour plus de clarté, Rossel annonce à la Commune qu'il lui fera tenir les originaux des ordres envoyés par le Comité de Salut Public, et prend congé. La discussion ne cesse pas avec le départ du Délégué à la Guerre. Pyat s'obstinant à nier, Arnould demande comment il se fait que Dombrowski et Wroblewski ne soient pas arrêtés pour s'être déplacés sans autorisation. Ce n'est qu'à minuit et demi que la Commune se sépara, décidant d'attendre les originaux promis par Rossel avant de conclure le débat.

A sa sortie de la Commune, Rossel est emmené par Gérardin au Comité de Salut Public. Celui-ci, saisi d'une offre de collaboration par le Comité Central de la fédération de la Garde nationale qui voulait affirmer son existence s'en remettait à Rossel de la décision à prendre. Après une conversation avec les délégués de la Garde nationale, Rossel les chargea de toute la partie administrative dépendant de son ministère. Il escomptait compenser ainsi la versatilité et la légèreté de la Commune : *Je n'avais pas de point d'appui sérieux ; la réforme de la solde et la mobilisation d'une armée, ces deux nécessités du succès, étaient compromises ou ajournées ; je voulus essayer, comme chance extrême, d'employer le comité central.*

Rentré à son bureau, il prend connaissance d'un article du *Times*, qui, commentant sa nomination au poste de délégué à la guerre, attribuait la présence de Rossel dans les rangs de la Commune au dépit de n'avoir pas vu confirmer son grade de colonel que lui avait provisoirement (pour l'exécution d'une mission) conféré Gambetta. Après s'être déclaré surpris de trouver cette calomnie dans une *si honorable feuille*, Rossel précise son état d'esprit : *Il n'y a point de dépit chez moi, mais une colère mûrement et longuement réfléchie contre l'ancien ordre social et contre l'ancienne France qui vient de*

succomber si lâchement. Salut et Fraternité, le Délégué à la Guerre, Louis Rossel. On recoupe ici ce que nous avions décelé plus haut : ce n'est point l'enthousiasme qui a mené Rossel à la Commune, mais le dégoût, mais le désespoir.

Le 5 Mai.

La Commune tient une nouvelle séance consacrée aux révélations de Rossel que Tridon trouve « très graves ».[1] Arnould lit la copie des ordres adressés à Dombrowski et à Wroblewski, ordres signés par Meillet, Arnaud et Pyat. Meillet refuse d'en discuter, arguant que ces ordres n'ont rien à voir avec la surprise, avec la trahison qui ont coûté le Moulin Saquet, dont la perte constitue le seul objet du débat. Ce n'est point l'avis de la Commune qui, après avoir entendu Avrial déclarer : « Il y a un mensonge qu'il faut éclaircir », décide de convoquer Pyat, absent. A son arrivée, Félix Pyat s'entend immédiatement interroger sur les dépêches adressées à Dombrowski et à Wroblewski. Il affirme n'en avoir pas le moindre souvenir. « On les luim et sous les yeux : « Est-ce bien votre signature ? » Pyat : « Je n'ai pas cru, en signant deux lignes au bas de la pièce, signer un ordre au général Wroblewski ». Arnould lit plusieurs ordres militaires envoyés par le Comité de Salut Public. Langevin : « Que l'assemblée décide jusqu'à quel point elle doit avoir confiance dans un comité qui a nié énergiquement avoir donné des ordres qu'il n'est plus possible de nier aujourd'hui. » J.B. Clément : « On ne manque pas de mémoire, citoyen Pyat; je serais d'avis que vous donniez votre démission ». Pyat : « Je l'ai donnée — et je supplie l'assemblée de l'accepter — du reste, comme aujourd'hui je ne puis plus être cru de vous, je suis obligé de renoncer aux fonctions que vous m'avez confiées [2]. »

Après avoir fourni la preuve irréfutable de l'authenticité de son accusation, Rossel s'est désintéressé du débat de la Commune, se consacrant à des contacts plus approfondis que la veille avec des membres du Comité Central de la garde nationale. Une nouvelle déception l'attendait : *ils étaient portés de bonne volonté* (...) *Mais le temps de l'action était pris par les séances toujours confuses de cette assemblée et, somme toute, la masse du comité était peu intelligente et peu éclairée.*

1. Lissagaray, *op cit.*
2. Lissagaray, *op cit.*

Le 6 Mai.

Tandis que la Commune délibère pour supprimer l'emprisonnement cellulaire et organiser le dégagement gratuit du Mont-de-Piété des objets d'une valeur inférieure ou égale à 20 francs, tandis que le fort d'Issy subit un intensif bombardement, Rossel poursuit ses contacts — toujours infructueux — avec les dirigeants de la garde nationale.

Le 7 Mai.

J'avais acquis la conviction que je ne réussirais pas à grouper les capacités nécessaires au travail du ministère, et que le comité de salut public ne pouvait ou ne voulait pas m'aider, soit qu'il manquât d'énergie ou de confiance. Une seule voie restait à tenter pour améliorer les affaires militaires décidément compromises, et cette voie était de prendre brusquement l'offensive avec des troupes telles quelles pour interrompre le progrès des attaques en donnant de sérieuses inquiétudes à l'ennemi [1].

Mais avant d'entreprendre une offensive, il importe de colmater les brèches. D'où la décision de Rossel d'aller inspecter le fort d'Ivry. Eudes l'avait abandonné le 3, confiant le commandement à son chef d'État-Major qui n'avait pas tardé à s'enfuir également. Le fort, de plus en plus attaqué, restait aux mains de l'ingénieur Rist et de Julien, commandant du 141e bataillon (11e arrondissement). Rossel fit prélever sur les effectifs du général La Cecilia, commandant du Petit-Vanves, des bataillons destinés à renforcer les défenseurs. Le désordre de la Commune était tel qu'une simple opération de cet ordre nécessitait un délai et une patience incroyables. Rossel attendit plusieurs heures *auprès de La Cecilia sans qu'il parvînt à assembler ses hommes. Pendant qu'un bataillon prenait les armes, l'autre se dissipait. Ce fut là que* Rossel *fi* (t) *faire une exécution de plusieurs gardes nationaux qui avaient abandonné leur poste, exécution inoffensive, mais qui leur fit une vive impression.* Il *leur fi* (t) *couper la manche droite en commençant par les officiers : tous ces gens sanglotaient et la garde qui les entourait était peut-être plus émue que par une condamnation à mort.* Je crois que cette scène mérite qu'on s'y attarde un instant : un ministre de la guerre, inspectant une position menacée,

1. « Une révolte qui s'immobilise ou qui recule est perdue » (T.E. Lawrence : *Les sept piliers de la sagesse.* Ch. XLVIII.)

avise un bataillon qui a flanché et, sanction inattendue, imprévue, se borne à humilier les fautifs en leur faisant couper leur manche droite. Il y a là, si l'on évoque le personnage de Rossel qui démissionna de la Cour Martiale parce que la Commune gracia un condamné à mort comme une indulgence stupéfiante, comme une contradiction qui resterait incompréhensible sans un Lawrence qui révélait cinquante ans plus tard comment on pouvait diriger une révolte sans y croire : « La conviction même me manque pour une œuvre », écrit l'auteur des *Sept Piliers de la Sagesse*, comme s'il faisait écho à Rossel : *Le 7 mai je ne croyais plus assez à l'efficacité de notre défense pour m'engager dans la voie de la répression*, aveu qui non seulement justifie l'indulgence du délégué à la guerre, mais laisse percer sa lassitude.

Le 8 Mai.

La décision de Rossel d'organiser en armée ordinaire les légions anarchiques avait provoqué quelque remous. Le seul fait de parler de régiments là où on avait jusqu'alors parlé de brigades, la réduction du nombre de généraux que ce seul changement d'appellation impliquait suffisait à donner de l'ombrage aux chefs de légion. L'officier chargé des liaisons entre les légions et le ministère s'appliquant à entretenir et à attiser ce mécontentement, Rossel le fit arrêter.

Sur ces entrefaites, les chefs de légion se réunirent pour protester contre la formation des régiments — mesure inutile selon eux puisque, dans le cadre de l'organisation existante, ils se faisaient fort de mettre à la disposition du délégué à la guerre 25 bataillons de cinq cents hommes prêts à marcher. Après avoir reçu assez froidement les délégués (à en croire Lissagaray le délégué à la guerre leur aurait montré un peloton en armes dans la cour du ministère en les menaçant de les faire fusiller pour rébellion), Rossel se résigna à leur faire confiance. Les phrases que rapporte encore Lissagaray sont significatives : *Je sais bien que je n'ai pas la force, mais je soutiens que vous ne l'avez pas non plus... Si, dites-vous?... Eh bien, donnez m'en la preuve. Demain à onze heures, amenez-moi place de la Concorde douze mille hommes et je tenterai quelque chose.* Il semble vouloir vérifier que sa lucidité ne l'entraîne point à trop de pessimisme. Il veut comme donner aux Communards une dernière chance de démentir leur inefficacité. S'ils échouent, il sera plus confiant en sa propre clair-

voyance, et saura en tirer les conclusions qui lui paraîtront s'imposer.

Le 9 Mai.

Bien qu'au cours de la nuit quelques chefs de légion soient venus un peu penauds avouer au délégué à la Guerre qu'ils ne parvenaient pas à réunir les troupes sur lesquelles ils comptaient, Rossel ne se tient pas — ne les tient pas pour battus. Si, dès ce moment, il rédige effectivement sa lettre de démission, il ne l'enverra qu'après avoir dûment constaté l'impuissance de la garde nationale.

Midi. — Comme convenu, il va inspecter les troupes que les chefs de légion se sont efforcés de réunir place de la Concorde. Au premier coup d'œil, Rossel voit qu'on est loin de compte. Mais, toujours comme pour accumuler les justifications, il invite les légions à se compter elles-mêmes : au lieu des 12.500 hommes promis, il n'y en a que 5.000 [1]. Il constate sèchement qu'il n'y a pas son compte, et s'en retourne au ministère.

Midi et demi. — Apprenant que les Versaillais ont occupé sans rencontrer de résistance le fort d'Issy, il rédige, à 12 h. 30, ce surprenant communiqué qui claque comme un communiqué de victoire : « Le drapeau tricolore flotte sur le fort d'Issy abandonné hier par sa garnison ». Le drapeau tricolore, c'est celui de Versailles, la garnison, c'était une légion de la Commune... Rossel en ordonne l'affichage à dix mille exemplaires dans les rues de Paris (le tirage habituel était de six mille). En réalité, ce que révèle ce communiqué, aussi insolent que la lettre de démission de l'armée régulière, « cri de triomphe pour un aveu de défaite [2] », c'est la satisfaction non seulement de la clairvoyance, mais de la résolution : il implique un parti pris de rupture, et toute décision raidit Rossel.

Auparavant, mû par cette même conscience professionnelle qui l'avait incité à passer régulièrement ses pouvoirs avant de quitter les troupes gouvernementales pour se joindre à la Commune, il rédige à l'intention des troupes un ordre du jour de rappel à la discipline.

Puis il fait porter et à la Commission Exécutive et aux principaux

1. Les chefs de légion ont prétendu 10.000. Mais Lissagaray lui-même reconnaît que leur chiffre est vraisemblablement gonflé et propose 8.500. On est en tout cas loin des 12.500.
2. Journal *Le Vengeur.*

journaux sa lettre de démission — qu'il ne m'est pas possible, malgré sa longueur, de ne pas citer *in-extenso*, à moins d'en fausser le rythme, le ton, le sens :

Paris, le 9 *Mai* 1871.

Citoyens, membres de la Commune,

Chargé par vous à titre provisoire de la délégation à la guerre, je me sens incapable de porter plus longtemps la responsabilité d'un commandement où tout le monde délibère et où personne n'obéit.

Lorsqu'il a fallu organiser l'artillerie, le Comité Central d'artillerie a délibéré et n'a rien prescrit. Après deux mois de résolution, tout le service de vos canons repose sur l'énergie de quelques volontaires dont le nombre est insuffisant.

A mon arrivée au ministère, lorsque j'ai voulu favoriser la Concentration des armes, la réquisition des chevaux, la poursuite des réfractaires, j'ai demandé à la Commune de développer les municipalités d'arrondissement.

La Commune a délibéré et n'a rien résolu.

Plus tard, le Comité Central de la Fédération est venu offrir presque impérieusement son concours à l'administration de la guerre. Consulté par le Comité de salut public, j'ai accepté ce concours de la manière la plus nette, et je me suis dessaisi en faveur de ce Comité, de tous les renseignements que j'avais sur l'organisation. Depuis ce temps-là, le Comité Central délibère et n'a pas encore su agir. Pendant ce délai, l'ennemi enveloppait le fort d'Issy d'attaques aventureuses et impudentes dont je le punirais si j'avais la moindre force militaire disponible.

La garnison mal commandée prenait peur, et les officiers délibéraient, chassaient du fort le capitaine Dumont, homme énergique, qui arrivait pour les commander et, tout en délibérant, évacuaient leur fort, après avoir parlé sottement de le faire sauter, chose plus impossible pour eux que de le défendre.

Ce n'est pas assez. Hier, pendant que chacun devait être au travail ou au feu, les chefs de légion délibéraient pour substituer un nouveau système d'organisation à celui que j'avais adopté afin de suppléer à l'imprévoyance de leur autorité toujours mobile et mal obéie.

Il résulta de leur conciliabule un projet au moment où il fallait des hommes, et une déclaration de principes au moment où il fallait des actes.

Mon indignation les ramena à d'autres pensées et ils me promirent

pour aujourd'hui comme le dernier terme de leurs efforts, une force organisée de 12.000 *hommes avec lesquels je m'engage à marcher à l'ennemi. Ces hommes devaient être réunis à* 11 *heures et demie ; il est une heure, et ils ne sont pas prêts ; au lieu d'être* 12.000 *ils sont environ* 7.000. *Ce n'est pas du tout la même chose.*

Ainsi, la nullité du Comité d'Artillerie empêchait l'organisation de l'artillerie ; les incertitudes du Comité Central de la Fédération arrêtent l'administration, les préoccupations mesquines des chefs de légion paralysent la mobilisation des troupes.

Je ne suis pas homme à reculer devant la répression, et hier, pendant que les chefs de légion discutaient, le peloton d'exécution les attendait dans la cour. Mais je ne veux pas prendre l'initiative d'une mesure énergique, endosser seul l'odieux des exécutions qu'il faudrait faire pour tirer de ce chaos l'organisation, l'obéissance et la victoire. Encore si j'étais protégé par la publicité de mes actes et de mon impuissance, je pourrais conserver mon mandat. Mais la Commune n'a pas eu le courage de la publicité. Deux fois déjà je vous ai donné des éclaircissements nécessaires, et deux fois, malgré moi, vous avez voulu avoir le Comité Secret.

Mon prédécesseur a eu le tort de se débattre au milieu de cette situation absurde.

Eclairé par son exemple, sachant que la force d'un révolutionnaire ne consiste que dans la netteté de sa situation, j'ai deux lignes à choisir : briser l'obstacle qui entrave mon action ou me retirer.

Je ne briserai pas l'obstacle, car l'obstacle c'est vous et votre faiblesse ; je ne veux pas attenter à la souveraineté publique.

Je me retire et j'ai l'honneur de vous demander une cellule à Mazas.

ROSSEL.

La rigueur de Louis Rossel s'y fait naturellement jour, confondue dans la liberté du ton (*La Commune a délibéré et n'a rien résolu*) et l'insolence du propos (*j'ai l'honneur de vous demander une cellule à Mazas*). Mais s'y mêle, ne serait-ce que dans l'énoncé pointilleux des griefs, comme un regret. Si Rossel ne croit plus en la Commune, si même, parce qu'il a constaté son impuissance foncière, il a pour elle une sorte de mépris, la sympathie demeure. S'adressant le 18 mars au ministre de la guerre de Versailles, il s'affirme son *« très obéissant et dévoué serviteur »*. Avec la Commune, il ne s'embarrasse point de dérisoires clauses de style : il lui dit franchement : *Je ne briserai pas l'obstacle car l'obstacle, c'est vous* et la déférence

motivée, réelle suit : *Je ne veux pas attenter à la souveraineté publique.* Enfin une fois encore apparaît la rigueur du personnage. Pour l'atténuer, pour la rendre intelligible à ses interlocuteurs, il qualifie son comportement de révolutionnaire. En réalité, elle lui est particulière, cette aptitude à prendre le parti de sa lucidité, cette incapacité à transiger, à compromettre.

16 *heures* 10. — La séance de la Commune vient de s'ouvrir, une discussion est engagée sur le procès-verbal de la séance de la veille quand surgit Delescluze qui, ayant vu Rossel dans la matinée, vient annoncer à l'assemblée la chute du fort d'Issy et la démission du délégué à la guerre. Le vieux quarante-huitard demande la dissolution du Comité de Salut Public, le raidissement de l'Assemblée dans le sens de l'union et de l'efficacité. « Subjuguée » (le mot est de Lissagaray). l'assemblée fait une ovation à Delescluze et décide de se former sur-le-champ en Comité secret pour discuter des mesures à prendre. Après quelques heures de débats assez confus, la Commune « décide de renouveler le Comité de Salut Public, de nommer un délégué civil à la guerre (...) de ne plus se réunir que trois fois par semaine, de mettre le nouveau comité en permanence à l'Hôtel de Ville, les membres de la Commune restant en permanence dans leurs arrondissements ». Plus explicite que Lissagaray, le procès-verbal officiel de cette séance indique que fut également décidée la création d'une cour martiale, celle que présida Rossel ne s'étant plus réunie depuis sa démission (27 avril). Mais combien de virtualités avaient été compromises en ces dix jours!

Pendant cette première délibération de la Commune, le Comité Central convoquait de son côté Rossel pour lui reprocher tout d'abord le texte de son communiqué sur Issy et le nombre des exemplaires affichés. Rossel le prit d'assez haut : *C'était mon devoir. Plus grand est le danger, plus le peuple doit en être instruit.* D'accusé, il tendit, par sa rigueur, à devenir accusateur. Il reprit, en les développant, les termes de sa lettre. Le Comité Central le pria — fort courtoisement— de se retirer pour lui permettre de délibérer. Aussitôt, une idée qui était dans l'air depuis plusieurs jours fut formulée : seule la dictature (au sens romain du terme) pouvait sauver la Commune. Et un seul dictateur était possible : Rossel. On envoya une députation la lui offrir. Estimant sans doute que le sort de la Commune était irrémédiablement compromis, tant par le développement de ses contradictions internes que par le temps perdu, il refusa — et alla dîner chez Dombrowski.

21 *heures.* — Seconde réunion de la Commune. Pyat profite du désarroi de l'assemblée pour détourner vers Rossel les menaces qui pèsent sur lui-même. « Groupant avec habileté des apparences qui apparurent des preuves aux soupçonneux, il fit de Rossel le bouc émissaire des fautes du Comité, tourna contre le délégué l'indignation du Conseil (...) L'arrestation de l'ancien délégué à la guerre fut décidée à l'unanimité moins deux voix — et la commission de la Guerre reçut ordre de l'effectuer en tenant compte des circonstances [1]. »

22 *heures.* — Rossel rentrant à son bureau y trouve la commission de la Guerre, renforcée de Delescluze et Johannard. Si l'on en croit Rossel, la discussion entre eux fut animée, et la Commission, sans lui parler d'arrestation, se borna à le prier d'expédier les affaires courantes (comme nous dirions aujourd'hui), ce qu'il n'aurait accepté qu'à condition d'être couvert par la présence d'au moins un membre de la commission.

Lissagaray donne une autre version de cet entretien. Selon lui, Delescluze exposa sa mission. Rossel, protestant contre un décret d'arrestation pris sans l'entendre, reprit son réquisitoire contre les incohérences, contre l'incohérence de la Commune. L'échec de la Commune n'était pas inévitable — mais à côté de la direction militaire eût dû exister un pouvoir fort et homogène faute duquel Rossel s'est refusé à endosser la responsabilité de la répression nécessaire. « Il parla longtemps de cette parole nerveuse qui, deux fois, au Conseil, lui avait gagné ses adversaires les plus décidés. La Commission, très frappée de ses raisons, se retira dans une salle voisine. Delescluze déclara qu'il ne pouvait se résoudre à arrêter Rossel avant que la Commune ne l'eût entendu. Ses collègues furent du même avis et laissèrent l'ex-délégué sous la garde d'Avrial et de Johannard. »

Le 10 *Mai.*

La Commision de la guerre dépêche vers midi deux de ses membres à Rossel pour l'inviter à se rendre à l'Hôtel de Ville. Il les prie d'abord à déjeuner, puis les emmène dans sa voiture.

Il arrive donc vers trois heures à l'Hôtel de Ville et attend à la questure d'être introduit. C'est Johannard qui annonce à la Commune la présence de Rossel, Delescluze demande qu'il soit aussitôt introduit.

1. Lissagaray, *op. cit.*

Paschal Grousset : « Nous pouvons le juger sans l'entendre. »

Arnold : « S'il a manqué à ce qu'il devait à la Commune, il n'a pas commis d'acte de trahison. »

Pyat : « Si la Commune ne réprime pas l'insolence de cette lettre[1], elle se suicide. »

Dupont : « Cluseret n'a pas été entendu, pourquoi Rossel le serait-il? »

L'audition directe de Rossel est soumise au vote de l'Assemblée, qui l'écarte par vingt-six voix contre seize. Et par trente-quatre voix contre deux et sept abstentions, l'Assemblée décide de déférer à une cour martiale le délégué à la guerre, qui sera envoyé, en attendant sa comparution, à Mazas (« comme il l'a lui-même demandé », remarque-t-on).

Ami fidèle, Gérardin avait tenu Rossel au courant des péripéties du débat. A cinq heures, il vient lui faire part de la dernière décision de la Commune, et lui annoncer qu'il se solidarisait avec lui, qu'il entendait être incarcéré avec lui.

Mais Rossel ne voit aucun sens à son éventuellle détention. L'énervement qui régnait à la Commune limiterait la portée des explications, des justifications qu'il pourrait fournir à la Cour Martiale. Et par qui est-il menacé d'être jugé? Par Collet qu'il avait *vu caponner devant les obus à Issy*! Non, tout cela était vain et stupide : *tout sacrifice stérile*, (s) *on rôle était fini*. Il s'enfuit avec Gérardin.

LE TÉMOIN

Rossel fuit l'Assemblée (qui a refusé de l'entendre), Rossel fuit la Cour Martiale (présidée par un homme qu'il méprise), il ne fuit pas la Commune. Il reste à Paris, caché à l'Hôtel de Montebello, 54, boulevard Saint-Germain, déguisé en employé des chemins de fer.

Or rien n'était plus facile que de quitter Paris. C'était plus facile que de quitter Metz assiégée par les Allemands. Le *Journal Officiel* du 22 avril dément que Paris soit investi. Il n'existe, dit textuellement le communiqué, qu'un « blocus d'observation ». Et un arrêté du 25 avril fixe même les conditions de sortie des marchandises (n'en sont exceptées que les farines, les armes et les munitions). Il

1. La Lettre de démission de Rossel.

est évident qu'elles étaient convoyées, et que Rossel eût pu, s'il l'avait voulu, se déguiser en convoyeur. Et même le duc de Broglie, dans ses remarquables mémoires donne, comme naturelles, ses allées et venues entre Versailles et Paris.

Si donc Rossel reste dans la capitale, c'est qu'il le veut. C'est sans doute qu'il veut assister à la fin de cette atroce aventure à laquelle il a volontairement lié son sort; il est également vraisemblable qu'il ne veut pas risquer, en s'enfuyant de Paris, de passer pour un transfuge.

Lors du procès que feront les Versaillais à Rossel, un médecin témoignera de l'emploi du temps de Rossel du 10 mai au 7 juin. Il attestera que l'ancien délégué à la guerre n'est pas sorti de son hôtel : « Il passait son temps à lire et à travailler sur des cartes d'état-major ».

En réalité, Rossel consacra alors le plus clair de son temps à l'écriture. Il tient une sorte de chronique des événements, comme un journal de la chute de Paris. Il y insère à la fois des portraits de personnages mis en évidence par l'immédiate actualité et des réflexions politiques, des réflexions sur la signification de la Commune. Parfois ces deux sortes de méditations se recoupent : vingt-quatre heures après sa fuite, il trace un impitoyable portrait de Megy, ce commandant d'Issy qu'il destitua le 30 avril. Mais il conclut : *Après cela, si vous me demandez : « Megy ou Galliffet? » Ma foi, je vote pour Megy qui après tout a plus de droits à être inconscient.*

Je crois que cette boutade résume assez la pensée de Rossel. Il n'a aucune estime pour les Communards (*Le souvenir de tous ces révolutionnaires présomptueux, mais dépourvus d'étude et d'énergie, capables d'un coup de main peut-être mais non d'une volonté et d'un ferme propos, leur souvenir, dis-je, est pour moi un cauchemar*) aucune estime pour la Commune même (*Il est un point sur lequel je la considère comme une expérience complète : c'est l'insuffisance des classes ouvrières pour le Gouvernement*). Mais cette mésestime est comme teintée d'un regret; son véritable mépris, sa foncière antipathie, il la réserve à la classe gouvernante : *Elle a favorisé ses parents, ses amis, ses égaux. Elle n'a jamais supporté la loi de conscription, elle a fait porter l'impôt indirect sur les choses nécessaires, elle a privilégié les grosses industries dans la répartition de l'impôt direct. Vous ne comprenez pas qu'on fasse des révolutions?... Lisez les quelques lignes qui résument les produits des divers revenus du pays, et vous verrez combien le législateur frappe le nécessaire des uns et épargne le superflu*

des autres. A cette classe, qui prétend tirer sa supériorité des vices et de l'ignorance du prolétariat, Rossel réplique : *S'il était plus facile aux ouvriers d'arriver à l'aisance, ils auraient moins de vices et plus d'instruction* [1]. Et s'il n'a jamais cru en la victoire de la Commune, il ne doute pas de ses prolongements. A plusieurs reprises, il note qu'elle n'a été qu'*un combat d'avant-garde, mal engagé et perdu; mais les réserves n'ont pas donné, le corps de bataille même n'est pas compromis.* Et il met en garde les futurs vainqueurs contre un aveuglement égoïste, contre une sous-estimation de la signification de la Commune : *Vous voyez bien, législateurs imbéciles, qu'il faut que vous ouvriez la société toute grande à la horde qui l'assiège. Sans cela cette horde se fera une société en dehors de vous : si les nations n'ouvrent pas leurs portes à la classe ouvrière, la classe ouvrière courra à l'Internationale.* Aussi, quoi qu'il arrive — et surtout : quoi qu'il lui soit arrivé, la position de Rossel est claire; il l'explicite dans ces notes écrites pendant l'entrée des Versaillais à Paris : *Je n'ai aucune prévention en faveur des communeux : eh bien, je dois dire que j'aime mieux, malgré toutes les hontes de la Commune, j'aime mieux être avec ces vaincus qu'avec ces vainqueurs.* Ce n'est point le spectacle de l'armée de Versailles, de sa violence déchaînée (la violence de ceux qui ont eu peur) qui le réconciliera avec *ces vainqueurs : Les officiers de l'armée ne se sont pas amendés ; ce sont toujours les vaincus de Metz et de Sedan.* Et il remarque, désabusé (si tant est qu'il ait jamais été abusé) que *la terreur, décidément, n'a pas disparu avec la Commune ; elle n'a fait que changer de couleur.*

Il note les détails sanglants de sa progression, de ses massacres. Il note les aveux surprenants, comme celui du journal *Le Siècle* en date du 30 mai : « On nous assure que les exécutions sommaires ont cessé ce matin, sauf en ce qui concerne les membres de la Commune, les incendiaires et les soldats pris dans les rangs des insurgés. » Qu'est l'exécution des otages, mesure extrême de guerre, mais mesure de guerre, à côté de cette légalisation de l'exécution sommaire. Les journaux racontent les exactions *sans colère, je me trompe, avec une vive colère contre les victimes.* Chaque jour, Rossel note des noms de morts qui, comme par hasard, sont ceux des Communards les plus représentatifs.

Ce massacre lui semble plus qu'odieux : vain. *On ne tue pas un*

1. Cf. Malraux : « Quand on contraint une foule à vivre bas, ça ne la porte pas à penser haut ».

(*L'Espoir.*)

semblable mouvement, écrit-il cinq ou six jours avant sa propre arrestation.

LA PRISON

Il ne m'a pas été possible de savoir avec certitude si Rossel fut arrêté chez lui ou dans la rue. Je penche toutefois pour cette dernière hypothèse, parce que l'acte d'accusation dressé contre lui relève que, lors de son arrestation (le 7 juin), « il était déguisé en contremaître du chemin de fer de l'Est, possédant même une lettre décachetée adressée à un nommé Tirolay ». A propos de cette lettre, Rossel précisera, lors de son interrogatoire, « qu'il l'a conservée dans le but de favoriser sa fuite »; plus claire, l'accusation prétendra, ce qui est vraisemblable, qu'il possédait la lettre « dans le but de se créer une fausse identité ».

Dès son arrestation, Rossel fut conduit au Ministère des Affaires Étrangères où s'était installé le quartier général des troupes versaillaises. Si l'on en croit Mac-Mahon qui tient plus ou moins directement ce récit du commissaire de police qui procéda au premier interrogatoire de Rossel, « il niait qu'il fût Rossel; il avait l'air troublé, accablé; il répondait avec peu d'assurance. Pressé de questions, embarrassé surtout quand on lui parla de son père, il finit par dire : « Eh bien oui, je suis le colonel Rossel, voilà assez longtemps que je cache mon nom, je suis enfin délivré de cette vie de contrainte que je mène depuis si longtemps. » Bien que le propos ne sonne point comme du Rossel, il me paraît des plus vraisemblables. L'air troublé, le peu d'assurance s'expliquent par la fragilité de l'alibi, de la « couverture ». Mais il n'est guère de clandestin qui n'ait éprouvé, à son arrestation, et surtout à son identification, c'est-à-dire au sentiment que le jeu est fini, qu'il n'a plus à ruser, qu'il n'est plus qu'à la merci d'autrui, comme une sorte de délivrance : « A partir de cet aveu, il reprit son aplomb et son état naturel (...) Sa conviction, poursuit Mac-Mahon[1], était qu'il serait fusillé sur-le-champ; il dit au commissaire de police qui l'interrogeait : « Je demande qu'on me laisse vingt-quatre heures avant de me fusiller. » Je dois avouer que je comprends mal le sens de cette demande — si elle est authentique. Peut-être peut-on l'expliquer par la piété de Rossel, désireux de

1. Déposition du Maréchal Mac-Mahon lors de l'enquête parlementaire sur les évènements du 18 Mars 1871.

voir un pasteur avant de mourir. Mais il y a une explication qu'il faut repousser en tout cas : celle de la volonté de mettre à profit ce délai pour fuir. Rossel, qui s'est évadé de Metz, qui a fui Bourges, qui a fui la Commune ne veut certainement plus s'évader. Il n'a que faire dehors : on a vu combien lui pesait l'existence clandestine. Il ne peut rejoindre en Belgique ou en Angleterre les Communards qui s'y sont réfugiés : il n'a rien de commun avec eux. Après l'échec de la Commune, Rossel est seul, d'une solitude qui pourrait le mener au suicide (s'il n'était pas croyant) où à la recherche de « ce déterminisme intégral où gît peut-être la paix parfaite[1]. » Mais il n'a point besoin d'aller le chercher dans un « suicide spirituel[1] » comme Lawrence, dans un esclavage volontaire comme Grabot, ce personnage singulier de la *Voie Royale*. Il n'a qu'à se laisser diriger vers la prison de Versailles — où on le transfère le 8 juin et où on le met au secret jusqu'au 17 juin.

Au premier abord, l'attitude en prison de Louis Rossel peut déconcerter, peut décevoir. Il ne montre ni héroïsme, ni abattement. Il se comporte comme si la détention était une situation normale. Il affirme sa tendresse à sa famille. Il se préoccupe un peu de sa défense (il la prépare toutefois moins qu'il ne prépara sa rupture avec la Commune). *Si je songe à elle, c'est plutôt par devoir que par conviction.* Ce comportement, étrange de la part de cet homme tout en saccade et en raideur, ne peut se justifier que par l'indifférence : Rossel est devenu comme spectateur de son propre sort, comme étranger à son destin. Il n'a aucune perspective. Acquitté — ce qui serait invraisemblable, étant donné l'importance des fonctions qu'il occupa sous la Commune — il ressentirait à nouveau l'affreuse solitude des jours qui précédèrent son arrestation; s'il bénéficie de beaucoup d'indulgence, il pourrait être condamné, comme la plupart des Communards, à la déportation : *La Nouvelle-Calédonie ne me tente pas, quoique ce soit un pays relativement civilisé où on ne mange de chair humaine que lorsqu'on y est absolument forcé.* Non, il le dit expressément, ce sont ses parents qui le contraignent à penser à un avenir qu'il sent, qu'il sait inconcevable : *J'ai toujours un peu vécu en rêve* (...) *Quant aux craintes et aux espérances, elles ont peu d'accès chez moi* (...) *En ce qui concerne mon attitude devant le conseil, elle sera aussi convenable que possible, mais ce dont je ne puis répondre, c'est de ma flexibilité.*

1. T. E. Lawrence : Lettre à Lionel Curtiss.

LE PROCÈS

C'est le 8 septembre 1871, soit exactement trois mois après son arrestation, que Rossel (on lui rend pour la circonstance son vieux grade de capitaine) comparaît devant le troisième conseil de guerre. Jamais un public aussi nombreux n'est venu envahir cette salle d'audience : on est curieux de savoir ce que pourra alléguer pour sa défense ce jeune homme de convenable famille.

L'accusé est introduit à midi et quart. « Il paraît avoir cinq ou six ans de plus que son âge; ses traits sont bien accentués, son teint brun et pâle, ses joues creuses, ses yeux enfoncés sous l'arcade sourcilière projettent un regard ferme et intelligent bien que la vue paraisse faible. Rossel se tient généralement immobile. Il ne s'est un peu animé qu'à certains moments de son interrogatoire [1]. »

Oui, pendant le procès, Rossel est indifférent. Il ne rectifie que les allégations les plus grossières, les plus absurdes.

Il ne faut pas oublier que ce procès, quoiqu'il se déroule au tribunal militaire, est un procès politique. C'est dire qu'il ne s'agit pas seulement de châtier éventuellement un délinquant, mais d'édifier l'opinion. Il ne suffit pas de punir Rossel, il faut le rabaisser (je pense à la phrase de T. E. Lawrence sur « cette tendance désastreuse des petits hommes à nier l'honnêteté de leurs adversaires »). L'accusation ne va pas chercher très loin son argument : Rossel a été communard par ambition.

C'est même avec une certaine ingénuité (les petits hommes ne sont pas forcément de mauvaise foi) que le président demande à Rossel qui vient d'expliquer que selon lui la Commune victorieuse se serait tournée contre les Prussiens : « Ainsi vous n'avez pas agi par ambition personnelle? »

Rossel : « *Non, mais pour l'amour de mon pays.* »

Le président : « Eh bien, ce que vous devez savoir, c'est que quand on abandonne son drapeau, le drapeau de son pays, même en cas de succès, il n'en reste pas moins une tache qui ne s'efface jamais. »

Rossel : *Est-ce qu'il est resté une tache sur le maréchal Ney en* 1815, *et sur les militaires qui l'ont suivi?*

Le Président : « C'était toute l'armée. »

1. Gerspach, *Le Colonel Rossel* (les débats du procès sont emprumté au compte rendu sténographique que cet auteur ajoute en appendice à son livre).

Rossel : *Pardon, mon colonel, c'était un mouvement insurrectionnel.*

Le Président : « Les appréciations personnelles nous conduiraient trop loin. »

Peu après, jouant sur les sentiments nationalistes et bourgeois de l'accusé, le Président lui demande s'il n'y avait pas quelque chose de pénible pour lui « de voir tous ces noms étrangers, tous ces vagabonds à côté de la garde nationale et de commander une pareille troupe ».

Rossel : *Oh, sans doute; mais Dombrowski n'est pas un nom inconnu, c'est celui d'un général de l'Empire.*

Enfin, le Président s'en prend au détail des ordres donnés par Rossel pendant la Commune, et toujours naïf, l'interroge (avec indignation, je suppose) : « Ces ordres étaient dirigés contre l'armée régulière? »

Rossel : *Comme tous mes actes pendant que j'ai servi la Commune*. (J'imagine cette phrase dite avec la lassitude d'un homme qui en a assez de rappeler toutes les cinq minutes des évidences).

Mais voilà que le Président du Conseil de guerre reproche maintenant à Rossel l'institution de la cour martiale de la Commune, que le commissaire du gouvernement prend la défense de Girot, cet officier condamné à mort par Rossel, et gracié. C'est sans doute avec vigueur que l'accusé met les choses au point :

Les gardes nationaux touchaient la solde, touchaient les vivres, ils acceptaient volontairement la situation des militaires et donc, les conséquences de la discipline militaire de la Commune.

Puis les témoins défilent, évoquant tous le patriotisme exacerbé de Rossel, le considérant comme le mobile essentiel de son comportement. Il n'y eut que des témoins à décharge.

Le Commissaire du Gouvernement requiert la mort en vertu d'une loi de 1793 prévoyant que « tout militaire qui passe à l'ennemi ou chez les rebelles sera puni de mort ».

S'il reconnaît que le patriotimse de l'accusé est incontestable, il croit à « un autre et puissant mobile : une ambition outrée ».

L'avocat de Rossel retrace sa vie, évoque son ascendance, le présentant comme un personnage complètement apolitique, il défie que l'on trouve d'autre mobile à son comportement que l'espérance de recommencer la lutte. Il lit une lettre collective des officiers qui ont servi sous les ordres de Rossel au camp de Nevers, lesquels attestent le patriotisme de leur ancien chef et une pétition adressée par les notables de Metz, qui demandent grâce pour le

jeune officier qui a fait tant d'efforts pour arracher leur ville aux Prussiens.

Après que le Président a prévenu que la seule question qui sera posée à la Cour est celle de la désertion à l'intérieur, la parole est donnée à l'accusé pour une dernière déclaration.

Rossel : *Je veux dire que, malgré mes convictions très rigides, le sentiment que j'ai éprouvé n'a pas été moins amer et moins cruel en me séparant de cette armée au sein de laquelle j'étais né et j'avais passé tous les jours de ma vie. Quoique volontaire, cette séparation a été pour moi un déchirement profond.*

Les débats sont clos. Il est 5 heures 10.

35 minutes plus tard, le Conseil rentre en séance et prononce un jugement qui, à l'unanimité, déclare Rossel coupable de désertion à l'intérieur et le condamne à mort et à la dégradation militaire.

FIN DE ROSSEL

C'est sur un ton singulier que Louis Rossel commente sa condamnation. Il écrit une note où il parle de lui à la troisième personne :

Il semblerait, d'après ce que les débats ont fait connaître du caractère de Rossel, que l'exécution de la sentence prononcée contre lui soit absolument impossible. Tout le monde cependant ne pense pas ainsi. L'autre jour un de nos amis, allant de Paris à Versailles, se trouva dans le même wagon que trois généraux qui causaient entre eux de l'affaire Rossel et qui étaient d'avis que son exécution est absolument nécessaire.

On ne peut véritablement pas s'étonner que ces messieurs pensent ainsi. Il est évident qu'à leur point de vue, la France serait ingrate envers les généraux qui l'ont si bien défendue et si bien servie si elle ne ratifiait pas la condamnation à mort d'un homme qui est pour eux un vivant reproche, et qui n'a pas compris que le véritable héroïsme consistait à supporter sans paraître en souffrir la défaite, la captivité et le déshonneur de nos armes.

Prison de Versailles.

Il va de soi que sa condamnation ne le trouble pas outre mesure. Il en parle très calmement dans une lettre à ses parents, leur recommandant de *retourner à Nîmes aussitôt après l'événement.*

C'est avec beaucoup de simplicité qu'il réconforte les siens et qu'il les invite au courage. Il lit beaucoup et il semble même qu'il envisage d'écrire un roman. On ne lui en laissa pas le temps. Le 7 novembre, cédant aux instances des siens, il rédige un recours en grâce à l'intention de M. Thiers. Mais il y précise très explicitement qu'il n'acceptera pas une grâce qui ne sera pas totale. Il regrette d'être obligé de mettre des conditions à la grâce qu'il demande : *D'ailleurs, je n'en mets point et je suis prêt à terminer cette vie de périls sans nom où je me suis jeté depuis plus d'un an.* Il pousse plus loin l'insolence. S'il rédige ce recours, c'est moins pour lui que pour Thiers : *Je désire qu'au moment où vous aurez à juger de cette question de ma vie ou de ma mort dans laquelle je suis intervenu en signant une demande, vous ayez tous les éléments d'une complète appréciation.* De toute évidence, Thiers était assez ennuyé de cette histoire. Victor Hugo écrit dans *Le Rappel* un article où il demande la grâce de l'accusé. De nombreuses garnisons envoient des pétitions demandant la grâce du jeune officier. Le vieux politicien eut une idée : il fit proposer sa grâce à Rossel, par Me Larnac, avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation, à condition qu'il donne sa parole de renoncer pour toujours à la France. L'exil n'intéresse pas Rossel. Sa réponse fut ferme : *Si je promets, je tiendrai. Je ne veux pas promettre.*

Le 16 novembre, la Commission des Grâces se réunit pour délibérer sur quelques cas — parmi lesquels le sien. Rossel ne formule pas d'hypothèse sur leur décision, mais remarque simplement que *l'allure de ces pauvres diables indique nettement qu'ils sont disposés à sévir : il n'y a rien de terrible comme les gens qui ont peur.* On a bien compris qu'il s'agissait des magistrats.

Le 26 novembre il a comme une défaillance, comme une sorte d'angoisse. Certes, il *salue la mort libératrice*, mais pour la première fois perce une *soif de vivre et d'aimer.* Après le récit de cette défaillance, il précise, vraiment pour lui-même, les raisons de son comportement : *Lorsque je suis allé joindre l'insurrection je ne comptais pas sur le succès, et je ne croyais pas y arriver à un des premiers rangs. J'obéissais à un devoir politique : lorsqu'une guerre civile est engagée, il faut que tout citoyen soutienne son parti. Républicain, mon parti était à Paris. Il y en a qui se disent républicains et qui n'étaient nulle part à cette époque ; ils me laissent mourir aujourd'hui, et demain relèveront mon cadavre pour s'en faire un drapeau ou une arme. Qu'ils sachent que je ne suis pas des leurs : je suis de ceux qui se battent, et*

j'irais plutôt rejoindre les zouaves de la Vierge que les démocrates incolores qui n'ont pour leur patrie que de vaines paroles et point de bras. Je hais le néant, même quand on le décore du nom de république ou du nom de patrie.

Quarante-huit heures plus tard, à 6 heures du matin, on vient le chercher pour l'exécution. Il s'entretient avec le pasteur. Il a un mouvement de révolte quand on lui passe les menottes.

Je ne peux mieux faire que de donner l'admirable récit de l'exécution de Lissagaray : « Le jour pointait à peine : il faisait un froid noir. Devant la butte de Satory, 5.000 hommes sous les armes encadraient trois poteaux blancs gardés chacun par un peloton de 12 exécuteurs. Le colonel Merlin commandait, réunissant les trois caractères de vainqueur, de juge et de bourreau. Quelques curieux, officiers et journalistes composaient le public.

« A 7 heures les fourgons des trois condamnés (Rossel, Ferré et Bourgeois) arrivèrent; les tambours battirent aux champs, les clairons sonnèrent. Les condamnés descendirent, escortés de gendarmes. Rossel salua les officiers. Bourgeois, regardant ces apprêts d'un air indifférent, alla s'adosser au poteau du milieu. Ferré vint le dernier, vêtu de noir, le binocle à l'œil, le cigare aux lèvres. D'un pas ferme il marcha au troisième poteau.

« Rossel, assisté de son avocat et de son pasteur, fit demander à commander le feu. Merlin refusa. Rossel voulut lui serrer la main pour rendre hommage à la sentence. Même refus. Il admit qu'on lui bandât les yeux.

« Le jugement lu, les adjudants abaissèrent leur sabre. Rossel tomba. »

Je ne sais pourquoi on lui épargna le coup de grâce.

Sa famille réclama son corps.

Roger Stéphane.

SUR DEUX HOROSCOPES D'ARTHUR RIMBAUD

En 1933, *Minotaure*[1] publiait l'horoscope d'un enfant du sexe masculin, né à Chàrleville, le 29 octobre 1854, à 6 heures du matin. Voici les conclusions de l'astrologue Paul-Chardon : « Tendances intellectuelles raffinées, esprit très indépendant, valeur littéraire incontestable, tempérament sensuel, esprit dispersé et caustique, impulsif. L'existence sera chaotique et difficile, semée de difficultés. Son destin lui fera rencontrer des amis amoraux. Par contre, il s'appuiera sur des affections dévouées, mais qui auront malgré tout une mauvaise influence sur lui. La configuration Vénus en quinconce avec Neptune accorde le talent poétique. Le même aspect indique que le natif sera favorablement affecté par des influences psychiques supérieures qui l'aideront à la fin de sa vie. X sera un révolté de la vie. Sa pensée s'élèvera jusqu'au mysticisme pour tomber dans les plus bas fonds de l'intempérance. Il ne se pliera à aucune discipline et échappera à toute contrainte. Méprisera toute croyance, toute convention. »

Trois ans plus tard, dans un des plus mauvais ouvrages qu'on ait écrits sur Rimbaud, l'un des plagiaires et faussaires les mieux cotés aujourd'hui dans les lettres catholiques, M. Daniel-Rops, démontrait (ni vu ni connu, le temps d'un passez-muscade) que Rimbaud mourut en paix avec l'Église. Á preuve, il apportait l'horoscope de Paul-Chardon. Les « influences psychiques supérieures » qui devaient seconder le natif à sa mort, elles avaient joué en effet : la grâce avait daigné confirmer le quinconce Vénus-Neptune. Alors que l'Église, au temps de sa puissance, mais aussi de sa vertu, condamnait et brûlait proprement les occultistes, la voilà réduite aujourd'hui à les courtiser, à leur voler des preuves de soi.

Mon propos toutefois n'est point de m'en réjouir ou de m'en affliger. Plutôt voudrais-je admirer l'habileté de l'astrologue : « X sera un révolté de la vie. » X! Comme si M. Paul-Chardon

1. Nos 3-4, p. 38.

ne connaissait rien du natif qu'il examine. Mais cet X vous a un petit air d'inconnue mathématique, de mystère. Bien sûr, il s'agit aussi d'Arthur Rimbaud. Mettons X = Arthur Rimbaud; ou peut-être : Arthur Rimbaud = X. Rien. « L'existence, écrit encore M. Paul-Chardon (en se prenant la tête à deux mains parce que ça fatigue les méninges astrales de plonger ainsi dans l'avenir d'autrui), l'existence *sera* chaotique..., son destin lui *fera* rencontrer des amis amoraux... » Tous les verbes au futur, comme il convient aux horoscopes, et bien que celui-ci ait été calculé en 1933, quarante ans et plus après la mort du natif.

Supposez qu'un mauvais esprit mette en loyal et bon français, au passé, le futur astrologique dont M. Paul-Chardon émerveillait ses adeptes surréalistes. Il obtiendrait ceci à peu près : « Rimbaud fut un révolté de la vie. Sa pensée s'éleva jusqu'au mysticisme pour tomber dans les plus bas fonds de l'intempérance. Il ne se plia à aucune discipline et échappa à toute contrainte. Méprisa toute croyance, toute convention. » Voilà qui singulièrement atténue le mystère...

Oui bien! dira l'astrologue. Je consens qu'il soit généralement admis que Rimbaud composa quelques poèmes, se révolta contre la mort, contre la vie, réagit mal aux tendresses des siens, etc... Mais auriez-vous deviné, vous, que la configuration Vénus en quinconce avec Neptune conférait à X, irrésistiblement, le talent poétique? Or, c'est tout le charme, et la merveille.

Soit. Examinons le ciel tel qu'il fut calculé par M. Paul-Chardon. L'ascendant du natif — autrement dit le point du zodiaque qui passe à l'horizon à l'heure de la naissance, est à 21° de la Balance, le soleil se trouvant à 26°30 du même signe. La première maison ou thème astrologique participe donc à la fois du Scorpion et de la Balance. Or la première maison commande au tempérament, à la personnalité; elle donne à l'inconnu, à M. X, un corps très résistant, un caractère concentré, tenace, une nature passionnée, sans frein. Le natif étant également régi en maison I par la Balance, cette force concentrée se tournera vers le dehors. M. X sera extraverti. Mais les raisons? Fort simples, et non moins démonstratives : chaque signe du zodiaque offre domicile à une ou deux planètes La Balance, à Vénus, et secondairement selon plusieurs, aux anneaux de Saturne. Vénus, ou l'amour, ou la création, et donc l'éjection de soi hors de soi : l'éjaculation. Avant même Siegmund Freud, les hommes avaient pu observer, avec Omar Haleby Abou Othman,

dans son *livre des lois secrètes de l'amour*, que l'homme souffre s'il n'exerce sa fonction d'homme, « à moins pourtant qu'il ne soit un *éjaculateur du cerveau*, c'est-à-dire un créateur, un poète ou un savant[1] ». Déesse de la beauté, de la procréation, Vénus, de son domicile en première maison, vouait M. X à l'éjaculation cérébrale, au refoulement, à l'œuvre d'art. Et puisque l'étoile fixe Epi, à 21°42, tombe juste sur l'Ascendant, elle assure aux œuvres de Vénus et « succès » et « réputation ». C.Q.F.D.

De maisons en décans, de domiciles en conjonctions, de quadratures en quinconces, M. Paul-Chardon construit ainsi son M. X Mars étant second maître de l'Ascendant, X aura le tempérament actif, et quelque propension à se faire opérer. Ne vous en étonnez point. Mars gouverne les guerres et, par conséquent, les blessures, la chirurgie. Jupiter au Capricorne? C'est que M. X n'arrivera pas à se marier. Quant à l'opposition Saturne-Gémeaux, qui ne sent qu'elle condamnait le natif à ne gagner que peu d'argent avec ses livres? Saturne, maléfique, en la très maléfique maison VIII, révèle que les autres gains du natif seront acquis laborieusement (quel plus évident signe de maléfice, dans une société qui ne respecte que l'argent, ce mal en effet qu'eut Rimbaud à gagner sa chienne de vie?) La quadrature Vénus-Jupiter autorise M. Paul-Chardon à prévoir, quarante-deux ans après la mort de X, que X, justement, mourrait à 37 ans; la position de Mercure, tout près de l'Ascendant, que M. X Rimbaud ne manquait pas d'une certaine vivacité d'esprit : tout vif-argent, pour ainsi dire; et Jupiter en maison II, que le natif obtiendrait quelque argent de ses voyages. Or justement, Rimbaud a voyagé et gagné quelque thalaris (comme ce Jupiter de la maison II, toujours par monts et par vaux, par taureaux et par pluie d'or, soit qu'il ravît Europe, ou pénétrât Léda, qu'il irradiât Danaë, ou prît en mains Ganymède). S'il n'avait pu, grâce à Jupiter, envoyer M. X du côté de l'Abyssinie, M. Paul-Chardon aurait demandé le secours de Mercure, grand voyageur aussi; instable au demeurant comme goutte de mercure[2]. Ainsi du reste. Le soleil et Vénus en quadrature avec un Jupiter mal placé dans le Capricorne, en faut-il davantage pour faire craindre « un relâchement des tissus dans la région du genou »? (L'astrologie a depuis longtemps établi un lien

1. *El Ktab*, Albin Michel, éd. de 1906, p. 225.
2. Or je lis : « Maison IX. Mercure, premier maître de cette maison, situé dans le Scorpion, rend le natif très changeant, et aspirant toujours à être où il n'est pas. Mercure en II indique que les voyages influenceront beaucoup son travail. »

mystérieux entre genou et Capricorne.) Et l'opposition de Mercure à Uranus, comment l'omettrais-je puisqu'elle donne à M. X ses exceptionnelles « facultés de voyance »!

Il suffit, pour apprécier la méthode Paul-Chardon, celle qui déduit un avenir (ou plutôt vérifie un illustre passé) par une interprétation symbolique et simpliste des planètes au ciel natal. Eh bien, notre astrologue, ou bien est trop précis, ou trop peu informé des lois de l'Astrologie. Le ciel de naissance, comment l'a-t-il reconstitué? D'après l'état-civil officiel : 20 octobre 1854, 6 heures du matin. 6 heures juste. Non pas 6 heures moins 4, ou 6 heures plus 4? L'horloge de la maison Rimbaud, à supposer qu'on l'ait consultée au moment précis de la naissance (et qu'est-ce que le moment précis de la naissance?), qui me prouve qu'elle n'avançait pas, ou ne retardait pas de quelques minutes sur le temps de l'Observatoire? Je connais la province. Chaque maison y cultive ses petites manies à l'égard de la pendule. Très souvent on l'avance, de 5 ou 6 minutes, pour n'être pas en retard à la messe, ou à l'ouvrage. Or, un astrologue au fait de son métier, comment ignorerait-il que le ciel natal varie toutes les quatre minutes et que « chaque variation peut entraîner des perturbations infinies dans la vie d'un être humain [1] »? Ah! quelle imprudence, cette précision de l'horloge Paul-Chardon! Puisque le ciel natal est calculé sur un horaire incertain, que n'a-t-il glissé en l'horoscope quelques erreurs, qui eussent ajouté du crédit au tableau d'ensemble! Car cette fabuleuse coïncidence, qui permet au devin de tomber, disons (provisoirement et grossièrement) si juste, quand son ciel est si peu certain, elle ne me convainc pas.

* * *

J'avais cessé de penser à l'horoscope de M. Paul-Chardon, ainsi qu'aux singuliers arguments pour l'Église qu'y lisait M. Daniel-Rops, quand le hasard d'un service de presse me fit trouver, quinze ans plus tard, dans l'ouvrage de M. Cyrille Wilczkowski sur *L'homme et le zodiaque*[2], un second horoscope de M. X. Et comme ce document ne me fut révélé qu'à la fin de l'ouvrage, j'eus l'occasion de m'instruire, chemin faisant, et de m'initier à cette astrologie rénovée que

1. Mme Jacquemin, dans *Réalités*, nº 23, p. 54. S'il en est ainsi, j'ai sujet de suspecter l'astrologie : que fera-t-elle de jumeaux nés d'un même œuf, mais à une heure d'intervalle? anthropo-, socio- et criminologie, tout me prouve que ce sont deux fois le même individu. Leurs thèmes astrologiques différeront pourtant beaucoup.

2. Paris, Le Griffon d'Or, Collection « Sources et feux », 1947.

prêche l'auteur polonais. J'appris donc qu'un horoscope se doit d'être à la fois très précis et très incomplet (quel parfait astrologue, ce Paul-Chardon); que « l'astrologie moderne » (comme le rationalisme du même adjectif) et « vraiment scientifique » (comme la Christian Science) ne peut ni prédire, ni dater « l'événement concret dans tout son pittoresque attirail, mais tout au plus une certaine conjoncture dissonante ou harmonique, dont on précise plus ou moins la zone d'action » (quel douteux astrologue, alors, ce Paul-Chardon!); que les types planétaires auxquels celui-ci accorde toute importance, s'ils « existent de toute évidence », on a tort de les définir en tenant « trop légèrement » compte des « planètes concrètes » du ciel natal (qui dira les vertus des planètes abstraites, ces calomniées!); bref, que l'horoscope à la page est un « symbole à clés multiples », ou peut-être une « parabole », ou, si vous préférez, une « équation » qui comporte « nécessairement toute une gamme de solutions ». Symboles, équations, paraboles et solutions : qui ne voit que l'astrologie moderne acquiert enfin les vertus de la science mathématique!

Je ne suis pas de ceux qui boudent la mathématique, comme sèche et sans moelle. Bien plutôt serais-je porté, par l'ignorance où j'en reste, de lui faire trop grand crédit. Et donc je m'appliquai à l'examen des rapports interplanétaires, conjonctions, quinconces et quadratures qui allaient justifier le diagnostic de mon savant moderniste. Je fis alors une remarque, oh! insignifiante, et puis non, n'est-ce pas : il n'est, en ces « planètes concrètes » aucun trait qui ne signifie.

J'observai donc que « l'inquiétante » conjonction Lune-Uranus en VIIIe maison, si inquiétante du moins pour M. Wilczkowski, jamais n'avait troublé l'autre astrologue moins moderne; non plus que « l'importance morbide du Scorpion » rehaussée, selon le compatriote de Copernic, par la puissance de Vénus « morbidement sensuelle dans le Scorpion », par la puissance, également, de la VIIIe maison. Ni la conjonction Soleil-Saturne en XIIe maison, ni, en VIIIe, la conjonction Lune-Uranus, si graves l'une et l'autre pour M. Wilczkowski, la première, en ce qu'elle unit à Musset Arthur Rimbaud, la seconde, qui l'apparente à Byron [1], n'entraient dans les calculs de M. Paul-Chardon. Non plus d'ailleurs que ces « complexes cruels » qui ravagent le thème ultra-moderne, « où

1. *L'Homme et le Zodiaque*, p. 265.

les Gémeaux se trouvent aussi maléficiés dans la plus sombre maison horoscopique, la VIIIe [1].

Diable! voilà qui méritait d'être expliqué. Alors que je m'étais borné, jusqu'alors, à étudier et comparer les commentaires de nos savants, il me fallait scruter le ciel natal lui-même selon chacun des astrologues. Voici ce que j'obtins :

Planètes Paul-Chardon.	*Maisons.*	*Planètes Wilczkowski.*
Soleil	1re Maison	Vénus-Jupiter.
Mercure-Mars	2e —	
Jupiter..................	3e —	
	4e —	
Neptune	5e —	
	6e —	Neptune
Uranus..................	7e —	
Saturne	8e —	Mars-Lune-Uranus.
	9e —	
	10e —	
	11e —	
Lune-Vénus	12e —	Soleil-Saturne-Mercure.

Ainsi, selon que je m'en remettais à cet astrologue-ci, ou bien à celui-là, c'était pour lire un ciel entièrement nouveau. Pas une conjonction, pas une opposition, pas une quadrature, pas un quinconce, pas une maison chargée de planètes ici, à quoi ne correspondent, là, d'autres conjonctions, d'autres oppositions. Faut-il croire faux l'un de ces deux calculs? L'un et l'autre de ces calculs? Mais lequel? Ils ne peuvent, en tout cas, être justes l'un et l'autre. Ou faudrait-il croire que M. Wilczkowski disposait d'informations qui lui ont permis de rétablir l'heure historique et astronomique, l'heure authentique enfin, où naquit Arthur Rimbaud? Puisqu'une différence de quatre minutes en plus ou en moins peut changer du tout au tout un thème astrologique...

Mais le moyen de répondre à ces questions? J'en serais longtemps resté à cet embarras, si je n'avais par chance relevé un détail qui m'avait d'abord échappé. Une expression revenait, identique, en l'un et l'autre commentaires. Vie sans frein, disait l'un. L'autre : nul frein. Si les ciels différaient, les horoscopes allaient peut-être

1. *L'Homme et le Zodiaque*, p. 177.

s'accorder. A partir des morceaux épars qu'en donne M. Wilczkowski, je composai donc l'horoscope d'Arthur Rimbaud : « Poète apparenté à Byron et à Musset [1], et dont le drame se joue sur un fond d'érotisme cruel amplifié par la puissance de Vénus. Nul frein ici. Tout est déséquilibre. Byron cherche le dépassement. Rimbaud détruit sous l'impulsion d'un *démon de perversité*, qui, attitude voulue chez d'Annunzio, naturelle chez Byron, se fait vice chez lui et tout-puissant. Goût de l'horrible, du cruel, du macabre, du défendu, de l'obscène. Négation et affirmation, cynisme et idéalisme, mysticisme exalté et réalisme brutal mèneront (toujours le futur astrologique), mèneront donc dans son âme une lutte incessante. Quelle joie pour lui de détruire ! Tel sera Rimbaud, modèle du Scorpionien, né sous le signe d'un automne tragique, l'automne qui pourrit tout [2]... »

Ah ! si M. Wilczkowski avait un peu connu les œuvres de son natif, comme il aurait pu, « symboliquement », confirmer son diagnostic. Pour la Vénus ascendante et son érotisme cruel, voici *Vénus Anadyomène.*

Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Pour le goût de détruire : « Sur toute joie, pour l'étrangler, j'ai fait le bond sourd de la bête féroce. » Jusqu'à *l'Automne déjà !* qui prendrait un sens scorpionien. Etc.

Cela ne constituant qu'indirectement mon propos, je préfère admirer à quel point deux portraits horoscopiques peuvent se recouvrir et même coïncider jusque dans le détail bien qu'ils aient été déduits de ciels différents et qu'ils soient commandés par des planètes si aberrantes que de se loger, selon l'un ou l'autre ciel, en des maisons toutes diverses.

* * *

Si j'étais Wilczkowski, j'essaierais pourtant de répondre. Ainsi, par exemple : « Quoi ! vous vous étonnez ? Comme si la disposition des planètes au ciel natal pouvait jouer d'autre rôle que subalterne dans la composition d'un horoscope scientifique et moderne ? Mars à l'horizon d'un thème ne signifie nullement que le natif sera martien. Louis XVI est né avec Mars à son ascendant, c'est dire en position optima ; de même, Édouard Daladier ou Alphonse XIII ; et

1. « Musset, quatorze fois exécrable pour tous » (Rimbaud).
2. *L'Homme et le Zodiaque, passim.*

pourtant, voilà bien trois piètres martiens. Plutôt que dans la disposition des planètes, dont j'ai la faiblesse, il est vrai, de faire encore quelque état, c'est dans la dominance zodiacale, et nulle part ailleurs, que nous retrouverons, en dernière analyse, les caractères essentiels de toute vie. Encore faut-il convenir que rarement, très rarement, un signe zodiacal puisse dominer absolument un thème. Le plus souvent, le thème manifestera plusieurs signes dominants. (Ainsi chez Arthur Rimbaud, que M. Paul-Chardon fait participer à la fois de la Balance et du scorpion.) En dépit donc des planètes différemment disposées aux deux ciels de Rimbaud, les deux horoscopes ne pouvaient que coïncider, puisque régis l'un et l'autre par une même dominance zodiacale, celle de l'automnal Scorpion. Oui ou non, Rimbaud est-il né un 20 octobre? Si oui, l'influx du Scorpion oriente sa destinée. »

Sans doute. Et le biais peut séduire. Je m'étonne pourtant, cette fois encore : si M. Paul-Chardon s'efforce d'expliquer son X par le Scorpion et la Balance qui se partagent en effet la dominance zodiacale, chez Wilczkowski Rimbaud semble incarner le Scorpion à l'état pur. Or l'un et l'autre horoscopes, on l'a vu, sont identiques. Est-ce à dire que la dominance balancière ne modifie en rien, quand elle agit sur lui, le type scorpionien?

Le Scorpion succède à la Balance; puisque la dominance zodiacale consiste en une translation au plan humain de la position des jours, des mois et des saisons dans le cycle de l'année, le Scorpion retiendra forcément certains influx de la Balance. Celle-ci étant le signe de « l'équinoxe automnal, à partir duquel l'équilibre éphémère du jour et de la nuit sera rompu en faveur du principe obscur [1] », le Scorpion marquera franchement « la victoire de la nuit sur le jour [2] », victoire qui se précise après l'hésitation de la Balance. « L'inquiétude sacrée [3] » qui marque les balanciers s'aggrave chez les scorpioniens en inquiétude sacrilège : mais le Scorpion ne fait qu'accomplir la Balance. D'accord. Mais si la Balance annonce le Scorpion et celui-ci le Sagittaire, à quoi bon tous ces calculs? Et puis reste que Paul-Chardon invoque la Balance, dont M. Wilczkowski se balancerait plutôt, lui, dans le cas d'Arthur Rimbaud.

A ces griefs, mesquins, M. Wilczkowski répondra que la découverte de la précession des équinoxes a détaché le zodiaque « de son fond

1. *L'Homme et le Zodiaque*, p. 207.
2. *Ibid.*, p. 218.
3. *Ibid.*, pp. 212-213.

cosmographique » et substitué « à la notion de régions célestes à jamais fixes, celle d'un rythme vibratoire, d'un sillon harmonieux [1] ». Convenons-en donc. La dominance zodiacale se réduisant à celle d'un sillon harmonieux, M. Wilczkowski se donne la partie belle : vous qui vous étonneriez de constater que Rimbaud, mais Gœthe, que Lénine, mais Richelieu, que Gœring, mais Gandhi, que Louis XIV, mais Ravachol illustrent indifféremment le type scorpionien, c'est que vous oubliez le rythme vibratoire, le sillon harmonieux, et que toute équation astrologique comporte nécessairement toute une gamme de solutions.

En dépit du rythme vibratoire et de la gamme, chromatique — je suppose — des solutions, et pour entrer dans l'hypothèse de M. Wilczkowski, que serait-il advenu de Rimbaud selon la théorie des dominances zodiacales et son symbolisme simplet, si, au lieu de voir le jour à Charleville, dans l'hémisphère nord, il s'était trouvé emporté en Argentine, un mois avant l'accouchement, dans le ventre de sa mère? Aujourd'hui surtout que l'avion rend plus fréquents de pareils voyages, qu'advient-il de tout natif conçu en hémisphère nord, porté en hémisphère nord, destiné à naître en hémisphère nord, et que, huit jours avant sa naissance, un avion emporta jusqu'en l'hémisphère sud? Le scorpionien deviendra-t-il taurin ou vice-versa?

L'entrée dans l'œuf du spermatozoïde, et non pas l'heure de la naissance, voilà pour tout vivant la date décisive. Tout le monde aujourd'hui le sait sauf les astrologues, qui se soucient peu de la configuration céleste à cet instant; et pour cause : nul n'en connaît le jour; à peine on peut en présumer la semaine. Dès que les chromosomes se sont divisés, puis répartis, et que les gènes, par conséquent, ont décidé de nous sans nous, notre destin charnel est joué. Il ne pourra être altéré que dans la mesure où la science connaîtra les moyens de modifier nos humeurs. Wilczkowski ne nie pas la force en nous des gènes et leur pouvoir déterminant. Ce n'est pas lui qui prétendrait que l'astrologie puisse discerner le sexe du natif. Dites-moi votre sexe, après quoi je vous préciserai si vous êtes fille ou garçon; tel serait plutôt son attitude à lui : extrêmement modeste en somme. S'il s'agit d'un adulte, pourquoi se borner à l'interroger sur son sexe. Qu'il consente à nous peindre son « comportement général », le portrait astrologique pourra devenir plus concret; les « approximations » plus « poussées », les « nuances »

1. *Ibid.*, p. 83.

plus « chaudes [1] ». Même alors, même en supposant connu de lui le « substrat biologique » du natif, M. Wilczkowski se pique tout au plus de prédire « l'orientation générale que prendra une vie, ou plutôt les voies diverses qu'elle peut prendre selon le contenu spirituel qu'y apportera notre libre volonté [2] ». Certes non, M. Wilczkowski ne nie pas le déterminisme en nous du biologique. « Donnez-moi, nous dit-il, tous les renseignements sur la vie, le tempérament, le caractère, les goûts d'un mort illustre, et je vous promets de vous dire à peu près quel fut le caractère de cet homme, quelle sa vie et son tempérament, à condition, bien entendu, que sa volonté ne contrarie point mes légitimes hypothèses. Pour plus de sûreté, jamais je ne rédige mes horoscopes sans consulter la *Caractérologie* de Le Senne : car j'ai observé que les types classés par ce savant « coïncident » dans leurs « divisions essentielles » avec les douze dominances zodiacales; tant il est vrai que le déterminisme astrologique (« moderne », il va de soi, et « scientifique ») « s'identifie au déterminisme de la biologie[3] ». » Telle est la modestie de notre moderne astrologue que si Le Senne, justement, classe Rimbaud dans les nerveux, avec Wilde et Musset, qui ne sont pas des scorpioniens, M. Wilczkowski éprouve le besoin de se justifier. Touchante discrétion, qu'on voudrait plus fréquente chez nos aligneurs d'horoscopes, et qui réduit les astres à régler leur influx sur le flux de nos glandes endocrines.

* * *

Je plaisante? Nullement. Ceux qui me connaissent le savent et le déplorent : il me manque notamment de savoir plaisanter. D'ailleurs, l'astrologie doit se prendre au sérieux : Gœbbels le savait, qui payait des mages pour nous démoraliser. Donc : un bon horoscope supposerait connus les secrets de notre corps, et soigneusement établies les relations qui unissent à nos glandes les dominances zodiacales. Fort de ce beau savoir, M. Wilczkowski essaie donc de fonder l'astrologie endocrinienne. Selon cet érudit, le taureau régit les « glandes hormozones (thymus et thyroïde » (*sic*) qui président au développement dynamique, et qui sont « liées aux fonctions sexuelles [4] ». Par le jeu de ces correspondances zodiaco-endocriniennes, le cerveau appartient au Bélier, et « parmi les glandes,

1. *L'Homme et le Zodiaque*, p. 32.
2. *Ibid.*, p. 42.
3. *Ibid.*, p. 33.
4. *Ibid.*, p. 128.

l'hypophyse[1] », les « surrénales », à la Balance, ainsi que les ovaires, la prostate, les testicules[2]. Mais pourquoi niez-vous ces assimilations? Voyons! Doutez-vous qu'au Bélier appartient l'hypophyse, à lui qui donne de la tête, à lui qui mène le troupeau, à lui, le chef qui mène aussi le cycle zodiacal? Or, blottie qu'elle est au creux de la selle turcique, protégée des chocs par la boîte crânienne, l'hypophyse qui, selon Wilczkowski, régit le « dynamisme actif de l'organisme », convient parfaitement au signe de la tête, au Bélier chef du zodiaque; ou bien voudriez-vous que ce fût la pinéale? Mais puisque cette glande, où jadis on logea l'âme, dégénère durant la puberté, pour souvent se calcifier chez l'adulte (et puisque d'autre part on n'a pu jusqu'ici évoquer avec précision le rôle qu'elle joue dans le système endocrinien[3]) mieux vaut en effet attribuer à l'hypophyse, assez bien connue maintenant, ce rôle de glande essentielle, ou *capitale.* Analogiquement, nous affecterons au taureau le thymus et la thyroïde parce que l'une et l'autre glande commandent à la vie, aux organes reproducteurs, que symbolise le Taureau printanier. Etc...

Dommage que les meilleurs travaux sur les glandes à sécrétion interne, quand je les consultai au secours de Wilczkowski, ne m'aient pas toujours permis d'adopter sa biologie. Le thymus, par exemple, tant s'en faut qu'il soit essentiel à notre vie : les enfants continuent à croître, et non pas seulement les rats, à qui l'on a enlevé cette glande[4]. Quant à l'hypophyse que Wilczkowski érige en régente de notre « dynamisme actif » (mais il n'explique nulle part le dynamisme non actif), s'il a raison de lui conférer une importance *capitale*, puisqu'il semble bien qu'elle règle l'ensemble des humeurs endocriniennes (Harvey Cushing l'appelle, poétiquement, « la clé

1. *L'Homme et le Zodiaque*, p, 128.
2. *Ibid.*, p. 130.
3. Cf. Werner, *Endocrinology*, 2e éd., pp. 780-787.
4. « The thymus gland is not essential to life as has been proved by extirpation experiments done upon animals... extirpation of the thymus probably does not influence growth and development. » Werner, *Endocrinology*, p. 700. Cf. encore, p. 156, un passage sur l'importance mineure du thymus.
Admettons avec Zondek (*Les affections des glandes endocrines et leur traitement*, Paris, Maloine, 1938) que, si les animaux âgés s'accommodent assez bien de l'ablation du thymus », cela ne justifie pas la conclusion tirée par certains auteurs que le thymus n'ait pas d'importance vitale » (p. 58); bien. Le désaccord est donc parfait à ce propos, (certains ont prouvé que les extraits de thymus inhibent — au lieu que d'autres supposent qu'ils développent — la croissance du têtard); et notre peu de connaissances sur le thymus interdit à l'astrologie d'assigner tel ou tel rôle à cette glande.

de voûte de l'arche endocrinienne [1] »), M. Wilczkowski soupçonne-t-il qu'on peut vivre sans hypophyse, et qu'encore faudrait-il s'entendre sur *capitale*. Si l'on a cru un certain temps que l'homme ne pouvait se passer de l'hypophyse, la faute en fut à l'imperfection d'une technique chirurgicale qui, accédant à la selle turcique à travers la boîte crânienne, transformait l'opération en mortelle boucherie. Aujourd'hui que nous savons cueillir proprement l'hypophyse, en passant par la bouche et le pharynx, l'expérience nous assure que l'homme vit sans hypophyse et que l'arche endocrinienne, pareille en ceci aux voûtes de briques crues que savaient dresser les architectes des Ramsès, n'a pas besoin de clé de voûte. Bref, nous savons qu'il nous faut nous méfier des métaphores et qu'une glande logée au crâne peut fort bien n'avoir pas d'importance capitale [2].

Que l'inclinaison des astres s'analyse en déterminisme biologique, sans doute, et nous pouvions nous en douter. Encore, pour pénétrer dans ce réseau de causes réciproques dont à chaque instant se compose notre organisme, vaudra-t-il mieux consulter Zondek que Paul-Chardon, Werner que Wilczkowski.

Quoi? Ni les planètes inscrites au ciel natal, ni la dominance de tel signe zodiacal, ni même les correspondances entre tel signe et telle glande ne peuvent expliquer les horoscopes de Rimbaud, et ces horoscopes coïncident pourtant! Révolte et poésie, mysticisme et grossièreté, nature effrénée, conversion *in extremis*, voilà leur Arthur Rimbaud. Ce Rimbaud-là, je le connais pour l'avoir rencontré, dix mille fois environ depuis vingt ans, dans la plupart des livres, essais, coupures de presse, articles de dictionnaires consacrés, c'est le mot, à exalter cet écrivain. A s'y méprendre, ce Rimbaud-là copie celui qu'en cinquante années de faux et usages de faux Berrichon et Claudel, Meléra et Isabelle Rimbaud ont réussi à imposer. Cette conversion *in extremis*, par exemple, qui donc aujourd'hui la conteste? Paul-Chardon nous la garantit : des influences psychiques supérieures ont joué au dernier moment; et pourquoi tant d'assurance, sinon parce que le mensonge avait cheminé loin, de cervelles

1. Cf. Werner, *Endocrinology*, p. 87.

2. Quant au rôle de l'hypophyse, voici l'avis de Zondek : « La vie est possible, même sans hypophyse.. L'organisme est capable de compenser la perte de l'hypophyse de deux façons... » Zondek a vu « les autopsies de deux cas d'absence complète de l'hypophyse, bien qu'aucun signe d'insuffisance hypophysaire n'ait été observé pendant la vie... chez le premier un kyste avait détruit presque tout le tissu hypophysaire, chez le second le germe même de l'organe semblait manquer »: *Les affections des glandes endocrines*, p. 80.

en écervelés. Puisque, dès 1923, Ernest Delahaye osait écrire que Rimbaud « appela un prêtre », qui pouvait empêcher Paul-Chardon, dix ans plus tard, de seconder l'imposture? De cette conversion pressentie après coup dans l'horoscope de 1933, quelle autre preuve que le récit, « admirable » paraît-il, que nous en laissa Isabelle? Or, la critique interne de cet unique document devrait nous imposer la réserve et le doute. Isabelle souhaitait que son frère fît « une bonne mort ». Dans les lettres qu'elle écrivit de l'hôpital, elle n'entretient la mother que des « manies maladives » d'Arthur, des « nombreuses sottises qu'il veut commettre », de l'« idée fixe » qui le pousse à quitter Marseille; de « délire » enfin : Arthur Rimbaud ne vit plus qu'en « léthargie ». C'est alors le cri de victoire, dont le ton la trahit : « un juste » va mourir, un vrai « saint, un martyr, un élu ». Que s'est-il passé? Nous ne le saurons jamais. Nous savons pourtant que la correspondance d'Isabelle et de Paterne, enfin publiée par Yerta Méléra, découvre les mensonges et les faux de la sœur. Elle aurait maquillé le voyou, l'inverti, mais dit la vérité sur la mort de son très cher frère? Allons donc! Ces documents, inédits en 1933, à supposer que M. Paul-Chardon fût soucieux d'en faire état, comment les eût-il connus? Seul agissait sur lui le mythe tout-puissant; la conversion en fait partie; va pour la conversion!

Nous comprenons enfin cette miraculeuse identité des horoscopes. L'un et l'autre devin se bornèrent à consigner le mythe d'Arthur Rimbaud, quittes à le prévoir après coup dans telle disposition planétaire ou zodiacale. Et nous comprenons du même coup que ces soi-disant astrologues ignorent le Rimbaud qui, indifférent à l'enfer et au ciel, ne se souciait plus de mystique ou de poésie. Pas trace dans les horoscopes d'une activité scientifique dont témoignent en 1887 les *Geographische Mitteilungen*, en 1888 les *Proceedings of the Royal Geographical Society*, en 1889 *Das Ausland*; sans oublier le *Bolletino della Società Geografica Italiana.* Pas trace du Rimbaud qui se cherche et se trouve un devoir, qui freine enfin sa nature. Le Rimbaud savant et moral n'a pas encore vaincu sa légende et son mythe (les vaincra-t-il jamais?) Si toutefois l'astrologie pouvait nous renseigner, quelle occasion s'offrait à M. Paul-Chardon, ou du moins à M. Wilczkowski, de dégonfler l'erreur et de retrouver l'homme! Hélas, ce n'est pas la moindre preuve de la puissance du mythe que la vertu qu'il lui faut reconnaître de commander aux astrologues.

ÉTIEMBLE.

LE CINÉMA « SUBJECTIF »

(A PROPOS DE *LA DAME DU LAC*)

Les romans sont de deux espèces. Ou bien l'auteur survole ses créatures avec l'omniscience et l'omniprésence d'un dieu, ou bien il nous invite à prendre la place d'un personnage central, ne nous permettant de connaître les autres qu'autant que celui-là les peut lui-même comprendre et apercevoir. Même si ce protagoniste ne dit pas « je », on peut alors parler de « roman en première personne », puisque, lui excepté, les personnages ne sont connus que d'une connaissance seconde et se développent seulement sur deux dimensions. Grammaticalement exacte ou non, l'expression est psychologiquement juste.

Il était naturel que le cinéma fût tenté par le même procédé et, au lieu de considérer tout le monde de l'extérieur, en troisième personne et d'un point de vue constamment favorable à l'observation, voulût lui aussi choisir un seul personnage comme centre de perspective en demandant au spectateur de s'identifier avec lui. Soyons donc reconnaissants à un assez mauvais film d'avoir pour la première fois poussé juqu'au bout l'expérience. Peu importe que le scénario de *la Dame du Lac* soit languissant et mal bâti : le problème se trouve bien posé et l'intéressant est de comprendre pourquoi cette œuvre échoue *dans son intention profonde.*

L'erreur est d'avoir confondu assimilation fictive et identification perceptive. Les images, en effet, qui s'animent au cinéma sur le rectangle lumineux ne sont aucunement saisies comme perceptions. On a souvent fait remarquer que ce que nous voyons sur l'écran n'est qu'une infime partie, le dixième peut-être — et encore, pour qui est tout près — du spectacle qui envahit nos yeux dès que nous les ouvrons sur la vie réelle. Tout se passe comme si nous regardions le monde à travers un tube. Mais l'inconvénient de cette façon de

dire est de laisser croire que la différence entre le champ cinématographique et le champ perceptif normal est seulement une différence d'étendue, alors que la distinction n'est pas de grandeur, mais de nature.

Ouvrez les yeux : ce que vous voyez n'est ni grand ni petit; c'est quelque chose qui *n'a rigoureusement aucune limite.* Nulle part vous n'avez conscience de rencontrer une démarcation, un endroit où vous cessiez de voir. Peut-être essaierez-vous alors de dire que le tableau s'estompe graduellement sur les bords. Mais c'est faux. Ce n'est pas un tableau et il n'y a pas de bords. Si ma vision était bornée, que ce fût par une frontière précise ou par des confins vagues sombrant peu à peu dans le néant, l'ensemble des objets que je vois se *détacherait* sur un fond absolument obscur. Où trouverez-vous ce noir absolu? Si vous observez mieux vous constatez du reste que les objets aperçus en vision marginale ne sont pas « flous » comme peut l'être un cliché ou une image sur verre dépoli; simplement ils s'appauvrissent. Ce qui diminue sur les bords n'est pas à proprement parler la netteté de la vision; c'est une certaine précision dans la *présence* des choses; elle s'atténue du même pas que la précision de mes projets à leur égard. Le mur, par exemple, qui file à ma droite et à ma gauche pour m'enfermer par derrière dans ce bureau où j'écris, ne cesse nulle part d'être perçu, et est encore présent pour moi là où il ne réfléchit plus la lumière sur mon œil. Bouclant le monde sur mon dos, il entre toujours en composition dans mes projets, mais avec une détermination réduite. Il sera *le-mur-dont-je-m'éloigne-en-gagnant-cette-porte,* mais une moindre délicatesse de coordination lui interdit d'être en cette région *le-mur-dont-je-me-propose-d'apprécier-le-plat-et-le-frais-de-ma-paume- étendue* ou bien *le-mur-dont-je-pourrais-palper-du-doigt-les-rugosités.* Il s'articule cependant encore avec mon activité perceptive, quoique sa présence soit massive et indistincte. L'erreur est de supposer que voir, c'est saisir des images sur ma rétine, images limitées comme celles qui viennent se peindre sur une plaque photographique. Mais avec quels yeux, s'il vous plaît, les verrait-on? En réalité je ne perçois jamais par la vue seule, et même l'expression n'aurait aucun sens. La signification de ce que je perçois surgit du biais dont je suis *engagé* dans le monde, à la fois au sens où on est engagé dans un couloir et au sens où on est engagé par telle promesse. Percevoir, c'est animer par des intentions un monde complet et refermé sur soi.

Ce qui s'illumine sur un écran de cinéma est au contraire un pur

spectacle, tableau limité, à une certaine distance d'un spectateur assis et immobile. Celui-ci ne peut pas se croire *au milieu* des choses qui paraissent sur la toile. Elles demeurent nécessairement détachées de lui, ne le touchant pas trop — au sens émotionnel — parce qu'elles ne peuvent nullement le toucher — au sens du contact. Il les appréhende comme *images* et nullement comme objets perçus. Or, quand je regarde une image, que ce soit un dessin schématique, un portrait détaillé ou la plus exacte des photographies, je ne saisis pas du réel, mais de l'imaginaire. Même si la reproduction est du « réalisme » le plus poussé, ce ne sont toujours que des lignes, ou bien des taches noires ou colorées, que je prends volontairement pour autre chose que ce qu'elles sont. Je fais *comme si* j'étais devant un homme, un lion ou un jardin. J'induis en moi une attitude par laquelle, refusant un barbouillage, je le transforme magiquement en homme, en lion ou en jardin. Mais je ne suis jamais entièrement dupe de cette simulation parce que j'en demeure le maître. La différence entre la photographie et le dessin schématique est que ma *complaisance* est dans le premier cas plus fortement motivée, mais il ne cesse d'y avoir complaisance. Ajoutez à la précision photographique l'exactitude supplémentaire du mouvement, vous donnerez une urgence plus grande à l'invitation, un motif plus puissant de faire *comme si*, mais vous ne supprimerez en aucune manière le consentement qui est au fond de l'attitude imaginative. L'image cinématographique demeure à une distance infinie de la réalité. Si criante de vérité que vous la puissiez supposer, jamais elle ne fera que vous croyiez « y être », et heureusement d'ailleurs. Il vous serait impossible de jouir d'un film si vous pouviez craindre d'être renversé par les autos, atteint par les coups de feu ou si vous aviez simplement le souci de ne pas heurter les tables. Il fallait le dépaysement momentané et la confusion d'une expérience absolument nouvelle pour que les premiers spectateurs aient pu se laisser surprendre à « voir » une locomotive fonçant sur eux en gare de La Ciotat. Dès qu'ils eurent le moins du monde appris ce qu'était le cinéma, la projection s'éloigna d'eux à intervalle rassurant. Je suis persuadé que si le cinéma en relief devient un jour pratique courante, ce sera à la condition que nous puissions surmonter cette illusion renforcée, nous dégager de ce surcroît de réel.

Le cinéma ne nous fait donc pas percevoir des objets, il nous *montre* des images. Il nous invite par conséquent à y discerner des intentions narratives. Si par exemple le découpage isole un bouton

de porte, c'est qu'il choisit de nous le désigner, ce n'est pas que cet objet se rencontre sur le chemin naturel de notre regard. C'est qu'on veut marquer une hésitation du personnage à ouvrir la porte ou quelque chose d'analogue. Or, dans *la Dame du Lac*, chaque fois que celui avec qui l'on prétend nous identifier est sur le point d'entrer dans une maison ou dans une pièce, la caméra parcourt longuement le panneau de la porte pour aller ensuite se fixer sur la poignée ou la sonnette, une main s'avance, ouvre ou sonne. Mais la lenteur de ce panoramique est extrêmement pénible. Pourquoi? On a fait observer très justement que la caméra, si l'on veut éviter les « filés » de l'image, ne pouvait pas épouser la vivacité du regard humain; d'où le sentiment d'une sorte de raideur. Mais cette impression a une cause plus profonde. Quand j'ouvre une porte pour de bon, ma perception de cet obstacle de bois, ainsi que de la poignée ou de la sonnette, est toute traversée par ce projet d'entrer, de passer outre. La porte perçue n'est pas une porte séparée et seulement vue, mais objet réel par toute l'action où je me trouve globalement inséré. Au contraire, la porte en image sur l'écran n'est pas réellement soutenue par la disposition de mon corps et le commentaire de mes muscles. La porte véritable est porte parce que *je veux l'ouvrir ;* la porte photographiée n'est porte que dans la mesure où *je la veux porte.* C'est pourquoi la promenade de la caméra sur le vantail et l'arrêt sur la poignée, même s'ils reproduisent assez bien le déplacement de l'œil en situation naturelle, ne nous communiquent absolument pas la sensation d'être sur le point d'ouvrir et perdent bizarrement tout leur sens, je veux dire leur orientation. On y cherche alors vainement une intention dramatique; et la déception fait naître le sentiment d'une inutile lenteur. *J'interprète en termes de récit ce qu'on voulait me faire lire dans le langage de la perception.*

Tout à fait de la même manière, les interlocuteurs du personnage central étant, bien entendu, constamment tournés vers le spectateur, celui-ci, loin de comprendre que c'est pour s'adresser *à lui*, se demande par quelle obstination on a choisi de toujours faire regarder ces gens du même côté. D'une façon générale, le film nous donne l'impression d'une sorte de raideur maladroite que nous ne nous décidons jamais à assumer en posant qu'elle traduit simplement l'infirmité et les limitations de notre point de vue perceptif, mais que nous ne cessons de porter au compte de la gaucherie d'un narrateur. Celui qui se cale dans son fauteuil au cinéma se dispose en effet à entendre — ou plutôt à voir — un récit; il adopte l'attitude

d'un homme qui va, non percevoir du réel, mais collaborer à de l'imaginaire. C'est pourquoi il ne s'étonne d'aucune des étrangetés qui le feraient bondir de stupeur chez lui ou dans la rue, la stricte limitation du spectacle en un cadre étroit et borné, l'énormité des gros plans, les changements d'angle et les brusques sauts d'une échelle à une autre. Le spectateur non prévenu, interrogé, ne sait même pas retrouver que la conversation filmée dont il vient d'être témoin bondissait d'un interlocuteur à l'autre. La continuité de l'action imaginaire éteint le souvenir même du découpage, et cette suprématie dans la mémoire du scénario sur le détail des plans montre bien qu'au cinéma chacun se prépare à accueillir une histoire et non à percevoir une réalité. C'est donc au récit qu'il faut un instant revenir.

Si nous sommes « avec » le héros d'un roman, c'est parce que nous prenons son parti. Nous souffrons de ses infortunes et nous réjouissons de ses succès, ou plus exactement *nous faisons semblant* d'en souffrir et de nous en réjouir. Si quelqu'un lui est redoutable, nous mimons en nous la crainte. S'il en aime un autre, nous imitons l'amour. Passions et sentiments de comédie du reste, puisque la conscience ne nous abandonne pas de les avoir choisis et que nous ne sommes émus qu'autant que nous le voulons bien. Dans un roman « en première personne » nous poussons un peu plus loin la feinte et la sympathie. Il nous plaît d'accorder alors au héros jusqu'à ce recours suprême qui fait le fond de notre existence, ce mouvement de dépasser indéfiniment quoi que ce soit que nous soyons dans l'instant, au point de nous rassembler de nouveau et nous retrouver intact et innocent au delà de n'importe quelle faute, en ce point même de pureté d'où nous pouvons nous juger coupable. Être « avec » Raskolnikov, c'est feindre de pousser aussi loin que pour nous-même la sévérité et le pardon. Mais assurément nous *jouons* alors à étendre à autrui — et un autrui fictif — le bénéfice d'un droit dont nous ne pouvons en réalité nous défaire, ce privilège qui est nôtre de nous distinguer de tout, et c'est par jeu encore que nous imaginons d'être en un autre point que celui où nous sommes à jamais rivé au centre de tout. Je décide fictivement de me voir vivre *là-bas*, moi qui suis toujours obligatoirement *ici*.

Il n'y a aucune raison pour que le cinéma soit impropre à ce genre de fixation sentimentale sur un autrui imaginaire à qui nous donnons en quelque sorte charge de nous représenter. Mais il faut se souvenir que le cinéma nous fait avant tout connaître des hommes ce qu'on

peut appeler en langage existentialiste leur manière « d'être au monde », ce style unique en chacun qui se retrouve du son de sa voix à ses gestes et à l'expression de son visage. La polarisation affective dont nous parlions exige donc ici qu'on nous montre le personnage *de l'extérieur*, ce qui ne veut nullement dire qu'on se borne à percevoir son corps. Il y a ceci de paradoxal dans *la Dame du Lac* que nous nous sentons beaucoup moins « avec » le héros que si nous le voyions sur l'écran à la manière ordinaire. Le film en poursuivant une impossible assimilation perceptive empêche précisément l'identification symbolique. Notre corps refuse d'être de la partie. La voix de Montgomery ne surgit pas du point où nous sommes; elle semble ne venir de nulle part. On ne saurait jamais dire *où est* Montgomery. Vaguement à côté de nous peut-être. En tout cas ce personnage demeure comme abstrait et séparé qu'on voulait justement situer avec plus de précision que selon la méthode normale.

Il y a longtemps que le cinéma, surtout dans les passages d'action vive, a imaginé de nous faire adopter le point de vue d'un participant, de dérouler la route ainsi qu'elle se dévide au volant d'une auto poursuivie ou poursuivante, ou de découvrir la rue comme elle apparaît aux yeux qui guettent la police derrière un rideau. Rien n'empêche de pousser plus loin et plus longtemps le procédé, mais à la condition de nous avoir auparavant assez familiarisé *du dehors* avec le comportement du personnage qu'on veut ainsi mettre au centre. A ce prix seulement nous pourrons consentir qu'il soit notre *représentant* dans l'histoire où il se trouve mêlé. Quand on passera alors au style en première personne, on ne cherchera pas à nous faire *croire* que nous sommes réellement à sa place. Nous continuerons simplement de jouer avec une situation fictive distincte de la nôtre, en frôlant le réel d'un peu plus près. On pourra d'ailleurs aller bien au delà de *la Dame du Lac*, qui est restée au fond singulièrement timide. Par des déformations convenablement choisies, il sera par exemple possible de nous faire saisir sur le monde, dans les qualités des choses, des émotions que les procédés traditionnels nous font lire sur un visage. Mais je répète que c'est fictivement que nous prendrons la place du protagoniste, non réellement, par délégation *imaginaire* de nos pouvoirs à un héros également imaginaire.

La photographie nous semble à tort se distinguer du dessin ou de la caricature, comme si la réalité du modèle se transportait pour ainsi dire à l'émulsion. Animée, elle nous paraît capter encore mieux

l'être même des choses qu'elle représente! D'où l'idée qu'en nous enveloppant dans des vues cinématographiques on pourrait nous communiquer une illusion absolue. Mais c'est oublier que ce que nous voyons ne forme nullement *tableau* et qu'il ne peut y avoir de tableau qu'à l'intérieur de ce que nous voyons. L'image la plus exacte ne saurait donc nous restituer *le tout du voir* qui, par définition, dépasse toutes les images possibles, les contient toutes. C'est oublier également que le cinéma, s'il peut faire jouer la fiction au plus près de la réalité, s'il appuie l'imagination à des éléments plus semblables au réel solide et étendu que n'importe quel art, s'en distingue toujours néanmoins de cette distance infinie qui sépare le réel de l'imaginaire et la nécessité du consentement.

Albert LAFFAY.

LA CRISE DE LA PRESSE PARISIENNE

Il n'est personne qui n'ait entendu évoquer les difficultés des quotidiens parisiens. Mais les journaux observant un prudent silence sur leurs conditions d'existence et sur leur tirage, il est peu de gens qui connaissent la réalité du problème de la presse.

Il y a actuellement à Paris 14 quotidiens d'information et d'opinion [1]. Pour qu'un journal puisse vivre décemment, c'est-à-dire sans recourir à des fonds d'autre provenance que sa vente ou sa publicité, il lui faut vendre un minimum de 160.000 exemplaires (on sait que les messageries de diffusion prélèvent 43 % du prix de vente, soit 2 fr. 15 par exemplaire). Sur les 14 quotidiens, 6 seulement atteignent ce chiffre. C'est dire que les 8 autres vivent d'expédients ou de subventions occultes.

Voici les tirages exacts des quotidiens en février 1948 :

Titres	Tirage moyen journalier	Bouillon net	Vente nette	Dont Abonnements	Dont Province
Le Figaro	369.000	16,50 %	306.500	84.500	105.000
Parisien Libéré ...	354.500	15,55 %	297.500	14.500	33.000
L'Humanité	357.500	18,26 %	288.000	23.000	75.500
Franc-Tireur	311.500	14,19 %	265.500	11.000	28.500
L'Aurore	241.500	18,62 %	192.500	9.500	101.000
La Croix	153.000	1,88 %	150.000	144.000	2.000
Libération	169.000	19,32 %	135.000	3.000	16.000
Ce Matin [2]	158.000	19,66 %	124.500	4.500	19.000
Le Populaire	119.500	30,03 %	82.000	4.000	18.500
France-Libre......	122.000	17,18 %	81.000	4.500	3.500
Le Pays [2]	99.500	26,11 %	73.000	14.500	23.500
Combat [3]	113.000	26,66 %	69.500	7.000	6.500
L'Époque	93.500	24,51 %	61.000	10.500	14.500
L'Aube	82.000	34,09 %	54.000	14.500	10.500

1. Je ne compte pas deux quotidiens d'informations financières (*Les Échos* et la *Vie Financière*) et trois quotidiens sportifs (*L'Équipe*, *Paris-Turf*, *Paris-Sports*).

2. Ces deux journaux ont récemment fusionné. Le tirage total du nouveau quotidien *Ce Matin-Le Pays*, est de 7 % inférieur au tirage de la somme des deux journaux, soit égal à 184.000.

3. En mai 1948, la vente du journal est descendue à 65.000.

Il manque à ce tableau plusieurs journaux publiés à Paris après la Libération, tels que : *Front National*, *L'Ordre*, qui ont disparu; *Résistance* et *Paris-Matin*, qui ont fusionné pour former *Ce Matin*, et *Libération-Soir* qui a également disparu. On remarquera le peu d'inclination du lecteur moyen pour l'abonnement. Il est très peu de journaux qui aient beaucoup plus de 10.000 abonnés : *La Croix* est une exception, qui a un public d'une extrême fidélité et qui bénéficie, seule de toute la presse française et sans doute européenne, de près de 144.000 abonnés sur un tirage de 150.000. On remarquera également que la presse de Paris est très peu diffusée en province, à l'exception du *Figaro* qui, seul, fait une véritable édition provinciale, qu'il expédie tous les soirs, à 19 heures, afin d'être sur place dans n'importe quelle ville le lendemain matin, en même temps que les journaux locaux, et de *L'Aurore*[1].

A l'exception de *L'Humanité*, les journaux de parti sont dans une situation extrêmement difficile (on se souvient peut-être de l'article de M. René Naegelen, administrateur du *Populaire*, publié dans ce journal au mois de mai). Il est certain que les journaux sympathisants offrent plus d'agréments aux lecteurs que ces sortes de bulletins confessionnels que sont obligatoirement les organes de partis. C'est à quoi sans doute il faut attribuer le faible tirage de *L'Aube* (la plupart des lecteurs M.R.P. lisant sans doute *Le Figaro*), et le faible tirage du *Populaire*, les socialistes lisant, suivant leur nuance, *Combat* ou *Franc-Tireur*. Il est vraisemblable qu'à la rentrée, les partis — à l'exception du parti communiste — renonceront, moyennant sans doute quelques arrangements avec de grands quotidiens, à l'exploitation d'un journal.

Il n'est pas sans intérêt non plus de comparer attentivement les tirages de *Franc-Tireur* et de *l'Aurore*, journaux de même ton et de tendances radicalement opposées. *Franc-Tireur* bat largement son confrère de plus de 70.000 numéros. Toutefois il n'a que 2.000 abonnés de plus. Mais surtout, le fait intéressant est la surprenante diffusion de *l'Aurore* en province : ce journal, on l'a noté, est le seul, avec *le Figaro*, à vendre plus de 100.000 numéros en province, alors que *Franc-Tireur* ne vend pas plus de 30.000 exemplaires hors de la région parisienne. On peut vraisemblablement attribuer

1. Les difficultés de la distribution en province sont d'ailleurs surprenantes; *Combat*, par exemple, en avril, y a vendu pour 405.000 francs de journaux. Non seulement, il ne lui est rien revenu de cette somme, mais il a dû verser 206.000 francs supplémentaires pour le retour de ses invendus.

ce fait au caractère plus spécifiquement ouvrier, parfois même anti-paysan, du grand quotidien de gauche, et à l'esprit systématiquement mécontent et agressivement conservateur de *l'Aurore*, qui convient mieux à la bourgeoisie provinciale et aux paysans.

Le problème de *Combat* est des plus singuliers. On peut dire qu'il a seul tenté d'apporter une nouvelle formule dans la presse parisienne. Et il a obtenu pendant longtemps une large audience, puisque son tirage a atteint 200.000 exemplaires. Mais, et ceci surtout depuis le départ d'Albert Camus, de Pascal Pia, et de leur équipe, ce journal a constamment oscillé entre deux formules : celle de l'information et celle de la chronique; celle du grand public et celle de la qualité. Depuis environ un an, il est devenu chaque jour davantage un journal dont l'information était loin d'égaler celle du *Parisien Libéré* ou celle du *Monde* et dont la qualité critique diminuait au point de faire renoncer à sa lecture bon nombre de lecteurs déçus. Il n'est ni un grand journal d'informations, ni l'indispensable journal de complément qu'il eût pu tenter d'être. Notons que son passage sur six pages ne lui a pas fait gagner un lecteur.

*
* *

La situation de la presse du soir est moins critique. Voici les tirages :

Titres	Tirage moyen journalier	Bouillon net	Vente nette	Dont	
				Abonnements	Province
France-Soir.......	574.000	14,61 %	481.000	1.500	132.000
Paris-Presse......	432.500	19,32 %	327.000	2.000	150.000
Ce Soir..........	383.500	23,41 %	293.500	7.500	71.000
Le Monde	170.000	10,63 %	144.500	31.000	33.000
L'Intransigeant ...	139.500	28,89 %	96.000	1.500	9.500

Mais les frais d'exploitation d'un journal du soir sont beaucoup plus élevés que ceux d'un journal du matin : il est d'abord obligé de tirer plusieurs éditions, c'est-à-dire astreint à des frais de composition et de présence ouvrière beaucoup plus élevés que les journaux du matin, qui se font en réalité entre 18 et 24 heures, soit en six heures, alors que les journaux du soir se font entre 7 heures du matin

(pour l'édition de midi) et 7 heures du soir pour l'éventuelle « spéciale ». La multiplicité des éditions oblige également à une rédaction plus nombreuse. Seul *Le Monde*, qui, quoi qu'il arrive, ne fait que deux éditions, qui a un nombre décent d'abonnés (31.000 contre 1.500 à *France-Soir*, 2.000 à *Paris-Presse*, 7.000 à *Ce Soir* et 1.500 à *L'Intransigeant*), bénéficie en réalité d'un équilibre durable.

C'est vraisemblablement pour se créer des ressources supplémentaires que les grands quotidiens du soir ont lancé ces feuilles hebdomadaires que l'objectivité de cet article nous interdit de juger : *Samedi-Soir* (qui appartient à *Paris-Presse* et qui vend en moyenne 375.000 exemplaires par semaine) et *France-Dimanche* qui, malgré son exploitation systématique de la bassesse et du scandale (ceci reste dans le cadre de la remarque objective) ne dépasse pas 220.000 exemplaires. *Le Monde* aussi dispose d'un hebdomadaire, de qualité celui-ci, mais d'un plus faible tirage : *La Semaine dans le Monde*, qui, en février, se vendait à 21.000 exemplaires par semaine et qui coûte de l'argent au *Monde*.

* * *

La première constatation qui se dégage de l'ensemble de ces chiffres est que la presse parisienne est loin d'avoir atteint sa diffusion d'avant-guerre. Elle a, en effet, perdu plus d'un million de lecteurs; aucun quotidien du matin n'a obtenu la diffusion de l'ancien *Petit Parisien* (qui atteignait le million), ni aucun journal du soir le tirage de *Paris-Soir* qui atteignait en 1939, 2.800.000; et, parmi les hebdomadaires ou magazines, aucun n'est près d'égaler *Match* qui tirait en 1939 à 1.800.000.

L'explication qui semble la plus plausible est que sous l'occupation les Français ont appris à la fois à se méfier des journaux (inféodés à des censures diverses) et à chercher l'information à la radio. Je suis persuadé qu'un grand nombre de Français continuent à écouter les bulletins, en français, de la B.B.C., alors qu'avant la guerre, très peu de personnes se contentaient des informations radiophoniques et pratiquement aucune n'écoutait les radios étrangères.

La deuxième raison est certainement la baisse de qualité. Les journaux actuels n'ont que quatre pages, développent impudemment le fait-divers au détriment de l'information internationale, offrent peu de lectures à l'acheteur et sont d'une exceptionnelle vulgarité. Enfin l'invraisemblable augmentation du prix de revient

d'un journal explique l'impossibilité d'un quotidien qui tire à moins de 160.000 : les tarifs de transport ont augmenté de 24 fois leur prix de 1939 et le chiffre de publicité, limité par les lois et le nombre de pages, est inférieur de 80 % à celui de 1940. C'est dire que le prix de revient d'un quotidien est 30 fois plus élevé pour 4 pages que pour 6 pages en 1940, alors que le prix de vente n'a que décuplé (0,50-5fr.).

Il va de soi que derrière cette situation critique se dissimulent de multiples conflits d'intérêts, de multiples incidences politico-financières. Nous avons signalé la fusion du *Pays*, journal de M. de Chevigné, député de la droite M.R.P., actuellement Haut-Commissaire à Madagascar, avec *Ce Matin*. Il est vraisemblable que le nouveau journal issu de cette fusion se réunira lui-même avec le *Parisien Libéré*, qui appartient pratiquement à M. Amaury, lequel détient la majorité à l'Agence de publicité dite Havas-Publicité. M. Amaury a également l'*Ouest-France*, seul journal de province qui tire à plus de 400.000 exemplaires, l'hebdomadaire *Carrefour* qui tire à 102.000 et a vraisemblablement des intérêts dans le groupe *Samedi-Soir-Paris-Presse* et dans de nombreux journaux de province.

L'Époque est, dit-on, entre les mains de M. Paul Reynaud. Il est en tout cas certain qu'un quotidien qui ne vend que 60.000 exemplaires a un déficit mensuel de plusieurs millions qu'il lui faut couvrir. Nous n'avons pas d'information sur les commanditaires présumés de ce journal.

France-Soir dispose, on le sait, de *France-Dimanche*. Mais il a également *Elle*, qui vend 225.000 exemplaires, et *Records*, qui vend 96.000 exemplaires. Le groupe qui finance ce journal, et plus précisément M. Aristide Blank, s'est également rendu acquéreur de la majorité des actions de la Société de *L'Intransigeant* et les rédactions des deux journaux du soir ont été jumelées (les deux Juifs que sont MM. Blank et son *alter ego*, Pierre Lazareff, n'ont rien eu de plus pressé que de faire entrer à *L'Intransigeant* un antisémite militant, ancien collaborateur de *Je suis partout* d'avant guerre, M. Pierre Gaxotte).

On sait que *Combat* avait été repris, après le départ de MM. Camus et Pia, par Claude Bourdet qui croyait disposer de l'appui financier d'un imprimeur tunisien, M. Smadja. Il semble que M. Smadja, introduit ainsi dans la presse parisienne, ne veuille pas continuer à perdre plus d'un million par mois, bien que cette perte soit compensée par d'autres opérations que lui a facilitées sa copropriété à *Combat*.

D'autre part, M. Smadja semble avoir partie liée avec Mme Cotneréanu qui voudrait reprendre *Le Figaro*.

Le cas de ce journal est typique des contradictions de la liberté de la presse en régime capitaliste. *Le Figaro* appartenait, on le sait, à M. Coty, dont la femme est devenue Mme Cotneréanu. Avant guerre, *Le Figaro*, qui se vendait très mal, avait un déficit mensuel que couvrait très régulièrement Mme Cotneréanu, propriétaire de 95 % des actions du journal, et qui s'était déjà assuré la collaboration de M. Pierre Brisson et de M. François Mauriac — de l'équipe actuelle en somme. Dès la déclaration de guerre, Mme Cotneréanu est partie pour les U. S. A. et son journal a vécu tant bien que mal — plutôt mal que bien — bénéficiant à la fois de l'aide que le Gouvernement de Vichy accordait à tous les journaux repliés (près de 5 millions à l'époque), et d'une audience que lui a valu son incontestable réserve envers les Allemands et la qualité de son supplément littéraire, entre les lignes duquel on aimait à lire. Il est des cas où les absents ont raison, et, dès sa sortie, en septembre 1944, *Le Figaro* connut un extraordinaire développement, bénéficiant sans doute de la disparition du *Jour*, de la faiblesse de *L'Époque*, de l'absence, en somme, de tous autres journaux modérés et « de bon ton ». Il est notoire que ce développement est dû aux qualités de l'équipe qui fait *Le Figaro*. Là-dessus, Mme Cotneréanu revient d'Amérique et réclame la propriété de son journal. Si l'on admet les lois capitalistes de la propriété, elle a incontestablement raison. Si l'on admet, au contraire, qu'un journal appartient à ceux qui le font, M. Pierre Brisson est justifié de refuser de rendre son bien à Mme Cotneréanu. M. Brisson exposera-t-il jamais cette conception de la propriété à ses lecteurs? En tout état de cause il essaya à plusieurs reprises de prendre des garanties légales : le statut de la Presse déposé par M. Pierre Bourdan, collaborateur régulier du *Figaro*, accordait la propriété de 50 % des actions de tout journal à son équipe de rédaction. Malheureusement ce statut n'a pas encore été voté et ce journal ne doit son apparente sécurité qu'à l'ordonnance de 1945 qui maintient les entreprises de presse, jusqu'à promulgation du statut, dans leur état présent.

***

On le voit, la presse de l'après-guerre n'est pas beaucoup plus indépendante que celle d'avant guerre. Il est certain que l'on va

assister dans les premiers mois qui suivront la rentrée à de nouvelles disparitions; j'ai déjà mentionné celle, probable, de *L'Aube* et du *Populaire*. *France-Libre*, qui ne tient que par son annexe *Paris-Turf*, et *Libération* qui ne doit qu'au dévouement de quelques amis personnels d'Emmanuel d'Astier d'avoir paru jusqu'à ce jour, ne pourront sans doute pas se maintenir. Mais, d'autre part, des journaux plus purement capitalistes vont sans doute renaître : *Excelsior*, *Le Journal*, et vraisemblablement un grand quotidien du soir lancé par M. Jean Prouvost. Pour faire échec à ces tentatives, assistera-t-on à un regroupement de la presse de résistance? Mais surtout votera-t-on enfin le statut qui permettrait aux journaux de se vendre (à leurs lecteurs) un prix correspondant à leur prix de revient — et qui imposerait la publicité des « subventions » privées?

Roger STÉPHANE.

P. S. — Cet article était écrit quand sont survenus deux événements notables :

1° *Paris-Presse* et le groupe *France-Soir* ont opéré une fusion administrative. Outre la réduction des frais généraux qu'elle implique, cette fusion met à la disposition des intéressés une masse de trésorerie considérable. Il est d'autre part vraisemblable que *Paris-Presse*, mettant à la disposition de l'*Intransigeant* ses chroniqueurs politiques (gaullistes), deviendra un quotidien du matin.

2° L'*Humanité* est passée à six francs. Cette modification de prix ne lui a fait perdre que 3% de ses lecteurs.

Spectacles.

La Chartreuse de Parme, film de *Christian Jaque.*

Le procès Stendhal-Cinéma est déjà plaidé. M. Christian Jaque a proclamé : « Je ne suis pas un assassin » avant que le public ait eu le temps d'en juger, ce qui a permis à M. Martineau de lui répondre qu'il n'avait pas la conscience tranquille [1].

L'auteur du film est qualifié pour le défendre, et personne ne contestera la compétence du chef des stendhaliens. Il est pourtant amusant de lire sous la plume de Christian Jaque : « Nous avons supprimé des personnages, des actions, des décors et des épisodes; nous avons coupé, collé, simplifié, condensé, inventé, même, je le confesse. » Pendant que M. Martineau, désarmé peut-être par un tel aveu, note avec indulgence : « Il a fallu naturellement élaguer beaucoup dans un livre aussi copieux, aussi touffu que *La Chartreuse*, et ne garder à peu près que la partie d'amour. Il a fallu recoudre après avoir taillé. C'est la loi du genre, je n'en suis guère choqué. »

Les deux adversaires sont donc d'accord sur le point essentiel du litige : il fallait transposer, on ne pouvait pas tout conserver. L'invention elle-même n'est pas un crime, à condition qu'elle respecte l'esprit du texte. Le problème de l'adaptation se trouve ainsi débarrassé de toute hypocrisie : adapter, c'est modifier; c'est passer d'un art à un autre; c'est changer d'instrument, de perspective et d'auditoire. Stendhal écrivait pour les *happy few*; si son génie lui a donné des millions de lecteurs, c'est un accident heureux. L'audience d'un film est mondiale. Qu'on le veuille ou non, c'est le grand public, celui qui emplit pendant des mois les salles géantes, qui fait le succès d'un film.

La gloire du romancier ne dépend nullement de sa popularité immédiate. Il est libre d'écrire en marge de son époque. Il peut crever de faim. Il suffit qu'il possède du papier et de l'encre pour conquérir l'immortalité, un siècle ou deux après sa mort. Son œuvre mûrit. Portée par une chapelle, une coterie, une classe sociale, elle trouve un jour sa résonance. Toute littérature, exception faite peut-être du best-seller et du roman-feuilleton, est à son point de départ littérature d'avant-garde, qui se veut pure et éternelle.

1. *L'Écran Français*, 25 mai 1948.

Dès sa genèse, le cinéma exige un appareillage coûteux. Son rayonnement est infiniment plus direct que celui de n'importe quelle œuvre écrite. La légende de Charlot a créé un mythe qui est probablement plus universel que ceux des grandes religions. Cependant, un film s'use presque aussi vite qu'un journal. Demeurez deux ans à l'écart, vous manquerez une ou deux bandes « qui resteront ». Où sont-elles allées? Vous les retrouverez avec le temps dans un Ciné-Club. Pour qui tourne-t-on? Pour les masses. Ce sont elles que Charlot a fait rire et qu'Eisenstein a su toucher. Le spécialiste y applaudit, l'esthéticien analyse l'essence de tel comique, tant mieux. Mais c'est pour la foule et par la foule qu'un film est un triomphe. On s'est indigné non sans raison contre les films commercieux. On a perdu de vue cette nécessité impitoyable du cinéma : s'il a besoin d'acteurs, d'une main-d'œuvre et d'un studio, tout film est commercial d'emblée.

Pourquoi donc s'attaquer aux chefs-d'œuvres? Pourquoi ne pas se cantonner dans les Western ou dans les histoires d'espionnage? Précisément parce que le cinéma, phénomène social, est aussi un art. Il prétend être capable d'exprimer autre chose que la féerie d'un grand spectacle. *La Chartreuse de Parme*, pour beaucoup, c'est un titre vaguement connu d'un auteur vaguement admiré. Nous ne voyons pas d'objection à ce que les producteurs fassent vivre les classiques et nous donnent envie de les lire ou de les relire. A condition qu'un titre, même commercial, ne cache pas une marchandise frelatée. A condition qu'à défaut de la lettre, nous ayons l'esprit.

Selon M. Martineau, l'esprit ne souffle guère pendant une projection qui dure trois heures. J'avoue, quitte à m'attirer son mépris, que je ne me suis pas ennuyé. La sensibilité de Stendhal y était-elle ou non pour quelque chose? Je l'ignore. Je déplore, réflexion faite, et *la Chartreuse* relue, que ni la défense anticipée de Christian Jaque, ni le dédain de M. Martineau ne soient entrés dans le détail des transpositions.

La condensation en elle-même n'est nullement blâmable. On ne pouvait décemment espérer qu'on débutât un an avant la naissance du héros. La bataille de Waterloo aurait pu fournir un brillant morceau de cinéma pur; elle était trop éloignée de notre histoire d'amour. La condensation des personnages, plus discutable, est admissible. Ernest Raphnuce IV et son fils se fondent en un seul tyran sans que l'intrigue en souffre. Les deux tentatives d'empoisonnement dont sont responsables Barbone et Fabio Conti retombent sur la tête d'un seul geôlier dont le caractère sentimental et criminel est inventé. Louis Seigner fait merveilleusement passer ce personnage inédit. Fabio Conti lui-même abandonne son rôle de chef des libéraux pour devenir un Général Dourakhine plus bête que méchant. La Sanseverina qui « avait plus d'esprit que toute la Cour de Parme » devient avec Maria Casarès une amoureuse farouche. Tout cela ne va pas sans dommage.

Où l'adaptation étonne, c'est lorsqu'elle est gratuite. Nous soupçonnons qu'il n'est pas facile de rester vif en *montrant* ce que Stendhal suggère. « Le prince regarde sous les lits de son appartement avant de se coucher. » Le texte est formel. Au cinéma, il devient caricature. Le Prince dicte longuement une lettre anonyme à l'un de ses soldats, Stendhal dit :

« Votre Excellence a beaucoup d'esprit sans doute, et c'est grâce à sa profonde sagacité que nous voyons cet État si bien gouverné... » Le style est un chef-d'œuvre de perfidie mielleuse. Les adaptateurs préfèrent le ton des lettres anonymes d'aujourd'hui, où l'on écrit « cocu » et où l'on signe « un ami de la vérité ». Nous croyons tout de même que le public aurait compris un langage plus subtil. La Sanseverina a dépouillé à l'écran ses qualités d'intrigue, c'est entendu. Elle traite de lâche un Souverain avec lequel il s'agit de jouer au plus fin, dans une scène qui rappelle les explications entre gens du milieu. C'est peut-être plausible, mais Stendhal n'a jamais rien écrit d'analogue. En fait, les acteurs miment plutôt qu'ils ne jouent. Stendhal lui-même est enrôlé. Ses caractères se prêtent tant bien que mal à des compositions dont l'efficacité est connue. Le tyran ne meurt pas empoisonné dans une partie de chasse. Il est tué d'un coup de poignard au milieu de ses soldats. On ne traverse pas une frontière en corrigeant sur un passeport les fautes d'orthographe d'un ancien domestique. Nous verrons donc une belle poursuite où Fabrice n'échappe aux balles que par la vertu de sa brasse coulée. Tout le monde sait que nos policiers sont mal élevés. Ce coquin de Rassi n'échappera pas à la règle, et Lucien Coëdel s'efforcera d'avaler ses macaronis, de se gratter les dents, et les pieds, selon les règles du réalisme.

Nous voulons que le cinéma soit populaire. Nous admettons qu'il soit commercial. Un chef-d'œuvre peut être vulgarisé pour atteindre la foule. Mais vulgariser n'est pas nécessairement rendre vulgaire. Stendhal n'était pas trop subtil pour pouvoir être respecté. Ses analyses sont bien difficiles à traduire en images. Mais sa mobilité, sa précision créent par endroits de véritables scénarii. Le meurtre de Giletti, par exemple, pouvait être intégralement reconstitué, avec son mélange de pathétique et de ridicule. Qu'on mesure la densité de cette seule phrase et tout ce qu'elle rendait possible au cinéma : « Giletti était tombé; au moment où Fabrice s'avançait vers lui, regardant sa main gauche qui tenait un couteau, cette main s'ouvrait machinalement et laissait échapper son arme. » On a trouvé plus facile de nous offrir un bain de boue. Ce qui manque constamment à un film dont les acteurs sont pétris de bonne volonté ou de talent, c'est le sens de l'effort. On nous présente trois heures d'un spectacle où ni les décors, ni les acteurs, ni les figurants ne sont ménagés. Mais constamment l'on s'abandonne, non pas à l'œuvre qui est trop complexe, mais à ce qu'elle peut suggérer de plus accessible. « Être un peu medium », dit Pierre Véry. Être désinvolte, ajoute Christian Jaque. Que ne l'ont-ils été. En fouillant plus profond, ils auraient trouvé autre chose. Nous ne nous sommes pas ennuyés. Les acteurs ont joué honnêtement le rôle qu'on leur avait donné. Christian Jaque n'a assassiné personne. Comme il le dit lui-même, il n'aura pas, le jour du Jugement dernier, à changer de trottoir pour éviter Henri Beyle. Nous craignons qu'à son insu il l'ait évité dès aujourd'hui.

Jean-H. Roy.

☆

Peter Grimes, opéra par *Benjamin Britten.*

> Il est vrai que les animaux se possèdent; leur âme est possédée par leur corps; mais ils n'ont aucun droit sur leur vie, car ils ne la veulent pas.
>
> HEGEL.

Il arrive qu'à certains égards l'histoire se répète. Si l'on se met à songer aux diverses fausses gloires que le monde musical nous a fait connaître au cours de ces dernières vingt-cinq années, on est obligé de constater que c'est toujours le même sort qui échoit à ces éphémères génies : une montée rapide, « sensationnelle », un moment d'épanouissement (nombreuses exécutions de leurs œuvres, commandes, articles critiques à eux consacrés, succès mondains, etc.), tout cela suivi d'une chute plus ou moins rapide et d'une réelle indifférence — sinon d'un oubli total. Tel a été le cas d'un Nabokoff ou d'un Markévitch, « lancés » par les Ballets Russes, par les « salons » de Paris et certains de leurs « conseillers artistiques » (Cocteau, etc.); tel a été aussi le cas d'un Obouhoff (dont le « mysticisme » sut faire tant de ravages parmi nos critiques et dames du monde), de Virgil Thomson et de Georges Autheil (venus d'Amérique pour se voir fêtés à Paris), de Sauguet (qui, resté à Paris, vit aujourd'hui un peu comme un parent pauvre) et de bien d'autres encore, ici et ailleurs, dont on ne saurait même plus retrouver les noms sans un patient travail de recherche et de compilation.

A présent, nos musicographes et nos cénacles mondains ont découvert un nouveau génie en la personne d'un jeune Anglais, Benjamin Britten. Il n'est guère besoin d'avoir des dons de prophète pour lui prédire un destin analogue à ceux de ses devanciers. Avant d'expliquer ces « disparitions », il y a lieu de s'interroger sur les raisons de ces succès.

Quelqu'un disait autrefois que les civilisations commencent avec l'épopée et finissent avec le roman. Si c'est vrai, on pourrait admettre que notre haute bourgeoisie (et aristocratie — car parmi les mécènes on trouve plus d'un nom à particule) organise sa vie privée comme un roman et en déduire que nous assistons à l'agonie d'une société et de sa culture. Toujours est-il que dans ce roman, dont l'action consiste principalement en des fêtes que l'on se donne à soi-même, le personnage du « génie », de l'artiste « d'avant-garde » s'avère un élément indispensable. Or, il se trouve que les génies authentiques, non seulement ne courent pas les rues, mais, surtout, ne remplissent pas les conditions qu'on exige d'eux. Leur art est complexe, difficile, donc ennuyeux. Cela ne cadre pas avec l'esprit de fête du roman. Qu'à cela ne tienne, on se fabrique l'artiste dont on a besoin.

La tâche devient alors aisée : il suffit d'un jeune homme bien élevé —

ou juste assez mal élevé pour faire original et charmant — généralement efféminé, d'un peu de talent (pas trop, afin que, surtout, cela ne devienne pas lassant) pour donner l'illusion de « grandeur », d'un peu de bon goût et d'originalité — cette dernière qualité étant généralement due au manque de métier — et le tour est joué. Joué, en effet, car il s'agit, en somme, de la fabrication d'un jouet fait pour distraire, pendant un certain temps, ceux qui l'ont conçu. Mais l'exemple des enfants est là qui nous prouve que même les jouets les plus amusants finissent par se casser, et il n'en va pas autrement de nos génies. Lorsqu'ils ont fini d'amuser leurs mécènes et leurs supporters, on les oublie, puis... on s'en achète d'autres.

De Benjamin Britten et de son « chef-d'œuvre», l'opéra *Peter Grimes* (qui, après avoir fait le tour du monde au cours de ces dernières années, se joue, en ce moment, à Paris), il n'y aurait donc pas grand'chose à dire, sinon que tous deux — génie et chef-d'œuvre — possèdent justement les qualités romanesques que nous avons énumérées plus haut. Ici l'originalité n'est pas tellement manque d'habileté (on peut dire de Britten qu'il est adroit), mais plutôt mélange curieux d'excès et de manque de mémoire. Britten se souvient de bien trop de choses qu'il a entendues chez d'autres compositeurs, mais il oublie, en s'en servant, qu'elles ont déjà été écrites par d'autres. Peu lui importe d'ailleurs : ses œuvres se jouent partout; des éloges dithyrambiques, tels que ni Bach, ni Mozart, ni Beethoven n'en ont connu de leur vivant, lui ont été consacrés; lui-même roule carrosse et poursuit régulièrement, depuis quelques années, sa production superficielle et monotone.

En regard du sort que subissent aujourd'hui d'autres artistes, plus authentiques, un tel état de choses pourrait autoriser d'amères réflexions, n'était l'heureux fait qu'il y a dans tout cela un élément vraiment comique : fier de son succès, sûr de son génie, Britten — comme tous ceux qui l'ont précédé dans cette voie — promène dans le monde un air désabusé et l'assurance de se jouer de tout ce qui l'entoure. Grâce à quoi il s'épargne de voir la vérité : que c'est avec lui qu'on joue, c'est de lui qu'on abuse.

René Leibowitz.

Le cours des choses.

COMMUNISME-ANTICOMMUNISME

Le *New-York Times* du 14 février 1948 publiait un article de son correspondant particulier, C.-L. Sulzberger, que nous aurons tous profit à lire. Le titre était : *Le Mouvement anti-rouge en Europe inspire d'étranges alliances.* Le sous-titre : *Les nouvelles coalitions recherchent des appuis à gauche pour mettre les travailleurs dans leur camp.* Voici l'essentiel du texte :

> « Le développement graduel des fronts anti-communistes en Europe entraîne des combinaisons idéologiques curieuses et des idylles politiques bizarres. A peu près toutes les coalitions politiques importantes dans les pays qui espèrent recevoir l'aide du plan Marshall font les plus grands efforts pour s'adresser à la gauche et pour apparaître elles-mêmes comme « de gauche » en quelque manière, de façon à obtenir l'appui des travailleurs et à éviter l'étiquette de réactionnaire (...). En France, la coalition gouvernementale de la « Troisième Force » et le mouvement gaulliste qui se trouve à sa droite recherchent continuellement l'une et l'autre un appui ouvrier. C'est ainsi qu'André Malraux, le célèbre écrivain qui a été autrefois avec la gauche en Espagne et en Chine, et qui est maintenant l'un des conseillers principaux de Charles de Gaulle, m'a montré la copie d'une lettre à lui adressée par Victor Serge peu de temps avant qu'il mourût l'an dernier à Mexico. La lettre disait :
>
> — « Je veux vous dire que je tiens la position politique que vous avez adoptée pour courageuse et probablement raisonnable. Si j'avais été en France, j'aurais été moi-même du nombre des socialistes qui collaborent avec le mouvement auquel vous appartenez. Je considère le succès électoral de votre mouvement comme un grand pas fait vers le salut immédiat de la France (...). Le salut définitif, dans la suite, dépendra de la manière dont vous et tant d'autres accompliront ce que j'appelle votre double devoir : combattre les ennemis de la renaissance européenne et dominer les dangers que nous portons tous en nous-mêmes. »
>
> « M. Malraux, reprend Sulzberger, dit toujours que, si Léon Trotsky avait gagné sa bataille politique contre Joseph Staline, il serait lui-même aujourd'hui communiste-trotskyste. Il n'est donc pas

étonnant que M. Serge soit dans les mêmes sentiments. Victor Serge Chibaltchish, qui avait 52 ans quand il est mort, était le petit-fils du fameux Chibaltchish, lui-même membre en Russie de la *Volonté du Peuple* qui tenta d'assassiner le Tsar Alexandre II. A Mexico, il était grand ami de M. Trotsky jusqu'au jour où ce dernier fut assassiné.

« (...) Une des grandes difficultés que l'on rencontre dans l'entreprise de former un mouvement ouvrier européen réellement libre, qui s'oppose à la dictature de gauche inspirée par Moscou, est d'éviter en même temps les éléments compromis de l'extrême droite.

« L'autre problème est de faire collaborer socialistes et non-socialistes. Beaucoup de chefs socialistes voudraient capter les nouveaux syndicats libres. Cependant les conseillers américains en particulier insistent sur la nécessité de maintenir ce mouvement hors de toute espèce de politique, y compris même le socialisme occidental [1]. »

☆

Le *New-York Times* du 9 mars 1948 a publié une courte réponse de Natalia Sedova Trotsky. En fait, sa lettre avait été écourtée par la rédaction. En voici le texte entier. Nous indiquons en caractères gras les fragments que le *New-York Times* a distraitement laissé tomber.

Au rédacteur en chef du *New-York Times.*

Cher Monsieur,

On attire mon attention sur une dépêche de France de votre correspondant à l'étranger, M. C.-L. Sulzberger, dans le *Times* du 14 février 1948. Les déclarations attribuées à M. Malraux impliquent des inexactitudes si criantes que je vous prie instamment de publier la présente réponse, bien qu'elle soit inévitablement tardive.

C'est avec une indignation profonde que l'on voit Malraux, après des années de solidarité délibérée avec le stalinisme, prendre le rôle de sympathisant trotskyste, au moment où il fait alliance avec le centre de la réaction française. **Il n'y a là, avec une nouvelle forme de calomnie, qu'un exemple nouveau du révolutionnaire qui n'est plus en état de répondre de lui-même.** Malraux n'a jamais été un sympathisant du trotskysme. Au contraire, il en a toujours été l'ennemi; il est celui qui s'est employé à détourner l'attention du public de la réalité, en ce qui concerne les infâmes procès de Moscou, en les traitant **dans le New-York Times** comme une querelle purement personnelle entre Trotsky et Staline. L'action de Malraux comme ministre

1. C'est nous qui traduisons.

de l'Information du gouvernement de Gaulle, gouvernement de coalition avec les staliniens, quand il a supprimé la presse trotskyste française, est à elle seule un commentaire suffisant de la déclaration jésuitique de Malraux. On assiste une fois de plus à une tentative misérable pour constituer un amalgame de trotskysme et de fascisme. **Malraux, qui a en apparence rompu avec le stalinisme, ne fait que singer ses anciens maîtres en essayant d'établir un lien entre le trotskysme et la réaction.**

Le nom de Victor Serge sert ici à accréditer la légende d'un appui trotskyste au mouvement de Gaulle. La rupture entre Serge et Trotsky fut totale et peut être prouvée par un grand nombre de textes publiés. **Voici ce que Trotsky écrivait dans le numéro 73 du bulletin de l'Opposition russe (janvier 1939) : « Des amis nous demandent quelle est la position de Victor Serge à l'égard de la Quatrième Internationale. Nous sommes obligés de répondre que c'est l'attitude d'un opposant... La Section russe comme la Quatrième Internationale dans son ensemble déclinent toute responsabilité à l'égard de la politique de Victor Serge ». Dans le numéro 79 du même bulletin, Léon Trotsky écrivait encore : « Et Victor Serge? Il n'a aucun point de vue défini... Son attitude moralisante comme celle de plusieurs autres est le pont qui conduit de la révolution à la réaction... » M. Sulzberger laisse entendre que des relations amicales existaient entre Serge et Trotsky à Mexico. Il ignore évidemment que Serge est arrivé à Mexico en septembre 1941, treize mois après la mort de L. D. La lettre de Serge à Malraux ne peut que confirmer chez Serge le manque de point de vue dont Trotsky parlait.**

Que Malraux, que d'autres fassent ce qu'ils voudront; ils ne réussiront pas à salir Trotsky et le mouvement qu'il a fondé.

Avec mes sentiments très sincères[1].

Natalia Sedova Trotsky.

Coyoacan Mexico, 16 février 1948.

☆

L'ami américain à qui l'un de nous doit ce texte ajoute aux déclarations de Malraux sur sa sympathie de principe pour la position de Trotsky, tant qu'il avait quelque chance de l'emporter sur Staline, le commentaire que voici :

> « Cet aveu de Malraux est particulièrement surprenant pour deux raisons. D'abord, il a l'air de confirmer l'argument stalinien bien connu selon lequel les trotskystes sont en réalité des fascistes qui travaillaient avec la Gestapo, — et, corrélativement, les Gaullistes sont des fascistes. Il est bien étrange que Malraux s'expose à de

1. Traduit par nous.

tels griefs en ce moment. Par ailleurs, en dépit de son admiration pour Trostky, Malraux, en vingt ans d'activité politique, n'a jamais prouvé pratiquement qu'il préférât Trotsky à Staline. Au contraire, dans l'unique occasion où il fut cité par Trotsky pour témoigner en sa faveur pendant les procès de Moscou sur un sujet qui intéressait des révolutionnaires dans leur vie et dans leur honneur, Malraux refusa de parler. Pendant le second procès, en février 1937, un journaliste russe, Vladimir Romm, déclara dans sa déposition qu'il avait rencontré secrètement Trotsky au Bois de Boulogne en juillet 1933 et reçu de lui des instructions concernant le sabotage en Russie. Trotsky répondit aussitôt par l'intermédiaire du *New-York Times* qu'il était arrivé en France en juillet 1933, tard dans le mois, qu'il avait passé les semaines suivantes à Royan, confiné chez lui par la maladie, et que Malraux se trouvait parmi ceux qui lui avaient rendu visite pendant la dernière semaine de juillet. Et il invita Malraux, qui venait d'arriver à New-York, à confirmer ou démentir. Malraux refusa de témoigner. Dès lors, Trotsky dénonça Malraux comme agent stalinien et comme l'un des responsables de la défaite de la classe ouvrière en Chine en 1926 (dépêche de l'*Universal Press* de Mexico, le 8 mars 1937). Malraux, dans une lettre adressée au *New-York Times* (17 mars), « se réservait le droit de répondre plus tard quant au fond du débat qui dépassait de beaucoup la personnalité de M. Trotsky et la (sienne) ». Cette réponse n'a pas encore vu le jour et l'on ne sait toujours pas quand et pourquoi Malraux a rompu avec le régime de Staline dont il a été pendant tant d'années l'actif défenseur [1]. »

☆

Tout le monde sait, — sauf C.-L. Sulzberger, — que Victor Serge avait cessé depuis des années d'être trotskyste. En janvier 1939, Burnham et Schachtman, alors membres du Socialist Workers Party de Trotsky, publiaient dans *The New International* un article contre les « intellectuels en retraite » et la « ligue des espoirs déçus », et les éditeurs du dernier livre de Trotsky rangent Victor Serge, avec Hook, Eastman, Souvarine et d'autres, dans cette « confrérie des renégats ». Il n'y a rien de commun entre le trotskysme de Trotsky, tel que nous le fait connaître son ouvrage posthume, *In defense of Marxism* (Pioneer Publishers, décembre 1942) et la troupe des « intellectuels en retraite » qui, pour avoir approché, côtoyé le trotskysme ou même milité dans ses rangs, n'ont pas acquis le droit de le compromettre dans leurs avatars.

Le reporter n'est pas seulement ignorant. Il y a chez lui de l'agent double. On imagine C.-L. Sulzberger écoutant Malraux avec ce minimum d'assentiment sans lequel il n'y a pas de conversation. Malraux explique qu'il donne à son action d'aujourd'hui le sens qu'il aurait donné à une action trotskyste si elle s'était avérée efficace. Rentré chez lui, Sulzberger

1. Traduit par nous.

pique Malraux dans sa collection d'imposteurs. Ses motivations personnelles (solides ou non, nous en reparlerons) sont oubliées, et il ne reste plus qu'un complice dans la supercherie de l'anticommunisme mondial[1].

Mais il n'est pas de reporter sans article, et l'article fait éclater sa duplicité. Nous le surprenons en train de parler à son public. Écrivant dans le *New-York Times*, Sulzberger ne se gêne pas : il parle ouvertement des conseillers américains qui veulent tenir les nouveaux syndicats à l'écart de la politique et même de l'idéologie du « socialisme occidental ». Ainsi l'encadrement socialiste est encore trop dangereux pour nos conseillers? Ainsi tout l'effort de nos coalitions pour s'habiller de rouge est d'avance peine perdue? Et les premières dupes de la manœuvre sont ceux qui la conduisent ici? Et tout cela s'écrit ouvertement dans un grand journal américain? Tout cela va donc de soi pour ses lecteurs? Voilà qui donne à penser.

Quant au « trotskysme » de Malraux, à travers les allusions de nos textes, on entrevoit ce qui s'est passé. Malraux estimait Trotsky et l'aurait suivi s'il avait réussi à modifier le cours des événements dans l'U.R.S.S. et dans le monde. Mais il ne croyait plus à sa réussite. Il croyait par ailleurs au sens révolutionnaire du régime de l'U.R.S.S. Quoi qu'il eût à dire contre les Procès, il ne voulait pas le dire, ou pas sur l'heure, puisque enfin il se ralliait à la politique communiste. En somme, c'est l'attitude qui s'exprime dans la *Condition humaine* et surtout dans *l'Espoir*. Quand Trotsky, ayant mis à l'épreuve Malraux et essuyé un refus, le dénonce comme stalinien, — puisqu'en effet Malraux, avec toutes les réserves qu'on voudra (et qui ne faisaient que rendre plus contagieux son ralliement) refusait de rien faire qui pût gêner l'action communiste, il n'y a rien à dire. On ne peut pas être estimé de tout le monde. On est ce qu'on choisit de faire ou d'approuver, même tacitement.

Où, par contre, nous entrons dans la politique paranoïaque, c'est quand notre correspondant américain veut retrouver dans le Malraux d'aujourd'hui l'essence éternelle du communiste, ou Malraux dans le mouvement de Gaulle un substitut du trotskysme. Voici comment le premier raisonne. Malraux *est* un amalgame de pseudo-marxisme et d'esprit réactionnaire. Il *réalise* donc le compromis du marxisme avec la réaction qui est la définition stalinienne du trotskysme. Il sert en cela la propagande stalinienne. *Objectivement*, il est un stalinien. Libre à nous d'en conclure qu'il le reste peut-être subjectivement. Après tout, il ne s'est expliqué nulle part sur sa rupture avec le stalinisme. L'aveu qu'il fait de ses penchants trotskystes ne serait-il pas, comme l'aveu de Roubachof, le dernier service qu'il puisse rendre aux staliniens? Voilà un exemple de ce qu'on pourrait appeler la pensée ultra-objective en politique. Pour notre correspondant, Malraux n'est pas, bien entendu, ce qu'il pense être, mais pas même ce qu'il est dans la dynamique de l'histoire observable, à savoir anti-stalinien. Dans l'histoire profonde, —

1. Nous ne supposons pas une minute que Malraux soit conscient de la ruse. Mais il ne lui reste alors que d'en être dupe. D'après Benjamin Péret (*Combat*, 3 juin 1948), l'authenticité de la lettre de Victor Serge est contestée en justice par son fils.

qui est la peur du monde devant la révolution prolétarienne, — il est au contraire stalinien, parce que l'antistalinisme d'un homme qui adhère au R.P.F. donne au régime de l'U.R.S.S. l'aspect trompeur d'un régime révolutionnaire et en définitive sert sa propagande. A ce compte, Truman aussi est stalinien, et le monde politique tout entier, dans la mesure où il est polarisé par la rivalité de l'U.R.S.S. et des États-Unis. Les mots ici ne veulent plus rien dire. Exactement comme « saboteur » et « espion » aux procès de Moscou n'ont plus aucun sens assignable, n'étant que des manières frappantes de dire « opposant ». Sommairement jugé au nom des fins prolétariennes de l'histoire, le monde présent tout entier, n'étant nulle part prolétarien, se nivelle, se confond dans toutes ses parties. La pensée qui voulait être la plus historique et la plus objective, ignorant finalement toutes les différences senties et vécues par les acteurs du drame, se trouve livrée aux phantasmes, elle est au comble de la subjectivité.

De son côté, Malraux s'abandonne en politique à l'ultra-subjectif quand il déclare que son gaullisme d'aujourd'hui n'est pas différent pour l'essentiel de son quasi-trotskysme d'hier, ou que (*Carrefour*, 31 mars 1948 : *Dialogue Malraux-Burnham*) l'anti-communisme français est « quelque chose qui ressemble à la Première République ». Il ferme évidemment les yeux sur le personnel du R.P.F., qui ne fait pas penser aux Conventionnels. Il dit ce qu'il voudrait qui fût vrai, il prête à son action un sens arbitraire. L'équivoque, d'ailleurs, n'est pas seulement entre sa volonté politique et l'appareil où elle s'emploie; elle est dans cette volonté même. Il se déclare pour la liberté (discours du 5 mars à la salle Pleyel). « (...) cette conquête, dit-il (il s'agit de l'art), n'a d'efficacité que par une recherche libre. Ce n'est pas parce que je crois à la supériorité de la non-censure sur la censure (j'y crois d'ailleurs...) que je parle ainsi. C'est parce que tout ce qui s'oppose à cette volonté irréductible de la découverte est (...) la paralysie des facultés les plus fécondes de l'artiste. Nous proclamons donc la nécessité de maintenir la liberté de cette recherche contre tout ce qui entend en fixer à l'avance la direction. » Et, quelques moments plus tard : « Pour nous, la garantie de la liberté politique et de la liberté de l'esprit n'est pas dans le libéralisme politique, condamné à mort dès qu'il a les staliniens en face de lui; la garantie de la liberté, c'est la force de l'État au service de tous les citoyens. » A l'équivoque d'un mouvement qui réunit une poignée d'anciens communistes (dans son état-major) et des militants, les élections le montrent, pour la plupart conservateurs, répond celle des intentions qui oscillent entre la liberté créatrice et la force de l'État. Cédant à la passion de *faire* quelque chose à tout prix, Malraux ne consent à voir son mouvement qu'à travers son propre passé, il laisse entendre qu'il reste le même, que son gaullisme d'aujourd'hui c'est son trotskysme d'hier... (Là-dessus, une seule question : au cas où Trotsky l'aurait emporté sur Staline, le général de Gaulle, lui aussi, aurait-il été trotskyste?) Nous sommes en pleine brume individuelle. Mais à ce moment même, et dans la mesure justement où il cède au vertige du moi, Malraux cesse d'être une cause en politique, il se laisse happer par la vague dont parle Sulzberger. Par complaisance envers lui-même, il devient chose et instrument.

L'attitude ultra-objective et l'attitude ultra-subjective sont deux aspects d'une seule crise de la pensée et du monde politiques. (C'est en ce sens seulement qu'on peut parler d'un stalinisme de Malraux; on pourrait aussi bien parler d'un fidéisme des staliniens et, en général, d'une éclipse de la vigilance.) Entre les volontés politiques et les organisations auxquelles elles adhèrent, il y a si peu de convenance que ni Malraux, ni les staliniens ne peuvent assumer ce que font leurs partis les yeux ouverts. Entre la pensée politique et l'histoire effective la distance est telle que les trotskystes ne parviennent pas à penser le monde où nous sommes. On ne trouve de recours que dans l'onirisme, la foi, ou l'interprétation délirante. L'action politique ne redeviendra saine que moyennant un examen attentif de cette situation, — à l'écart de ces partis, — et, puisque les choses pour le moment ne se laissent pas embrasser par la pensée, sur la base d'un programme circonscrit.

☆

On pourrait penser qu'il est abusif, à propos d'une interview du *New-York Times*, de mettre en cause une maladie du monde contemporain, — si le fonctionnement conjugué du communisme et de l'anticommunisme n'était attesté au même moment par la publication dans *France-Dimanche* (21 mars 1948) d'un prétendu « testament de Trotsky », qui, comme le dit profondément cet hebdomadaire, « ne manquera pas d'être utilisé à la fois par les communistes et les anticommunistes ». Si l'on pouvait établir que Trotsky, en 1940, a abandonné l'idée de la révolution prolétarienne hors de l'U.R.S.S. et posé comme objectif inconditionnel la destruction de l'appareil stalinien, on obtiendrait, au bénéfice du stalinisme, la preuve que Trotsky avait pratiquement conclu un compromis avec tous les ennemis de l'U.R.S.S.; mais, en même temps, tous les mouvements anticommunistes recevraient le moyen de se réclamer d'un grand révolutionnaire. La partie centrale du prétendu testament est merveilleusement propre à ce double office.

> « La classe ouvrière de l'Union soviétique devrait profiter de cette guerre pour ouvrir des hostilités farouches contre la bureaucratie bonapartiste de Staline. Nous devrions y mettre la même énergie furieuse que celle dont témoigna Lénine en s'opposant à Kerensky lors de la première guerre mondiale.
>
> « Nous savons que notre succès entraînerait fatalement la défaite du fascisme, même si notre action devait l'aider à remporter des succès militaires temporaires. Je vais plus loin. Je dis que notre victoire à l'intérieur de l'Union soviétique sur la clique bureaucratique-bonapartiste de Caïn-Staline est la condition *sine qua non* du triomphe du prolétariat à l'échelle mondiale dans les pays capitalistes progressistes. En effet, l'existence d'un État stalinien pseudo-socialiste déforme les perspectives de la révolution mondiale parce qu'elle induit en erreur la classe ouvrière dans les États capitalistes progressistes.
>
> « J'ai cru longtemps qu'une révolution dans ces pays entraînerait

> nécessairement la chute de la clique de Staline et la régénération de la démocratie soviétique.
>
> « J'estime essentiel de déclarer ouvertement aux travailleurs du monde que je ne suis plus de cette opinion (phrase soulignée dans le texte original).
>
> « La bureaucratie stalinienne, qui débuta comme une simple excroissance greffée sur le corps de l'État des travailleurs, est devenue son maître souverain, un maître animé par des intérêts de classe qui ont une signification historique sinistre. La victoire de cette bureaucratie sur les forces de la démocratie ouvrière ouvrira des portes sur la plus sombre période de l'Histoire que l'humanité aura jamais connue. Ce sera l'époque de l'évolution d'une nouvelle classe d'exploiteurs nés de la bureaucratie bonapartiste de Staline.
>
> « Il sera alors nécessaire de reconnaître que cette dégénérescence bureaucratique de l'Union soviétique apporte la preuve de l'incapacité congénitale du prolétariat à devenir une classe dirigeante et que l'Union soviétique serait devenue le précurseur et l'embryon d'un nouveau et terrible régime d'exploitation à l'échelle internationale. (Souligné dans le texte).
>
> « Si le prolétariat de l'Union soviétique devait faillir à son devoir d'utiliser cette guerre pour détruire l'exploitation stalinienne, nous entrerions dans une période de décadence de la société humaine sous l'empire d'une bureaucratie totalitaire. »

Le texte, dit la note d'introduction, aurait été dérobé par un agent soviétique « à la fin de juillet 1940 » et envoyé à Moscou. Trois copies seraient restées « entre les mains d'un ami personnel de Trotsky, Kilbatchiche (écrivain connu en France sous le nom de Victor Serge...) » Un camarade de Victor Serge l'aurait rapporté en Europe.

Un communiqué ronéotypé du Secrétariat international de la IVe Internationale établit d'une manière démonstrative qu'il s'agit d'un faux. Comment le Kremlin n'aurait-il pas fait usage d'un document qui établissait pratiquement la complicité du trotskysme et du nazisme, soit au moment où Vichynski fut questionné sur ce point par la presse américaine, soit quand parurent des ouvrages inspirés comme la *Grande conspiration contre l'U.R.S.S.* de Sayers et Kahn (1946), soit enfin quand la veuve de Trotsky demanda au Tribunal de Nuremberg d'examiner les archives du gouvernement allemand quant aux prétendues tractations hitléro-trotskystes? Comment la note d'introduction proviendrait-elle des milieux trotskystes alors qu'elle date du 20 juillet 1940 un assassinat qui eut lieu le 20 août? Comment Victor Serge aurait-il été fait dépositaire du « testament » alors qu'il avait rompu politiquement avec Trotsky depuis 1936 et se trouvait en France à la date de la mort de Trotsky? Quant au contenu du « testament », il est incompatible avec les thèses que Trotsky a soutenues jusqu'à sa mort.

> « Toute l'argumentation (de Trotsky), dit la IVe Internationale, tournait autour du fait que la dictature stalinienne *ne représentait pas* celle d'une nouvelle classe sociale. Dans de

multiples écrits, s'échelonnant de 1935 à 1940, Trotsky a défendu avec acharnement cette même idée. Une violente discussion éclata parmi les trotskystes américains sur la question russe à la fin de 1939. Cette discussion se prolongea jusqu'en mai-juin 1940. Dans cette discussion, Trotsky intervint par des articles et des lettres qui ont été publiés dans un livre intitulé *La défense du Marxisme*. Tout au long des 200 pages de ce livre, écrites juste avant ce prétendu testament secret, Trotsky combat violemment l'idée que la bureaucratie constituerait une nouvelle classe. Il combat cette idée également dans le *Manifeste de la Conférence extraordinaire* écrit au même moment où ce prétendu testament aurait été rédigé. »

Voici un fragment de ce texte :

« Mais heureusement, parmi les conquêtes qui survivent de la Révolution d'octobre se trouvent l'industrie nationalisée et l'économie soviétique collectivisée. Sur cette base des Soviets ouvriers peuvent édifier une société nouvelle et meilleure. Nous ne pouvons abandonner cette base à la bourgeoisie mondiale à aucune condition. Le devoir des révolutionnaires est de défendre bec et ongle chaque position conquise par la classe ouvrière, qu'il s'agisse de droits démocratiques, d'échelles de salaires ou d'une aussi grande conquête de l'humanité que la nationalisation des moyens de production et l'économie planifiée. Ceux qui sont incapables de défendre les conquêtes déjà acquises ne peuvent jamais lutter pour de nouvelles. Contre l'ennemi impérialiste nous défendrons l'U.R.S.S. de toute notre force. Mais les conquêtes de la Révolution d'octobre ne serviront le peuple que si celui-ci se montre capable de traiter la bureaucratie stalinienne comme autrefois il traita la bureaucratie tsariste et la bourgeoisie. » (*Fourth International*, octobre 1940.)

La Quatrième Internationale : « A la fin de juin 1940 (un mois après la rédaction du prétendu « testament ») Trotsky écrivait un article intitulé « Nous ne changeons pas notre ligne », dans lequel, tirant les leçons de la défaite de la France impérialiste devant l'impérialisme allemand, il proclame sa confiance dans l'avenir révolutionnaire du prolétariat en Europe. Il écrit : « Dans les pays vaincus, la situation des masses sera immédiatement aggravée à l'extrême. A l'oppression sociale s'ajoute l'oppression nationale dont le principal fardeau est également porté par les ouvriers. De toutes les formes de dictature, la dictature totalitaire d'un conquérant étranger est la plus intolérable... Il est impossible de mettre un soldat armé derrière chaque ouvrier ou paysan polonais, norvégien, danois, hollandais, belge ou français... On peut prévoir avec certitude une rapide transformation de tous les pays conquis en baril de poudre... Il est vrai, Hitler s'est vanté et a promis d'établir la domination du peuple allemand aux dépens

> de toute l'Europe et même du monde entier, « pour mille ans ». Mais il est évident que cette splendeur ne durera pas, pas même dix ans. » (*Fourth International*, octobre 1940.)

Le communiqué de la IVe Internationale continue en montrant que le prétendu testament falsifie un texte authentique. Dans un article intitulé *L'U.R.S.S. dans la guerre* (25 septembre 1939), Trotsky avait écrit :

> « Si cependant il est admis que la guerre actuelle ne provoquerait pas la révolution mais le déclin du prolétariat, alors il reste aussi une autre alternative : un nouveau déclin du capitalisme monopoleur, sa fusion plus intime avec l'État et le remplacement de la démocratie, partout où elle existe encore, par un régime totalitaire. L'incapacité du prolétariat à prendre en ses mains la direction de la société pourrait effectivement conduire sous ces conditions à la croissance d'une nouvelle classe exploitrice à partir de la bureaucratie bonapartiste fasciste. Cela serait d'après toutes les indications un régime de décadence, indiquant le déclin de la civilisation. Un résultat analogue pourrait se produire dans le cas où le prolétariat des pays capitalistes avancés, ayant conquis le pouvoir, s'avérerait incapable de le garder et l'abandonnerait, comme en U.R.S.S., à une bureaucratie privilégiée. Nous serions alors forcés d'admettre que la cause de la rechute bureaucratique n'est pas basée sur le caractère arriéré du pays ni sur l'environnement impérialiste, mais sur l'incapacité congénitale du prolétariat de devenir une classe dominante. Il serait alors nécessaire d'admettre rétrospectivement que l'U.R.S.S. était dans ses aspects actuels le précurseur d'un nouveau régime d'exploitation à l'échelle internationale. » (*In Defense of Marxism*, p. 9)[1].

Il ne s'agit que d'une hypothèse (d'ailleurs proposée par des éléments minoritaires du S.W.P., dont Trotsky analyse ici les tendances) — et l'hypothèse est expressément que le prolétariat des pays capitalistes avancés ait échoué dans sa tâche révolutionnaire. Le « testament » transforme l'hypothèse en assertion et confie la tâche révolutionnaire au seul prolétariat russe. C'est ainsi qu'on maquille une politique marxiste en aventure anticommuniste.

L'hebdomadaire ne craint pas d'engager sa responsabilité propre en rapprochant le texte du testament des déclarations faites par l'assassin de Trotsky à l'envoyé spécial de *France-Dimanche* et publiées en 1946 dans les colonnes du journal. Jacques Mornard avait mentionné des « visites fréquentes du consul d'Allemagne à Trotsky » et déclaré que Trotsky voulait l'envoyer en Chine, puis en Russie pour « éduquer (ses) équipes de saboteurs ». « Le testament de Trotsky, conclut *France-Dimanche*, illustre d'un jour singulier les déclarations de son assassin. » Tous ceux qui ont lu Trotsky et connaissent son rôle passé et ses thèses de toujours penseront comme nous que, si l'hebdomadaire *France-Dimanche* pouvait être trompé par un faux, il se déshonore en accréditant par ce commentaire la fiction policière de Trotsky saboteur et espion.

1. Traduction du Secrétariat de la IVe Internationale.

Une lettre du 7 mai annonce que la veuve de Trotsky porte plainte contre *France-Dimanche.*

☆

Il est donc *sûr* que les thèses de Trotsky n'ont rien de commun avec le faux testament, — non plus qu'avec la politique de l'anticommunisme français. Mais, s'il demeurait en 1940 résolument fidèle à ses positions, Trotsky en a lucidement expliqué les difficultés; il a même envisagé le cas où elles *deviendraient* intenables, indiquant d'un mot ce qu'il *faudrait* faire dans ce cas, tout compromis avec l'anticommunisme réactionnaire étant, bien entendu, exclu. Concrètement, la difficulté est celle-ci : comment appliquer à la fois la thèse de la démocratie des travailleurs et celle de la défense inconditionnelle de l'U.R.S.S. au moment par exemple où l'U.R.S.S. envahit la Pologne (1939)? Trotsky définit sa ligne dans les termes suivants :

> « Supposons un moment que, en conséquence de son traité avec Hitler, le gouvernement de Moscou laisse intacts les droits de la propriété privée dans les régions occupées, et se borne à un « contrôle » du type fasciste. Une telle concession aurait une signification principielle profonde, pourrait être le point de départ d'un nouveau chapitre dans l'histoire du régime soviétique et en conséquence, de notre part, d'une nouvelle appréciation de la nature de l'État soviétique. Il est néanmoins plus probable que, dans les territoires destinés à devenir parties de l'U.R.S.S., le gouvernement de Moscou poursuivra l'expropriation des grands propriétaires et l'étatisation des moyens de production. Cette variante est plus probable, non que la bureaucratie demeure fidèle au programme socialiste, mais parce qu'elle n'est ni désireuse ni capable de partager le pouvoir et les privilèges qui y sont attachés avec les vieilles classes dirigeantes des territoires occupés. Une analogie s'offre ici d'elle-même. Le premier, Bonaparte a mis fin à la Révolution par le moyen d'une dictature militaire. Cependant, quand les troupes françaises envahirent la Pologne, Napoléon signa un décret qui portait : « L'esclavage est aboli. » Cette mesure n'était dictée ni par les sympathies de Napoléon envers les paysans, ni par les principes démocratiques, mais plutôt par le fait que la dictature bonapartiste reposait, non sur les relations de propriété féodales, mais sur les relations de propriété bourgeoises. Dans la mesure où la dictature bonapartiste de Staline repose, non sur la propriété privée, mais sur la propriété d'État, l'invasion de la Pologne par l'Armée Rouge devrait (...) avoir pour résultat l'abolition de la propriété privée capitaliste, de manière à mettre le régime des territoires occupés en accord avec le régime de l'U.R.S.S. (...).
>
> « Nous ne reconnaissons au Kremlin aucune mission historique. Nous étions et nous sommes contre toute saisie de nouveaux territoires par le Kremlin. Nous sommes pour l'indépendance de l'Ukraine soviétique, et, si les Biélorussiens eux-mêmes le souhaitent

pour l'indépendance de la Biélorussie soviétique. En même temps, dans les parties de la Pologne occupées par l'Armée Rouge, les partisans de la Quatrième Internationale doivent jouer le rôle le plus décisif dans l'expropriation des propriétaires fonciers et des capitalistes, dans le partage des terres au bénéfice des paysans, dans la création des comités de travailleurs et des soviets, etc. Ce faisant, ils doivent maintenir leur indépendance politique, ils doivent combattre, pendant les élections aux soviets et aux comités d'entreprises, pour l'indépendance complète de ces derniers à l'égard de la bureaucratie, et ils doivent conduire la propagande révolutionnaire dans un esprit de méfiance à l'égard du Kremlin et de ses agences locales.

« Mais supposons que Hitler tourne ses armes contre l'Est et envahisse les territoires occupés par l'Armée Rouge. Dans ces conditions, les partisans de la Quatrième Internationale, sans changer en rien leur attitude à l'égard de l'oligarchie du Kremlin, pousseront en première ligne, comme la tâche la plus urgente de l'heure, la résistance militaire contre Hitler. Les travailleurs diront : « Nous ne pouvons céder à Hitler le renversement de Staline; c'est *notre propre tâche.* » Dans la lutte militaire contre Hitler, les travailleurs révolutionnaires s'efforceront de nouer les relations de camaraderie les plus étroites avec les combattants du rang de l'Armée Rouge. Pendant que, les armes à la main, ils porteront des coups à Hitler, les bolcheviks-léninistes conduiront en même temps la propagande révolutionnaire contre Staline, préparant son renversement dans la phase suivante, qui peut être très proche (« at the next and perhaps very near stage) [1] ».

Il est sûr que c'est là le langage même de 1917, — aussi fidèle à la conscience qu'à l'action. Il est sûr aussi que les militants polonais qui auraient suivi — qui ont suivi cette ligne n'ont pas dû la suivre longtemps. Dans la situation d'une U.R.S.S. en expansion, peut-on entrer en discussion publique avec l'appareil stalinien sans être éliminé politiquement? Peut-on travailler pour la production collective et planifiée sans être aussi pour l'appareil stalinien? Peut-on dans l'action séparer le stalinisme et les conquêtes d'Octobre? Peut-on, par l'analyse, séparer les bases du régime d'Octobre et l'appareil bureaucratique? La bureaucratie n'est-elle qu'une caste, un parasite, ou bien est-elle désormais si étroitement liée au régime qu'elle soit devenue une pièce indispensable de son fonctionnement? Trotsky disait que la notion de « caste » (appliquée par lui à la bureaucratie soviétique) n'a pas de caractère scientifique [2]. C'est une analogie historique qu'il est permis d'employer provisoirement pour faire la sociologie du présent, et tant que la réalité correspondante est encore ambiguë. Il reconnaissait ainsi que ses thèses pourraient appeler un nouvel examen s'il s'avérait que, dans le fonctionnement de l'U.R.S.S.,

1. *The U.S.S.R. in war* (25 septembre 1939), *In Defense of Marxism*, p. 20. C'est nous qui traduisons.
2. *In Defense of Marxism*, p. 6.

les bases du régime et l'appareil ne peuvent plus être ni théoriquement ni pratiquement dissociés. C'est la perspective marxiste elle-même qui serait alors mise en question, puisque les faits feraient apparaître, en marge de l'alternative marxiste, capitalisme ou socialisme, un type de société qui ne se laisse définir par aucun des deux concepts. De là un texte, déjà cité dans cette revue, et qui fait suite à celui dont parle le communiqué trotskyste plus haut mentionné : « L'alternative historique, poussée à bout, est la suivante : ou bien le régime de Staline est une rechute horrible dans le processus qui transforme la société bourgeoise en société socialiste, ou le régime de Staline est la première phase d'une nouvelle société fondée sur l'exploitation. Si le second pronostic s'avère correct, bien entendu, la bureaucratie deviendra une nouvelle classe exploiteuse. Si onéreuse que cette seconde perspective puisse être, si le prolétariat mondial se montrait effectivement incapable de remplir la mission qui lui a été confiée par le cours du développement, il ne resterait plus qu'à reconnaître que le programme socialiste, fondé sur les contradictions internes de la société capitaliste, est finalement une utopie. Il est de soi évident qu'un nouveau programme « minimum » serait requis, — pour la défense des intérêts des esclaves de la société bureaucratique totalitaire [1]. »

Ce n'était là, répétons-le, qu'une hypothèse, et Trotsky renvoyait au terme de la période en cours le jugement des faits : « Il est de soi absolument évident que si le prolétariat international, en conclusion de l'expérience de notre époque entière et de la nouvelle guerre en cours, s'avèrait incapable de devenir le maître de la société, cela signifierait l'effondrement de tout espoir de révolution socialiste, car il est impossible de s'attendre à des conditions qui lui soient plus favorables; en tout cas, personne ne les prévoit ou n'est capable de les définir. Des marxistes n'ont pas le moindre droit (si la déception et la fatigue ne sont pas considérés comme des « droits ») d'en conclure que le prolétariat a abandonné ses possibilités révolutionnaires et doit renoncer à toute aspiration à l'hégémonie dans la période qui est immédiatement devant nous. Vingt-cinq ans à l'échelle de l'histoire, quand il s'agit des changements les plus profonds des systèmes économiques et culturels, pèsent moins qu'une heure dans la vie d'un homme. Que vaudrait un individu qui, à cause de quelque échec empirique dans la durée d'une heure ou d'un jour, renoncerait au but qu'il s'assigne sur la base d'une expérience ou d'une analyse qui sont celles de toute sa vie antérieure? Dans les années de la réaction russe la plus sombre (de 1907 à 1917), nous avons pris pour point de départ les possibilités révolutionnaires que le prolétariat russe avait révélées en 1905. Dans les années de la réaction mondiale, nous devons partir des possibilités que le prolétariat russe a révélées en 1917. Ce n'est pas par hasard que la Quatrième Internationale s'est elle-même nommée le parti mondial de la révolution socialiste. Nous n'avons pas à changer de chemin. Nous gouvernons vers la révolution mondiale et, par là même, vers la renaissance de l'U.R.S.S. comme État des travailleurs [2]. »

Dans ce remarquable passage, Trotsky n'élude pas la question de

1. *Ibid.*, p. 9.
2. *Ibid.*, p. 15.

principe (comme le font tant de sacristains du marxisme) au nom d'une philosophie dogmatique de l'histoire, qui supposerait quelque révélation de l'Esprit mondial, il la diffère seulement, en opposant à l'expérience de l'échec l'expérience de la victoire, et des années de sa vie où l'histoire répondit sans ambiguïté à la raison. Mais c'est dire que, pour nous qui n'avons pas vécu 1917, une autre perspective est possible. A mesure que nous sommes mieux renseignés sur l'importance relative du travail forcé et du travail libre en U.R.S.S., sur le volume du système concentrationnaire, sur la quasi-autonomie du système policier, il devient toujours plus difficile de voir l'U.R.S.S. comme *transition vers* le socialisme ou même comme état ouvrier dégénéré, en un mot de mettre en perspective sur 1917. Davantage : comme, en U.R.S.S. même, sur des bases de production collective, des rapports d'exploitation s'établissent, et comme, dans le monde entier, les prolétariats semblent moins qu'il y a trente ans conscients de leur mission historique, nous en venons à nous demander si 1917 a vraiment marqué l'affleurement d'une logique de l'histoire qui ramènerait tôt ou tard les problèmes et les solutions du marxisme, ou si, au contraire, 1917 n'a pas été une chance, un cas privilégié, exceptionnellement favorable à la vue marxiste de l'histoire. Supposé que cela soit établi, ni le R.P.F. ni l'américanisme n'ont à en attendre aucun bénéfice. Si nous en voulons à Malraux, à Kœstler, à Thierry Maulnier, à Burnham..., à la « ligue des espoirs perdus », aux « intellectuels en retraite », c'est précisément que, ayant ou vécu ou du moins compris le marxisme, et rencontrant la question que nous posons, ils sont retombés en deçà, ils n'ont pas tenté de tracer malgré tout un chemin pour l'humanisme de tous les hommes, ils ont, chacun à sa manière, consenti au chaos, pris leur retraite. Ils se sont dérobés à la tâche de tracer le *programme minimum* dont parlait Trotsky. Trotsky et son parti ont posé la question sous forme d'hypothèse — et renvoyé à plus tard la réponse. Il ne faudrait pas que cette discussion autour du faux testament se conclût purement et simplement par un exposé du trotskysme classique. La tombe de Trotsky, s'il faut croire les photographies des journaux, porte une faucille et un marteau, sans rien qui distingue cet emblème de celui de l'U.R.S.S. Ainsi continue-t-il de s'affirmer solidaire des conquêtes d'Octobre. Mais cela, c'est le destin de Trotsky, c'est Trotsky concluant sa vie. Trotsky, vivant encore dans ce qu'il a écrit, suggère une question à laquelle la pierre de sa tombe ne répond pas. Ce serait notre affaire à tous d'y répondre.

M. M.-P.

Textes

de David Rousset, *Nos positions politiques.* (interview publiée dans « Le Semeur », organe de la Fédération Française des associations chrétiennes d'étudiants.)

(...) Un révolutionnaire est d'abord un révolté, c'est-à-dire qu'il exprime un refus d'admettre un certain état de choses, un certain système, qui lui paraissent fondés sur une injustice flagrante. C'est le comportement initial. Il n'existe pas, ou du moins je n'ai jamais vu de révolutionnaire qui soit venu à la révolution parce qu'il avait été convaincu par des théories. Toujours, il s'était trouvé heurté par un régime de vie qui avait fait de lui un révolté.

Mais le révolté peut suivre des chemins très divers. Il peut prendre une attitude individuelle et anarchiste. Il peut même alimenter un mouvement fasciste et en être la dupe. Entre le révolté et le révolutionnaire, il y a donc une distance très considérable. Il faut qu'à partir d'un système considéré comme injuste, le révolté opère un travail de réflexion qui l'amène à se poser la question : pourquoi cette injustice, c'est-à-dire, en réalité, à se poser le problème des lois de l'histoire, de l'État et de sa signification; bref, le révolutionnaire, c'est un révolté qui a précisé sa révolte, en a fait une critique et en a tiré une idéologie de l'histoire.

(...) Le marxisme n'est pas une théorie de la fatalité historique. Certes, il pose que la structure économique détermine les phénomènes de la superstructure, mais à leur tour ceux-ci modifient et définissent les structures. Pour lui les forces matérielles sont donc incapables de résoudre par elles-mêmes les transformations économiques : il y faut des hommes et particulièrement des hommes de la classe ouvrière. Non pas que cette classe soit favorisée, ni intellectuellement, ni moralement, mais parce que le processus fait qu'il n'y a pas de possibilité collective autre que cette classe pour réformer l'ordre. De même qu'en 1789 la bourgeoisie n'avait pas de possibilité d'émancipation politique autre que la rupture violente avec la société aristocratique, de même il faut que la classe ouvrière prenne conscience dans ses éléments les plus déterminants de ses possibilités, de son rôle et de ses objectifs. Ces phénomènes de conscience jouent un rôle décisif dans la théorie marxiste.

La révolution socialiste n'est donc pas fatale. Elle ne se fera pas par le seul jeu des forces économiques, elle comporte une formation politique qui exige une philosophie portant sur l'examen de l'impression du désaccord social.

La démocratie est ainsi fondée pour le révolutionnaire marxiste dans la théorie elle-même. Cette démocratie ne s'exprime pas uniquement par la forme parlementaire classique, qui est l'expression démocratique d'une certaine période de la bourgeoisie, et dont aujourd'hui nous voyons la carence. Plus essentiel est de veiller à ce que dans le parti ou le syndicat, bref, à la base, l'expression publique du mouvement révolutionnaire demeure démocratique. Je dirai même que c'est là un test : à partir du moment où la démocratie cesse d'exister, on peut affirmer que les objectifs prétendus révolutionnaires ne sont plus les vrais (...).

En principe, je ne crois pas à l'existence d'une culture ouvrière, pas plus que d'une littérature prolétarienne. Aujourd'hui, une littérature d'avant-garde ne serait pas prolétarienne, mais révolutionnaire; elle exprimerait les contradictions de la société. Ceci dit, qu'un effort soit absolument indispensable pour développer les Universités populaires, je le crois toujours. Mais il faut voir que le problème de l'accession de la classe ouvrière à la culture ne peut se résoudre que dans le cadre d'une société, où elle en ait la possibilité économique. Les intellectuels doivent se rendre compte que l'ouvrier ne s'éduque pas comme s'éduque un étudiant. Ce dernier se forme, soit par la lecture critique de livres, soit par l'enseignement verbal de son Université. L'ouvrier qui a travaillé huit heures par jour dans son usine, même s'il fait de grands efforts, n'a ni les moyens physiques, ni le bagage nécessaire pour se former au travers de la lecture. Sa formation se fera donc d'abord sur son propre terrain de travail, là où il est en contact direct avec le véritable visage de la société, dans son chantier, son usine ou son bureau. Lui n'a pas besoin d'une théorie de l'exploitation, puisqu'il la vit. Il s'éduquera aussi par les discussions dans son parti et son syndicat. C'est pourquoi la démocratie de la base est si importante, parce que quand, dans un syndicat, on ne fait que travailler, on ne discute plus, l'ouvrier ne se forme pas. Avec, par exemple, des mineurs belges dont beaucoup savaient à peine lire, j'ai discuté sur des questions de politique intérieure et étrangère, et c'était tellement instructif de les voir aborder avec facilité des problèmes qui dépassaient de beaucoup leurs moyens intellectuels et leur instruction, parce que l'organisation où ils se trouvaient avait une vie réelle et authentique qui les amenait à réfléchir et à discuter.

C'est trop rapide de dire que le marxisme prétend qu'il n'y a que deux forces dans l'histoire. Si l'on prend les textes, on voit que Marx, dans l'analyse d'une situation donnée, étudie un complexe de forces multiples. Prenez, ainsi, le problème des classes moyennes, ou, dans le prolétariat lui-même, la non-homogénéité entre les techniciens spécialisés et les salariés, chez les ouvriers du bâtiment, par exemple, etc...

Quant à la 3e force, j'en ai toujours été adversaire depuis qu'elle s'est constituée, parce que dans la réalité elle est un compromis parlementaire

entre les partis du centre et spécialement entre le Parti socialiste et le M.R.P. Comme nous le voyons bien, ce compromis qui veut surmonter les difficultés par des solutions purement parlementaires se révèle impuissant; impuissance d'ailleurs très grave, car elle contribue à déconsidérer les méthodes parlementaires et même démocratiques, et prépare ainsi un climat favorable aux solutions autoritaires. Pour ces raisons de fond, je suis opposé à la 3e force; d'ailleurs, nous sommes, je crois, à la veille de ce que j'appellerai sa liquidation par compromis entre elle et le gaullisme.

Si vous entendez par 4e force le Rassemblement démocratique révolutionnaire qui vient de se fonder, j'en suis bien partisan, puisque j'en suis membre. Ce Rassemblement n'est pas un parti. Non pas que je croie qu'il soit possible de trancher des problèmes définitifs autrement que par un parti. Celui-ci est le cadre d'action politique adapté aux conditions d'aujourd'hui, mais, en raison de la décomposition générale des forces sociales en France et en Europe, il est prématuré, me semble-t-il, de poser le problème d'un nouveau parti qui exige une homogénéité idéologique que personne n'est à même de réaliser actuellement. Ce qui est important, c'est de rassembler sur un terrain large, du point de vue idéologique, et précis quant au programme d'action immédiate, le très grand nombre de Français qui sont fatigués par tout ce qui s'est passé ces dernières années. Parce que le danger immédiat c'est, sur le plan intérieur, une solution autoritaire, dont nous savons ce qu'elle signifie en fonction de notre expérience récente, et, sur le plan extérieur, l'engagement à la guerre. Pour cela, il faut que, très rapidement, de très grandes masses soient mobilisées et puissent s'exprimer, même d'une manière incomplète, pour que le rapport des forces existantes soit modifié.

Je crois également que si un tel mouvement existe, il permettra peu à peu de résoudre les difficultés idéologiques, parce qu'il gardera un caractère de travail. Ce ne sera plus en petit cabinet, ni abstraitement, qu'on abordera ces questions, mais sur les chantiers eux-mêmes. C'est pourquoi ce Rassemblement peut à la fois permettre de faire barrage contre certaines tentatives, et de créer un milieu d'élaboration d'un véritable programme répondant aux questions urgentes du moment.

☆

de Jean Paulhan, *La Peinture moderne ou l'espace sensible au cœur.* (« La Table Ronde », février 1948.)

(...) Mille espaces, non moins dispersés et insaisissables — à la vue, sinon au cœur — que celui de cette nuit-là. Par exemple, cette douleur sourde au ventre, qui avait fait croire un premier médecin à l'appendicite, un second à quelque irritation du foie, un troisième à une stase de l'intestin. La douleur s'en était allée, me laissant cette menace voyageuse. Je songeais à d'autres confusions, extérieures celles-là.

A la façon qu'ont les champs de s'agiter, quand des ombres de nuages les traversent. A cette jeune moissonneuse dont j'hésite un instant si elle est grande et lointaine, ou petite et plutôt proche. A cette chambre

d'hôtel, où je me réveille dans l'ombre tout dépaysé : de quel côté la fenêtre, et par où suis-je entré? (Elle n'attend que ma décision pour tourner autour de moi et regagner son axe.) A cette étoile nuageuse, et peut-être morte.

Je ne veux pas dire seulement les erreurs. L'espace, c'est aussi cette odeur de canard mouillé, que dégage la terre sous l'averse; de lilas et de terre labourée, les cheveux de femme. Ces distances qui se resserrent quand le temps va changer (et les bruits éloignés, cloches, klaxons d'autos, soudain se rapprochent). Cette fadeur du sang qui parfois annonce la neige; ce froid jusque dans les os, la grêle. Mais ici chacun dispose, bien sûr, de ses espaces personnels : il en est un pour la nuit, un autre pour le jour (où la vue plus d'une fois est mise au défi). Un pour la terre et un pour l'eau — et les mélanges de terre et d'eau ont aussi le leur. Ah! et cet autre espace, si prompt à se réduire, mais à s'étendre à l'infini, qui nous sépare d'un homme. Et d'une femme, donc. Enfin ces étendues d'avant la raison dont j'éprouve d'abord (plus encore que je ne le pense) le trait constant, la différence : c'est qu'elles n'ont rien de commun avec l'espace *admis*, l'espace dont nous avons l'idée. (...).

C'en est fini des vieilles règles perspectives et des grands sujets : drames, ballets, figures nobles. Le temps n'est plus aux cérémonies. (Puis, à quoi bon distraire du trompe-l'œil, si le trompe-l'œil n'est plus là? Mais à leur place une étendue avançante et brute, ces rigoureux objets nouveaux, qui n'ont retenu des anciens objets désaffectés que fragments et qu'ébauches, bref la même sorte d'espace sans habitudes où se voient jetés l'élève-aviateur devant ses manettes, l'apprenti-cycliste en face des passants (qui tout à la fois l'attirent et le repoussent) (...).

Je parlais tout à l'heure d'un charme, et d'une joie particulière. Peut-être suffit-il pour les expliquer, de l'extrême pureté d'un art qui se débarrasse, pour se ranger à ses propres lois, de tant d'alibis et de prétextes : de superfluités — et prenant l'espace à sa source renonce à reproduire, pour produire.

Il se peut aussi que notre émotion pousse plus loin ses racines. Il se peut qu'en un temps voué à la mesure technique, et comme dévoré de quantité, le peintre cubiste célèbre à sa manière, dans un espace accordé moins à notre intelligence qu'à notre cœur, quelque sourde noce et réconciliation du monde avec l'homme. (...).

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Juillet 1948
Dépôt légal : 3e *trim.* 1948